



Chaque mois d'avril, Landon Carter est assailli par les souvenirs de sa dernière année de lycée. C'était en 1958, dans la petite ville de Beaufort, en Caroline du Nord. Fils de bonne famille, il aimait retrouver ses amis en classe, inviter ses jolies camarades, faire le mur de temps en temps, et se moquer de la fille du pasteur : avec sa bible, son éternel chignon et son dévouement sans faille qui plaisait tant aux grandes personnes, Jamie Sullivan avait le don de l'agacer. Pour le bal du lycée, Landon, qui se retrouve sans cavalière, est contraint de l'inviter. Elle le prévient : "D'accord, mais promets-moi de ne pas tomber amoureux de moi." La vie en décide autrement : entre les deux jeunes gens, c'est le coup de foudre. Mais Jamie apprend à Landon qu'elle n'a plus que quelques mois à vivre.



Chaque mois d'avril, Landon Carter est assailli par les souvenirs de sa dernière année de lycée.

C'était en 1958, dans la petite ville de Beaufort, en Caroline du Nord. Fils de bonne famille, il aimait retrouver ses amis en classe, inviter ses jolies camarades, faire le mur de temps en temps, et se moquer de la fille du pasteur : avec sa bible, son éternel chignon et son dévouement sans faille qui plaisait tant aux grandes personnes, Jamie Sullivan avait le don de l'agacer. Pour le bal du lycée, Landon, qui se retrouve sans cavalière, est contraint de l'inviter.

Elle le prévient : "D'accord, mais promets-moi de ne pas tomber amoureux de moi." La vie en décide autrement : entre les deux jeunes gens, c'est le coup de foudre. Mais Jamie apprend à Landon qu'elle n'a plus que quelques mois à vivre.

Prologue

L'année de mes dix-sept ans, ma vie a changé à tout jamais.

Je sais que certaines personnes sont intriguées en m'entendant dire cela.

Elles me regardent d'un air étrange comme si elles essayaient de deviner ce qui a pu m'arriver. Ayant passé presque toute mon existence ici, je

n'éprouve pas le besoin de m'expliquer. Ou alors il faudrait me laisser plus de temps qu'on ne m'en accorde en général : mon histoire ne se résume pas

en deux ou trois phrases, on ne peut la réduire à un récit court et précis. Et même si quarante années se sont écoulées depuis, les gens d'ici qui me

connaissaient alors se passent très bien de mes explications. En fait, mon histoire est aussi un peu la leur, car nous avons tous été touchés par elle.

Mais moi, je l'ai été plus qu'aucun autre.

J'ai cinquante-sept ans, pourtant je me souviens encore de cette année-là

dans ses moindres détails. Elle revit souvent en moi, et, chaque fois que je la ressuscite, un curieux mélange de peine et de joie m'envahit. Parfois

j'aimerais pouvoir remonter le temps et effacer tout ce qui fut triste,

seulement la gaieté ne disparaîtrait-elle pas aussi ? Je laisse donc mes

souvenirs m'entraîner comme ils l'entendent.

Nous sommes le 12 avril et en sortant de chez moi je remarque malgré

le ciel maussade que les cornouillers et les azalées sont en fleur. Il fait frais et je remonte légèrement le col de ma veste, mais je sais que d'ici

quelques semaines la grisaille cédera la place à ces journées qui font de la Caroline du Nord une des plus belles régions du monde.

Mes souvenirs resurgissent, mon cœur se serre. Je ferme les yeux et les années défilent, comme les aiguilles d'une horloge qui tourneraient à l'envers. Et comme par les yeux d'un autre je me regarde rajeunir. Mes cheveux redeviennent bruns, les rides autour de mes yeux s'estompent, mes bras et mes jambes retrouvent leur tonicité. Ce que j'ai appris de la vie s'estompe et c'est l'innocence qui s'impose au fur et à mesure que cette année mémorable se rapproche.

Puis le décor autour de moi se met à changer lui aussi : les banlieues envahissantes sont reconquises par les fermes, les rues du centre-ville s'animent. Les hommes portent des chapeaux, les femmes sont en robe. Et au bout de la rue, la cloche sonne dans le beffroi du tribunal.

Je rouvre les yeux face au fronton de l'église baptiste, et tout en le contemplant, je me revois exactement.

Je m'appelle Landon Carter, et j'ai dix-sept ans.

1

En 1958. Beaumont, sur la côte de Caroline du Nord près de Morehead

City, était une petite ville comme on en trouve tant dans le Sud. En été il régnait une telle moiteur que, le temps d'aller chercher son courrier à la boîte aux lettres et de revenir, vous étiez en nage ; et d'avril à octobre les enfants jouaient pieds nus sous les chênes drapés de mousse espagnole.

Les conducteurs vous saluaient même s'ils ne vous connaissaient pas, et l'air embaumait le pin, le sel et la mer, ce parfum si particulier à la région.

Pour les gens, la vie se résumait à pêcher le poisson dans le détroit de

Pamlico ou le crabe dans la Neuse. Les bateaux mouillaient partout dans

l'Intracoastal Walenway. On ne recevait que trois chaînes de télévision, ce qui n'avait jamais gêné ceux qui avaient grandi ici. A l'époque, notre vie s'organisait autour des églises. Notre ville n'en comptait pas moins de dix-huit : l'église de l'Amitié chrétienne, celle des Pardonnées, celle de

l'Expiation dominicale et, bien sûr, les églises baptistes, lesquelles, dans ma jeunesse, étaient de loin les plus répandues. On en trouvait

pratiquement à tous les coins de rue et chacune se considérait supérieure

aux autres. Il y en avait de tous les types : les baptistes volontaristes, les baptistes

du

Sud,

les

congrégationalistes,

les

missionnaires,

les

indépendantes... bref, vous voyez le tableau.

Tous les ans, l'église baptiste du centre-ville — celle du Sud plus

précisément - patronnait, en collaboration avec le lycée local, le spectacle de Noël au Théâtre municipal de Beaufort : c'était l'événement de l'année.

Il s'agissait d'une pièce écrite par Hegbert Sullivan, qui était pasteur de cette paroisse depuis que les eaux de la mer Rouge s'étaient ouvertes

devant Moïse. Bon, d'accord, il n'était peut-être pas si vieux que cela, mais assez tout de même pour qu'on devine ses veines sous sa peau translucide.

Et il avait des cheveux aussi blancs que la fourrure des lapins qu'on vend à Pâques.

En fait, le pasteur avait écrit *l'Ange de Noël* parce qu'il refusait qu'on joue le Conte de Noël de Charles Dickens. A ses yeux, Scrooge n'était

qu'un païen. Et il devait son salut non à des anges mais à des fantômes

dont on ignorait s'ils étaient bien des envoyés du Seigneur. Comment

savoir alors si le vieil avare ne sombrerait pas à nouveau dans le péché ?

La fin de l'histoire manquait de clarté à ce sujet. Et Hegbert n'accordait aucune confiance à des apparitions qui n'auraient pas explicitement été

dépêchées par Dieu. Hegbert avait tenté de résoudre le problème en

m

changeant la fin de la pièce. Ainsi n'avait-il pas hésité à transformer le vieux Scrooge en prêcheur et à l'envoyer à Jérusalem retrouver l'endroit

où Jésus enseignait aux scribes. De telles innovations avaient remporté un piètre succès et les fidèles avaient assisté au spectacle les yeux écarquillés.

Le journal lui-même commenta : Cette pièce nous a certes paru très

intéressante, mais il ne s'agit pas exactement de celle à laquelle nous étions tous attachés... »

Hegbert décida alors d'écrire son propre scénario. Il avait passé sa vie à rédiger

des

sermons.

Certains,

il

fallait

le

reconnaître,

étaient

particulièrement saisissants ; surtout ceux qui invoquaient « la colère de Dieu fondant sur les fornicateurs ». Le pasteur se mettait dans tous ses

états dès qu'il abordait ce sujet. C'était son point sensible. Quand mes

copains et moi on était enfants, dès qu'on le voyait dans la rue, on se

cachait derrière les arbres et on criait « Hegbert est un fornicateur ! » en gloussant comme des idiots. On se croyait les plus malins du monde.

Le vieil homme s'arrêtait net et devenait aussi cramoisi que s'il venait

d'avalier de l'essence. Les yeux plissés, il nous cherchait. Puis, aussi

subitement qu'il avait rougi, son visage retrouvait sa pâleur naturelle et son teint maladif. Bigre, c'était quelque chose à voir.

La main plaquée sur la bouche pour étouffer nos rires, nous regardions

Hegbert — mais quels parents avaient pu affubler leur fils d'un nom

pareil? — il attendait qu'on se trahisse, comptant que nous serions

stupides à ce point. Et d'un coup, ses yeux de fouine traversaient le tronc qui nous servait de cachette.

— Je sais qui tu es, Landon Carter, lançait-il. et Dieu le sait également.

Il laissait sa phrase faire son effet un bref instant puis il reprenait sa route. Le dimanche suivant, il profitait du sermon pour asséner une

sentence du genre « Dieu est miséricordieux avec les enfants, mais

seulement s'ils le méritent », en nous regardant fixement. Sans la moindre honte, nous nous tassions alors sur nos bancs pour ne pas pouffer de rire.

Hegbert ne comprenait rien aux enfants, ce qui était bizarre d'ailleurs, vu qu'il avait une fille. Enfin, c'était peut-être là l'explication justement. Mais j'y reviendrai plus tard.

Comme je le disais. Hegbert avait donc écrit l'Ange de Noël une année

et décidé de le faire jouer. À la surprise générale, la pièce n'était pas

mauvaise. Elle racontait l'histoire de Tom Thornton un homme très pieux

qui perd la foi lorsque sa femme meurt en couches. Il élève son enfant seul dans une petite ville, mais il est loin d'être le père idéal. Pour Noël, la petite fille rêve d'une boîte à musique sur laquelle est gravé un ange dont elle a découpé la photo dans un vieux catalogue. Le pauvre père cherche

ce coffret partout, en vain. Le soir de Noël il est toujours bredouille,

lorsqu'une inconnue lui promet de l'aider. Elle l'emmène d'abord avec elle secourir un sans-abri (à l'époque, on disait clochard), puis rendre visite à des enfants dans un orphelinat et à une vieille femme seule. La bienfaitrice demande alors à Tom Thornton ce que lui-même désire en ce jour de fête

et le veuf répond qu'il voudrait que sa femme revienne. L'inconnue le

conduit jusqu'à la fontaine de la ville et lui dit de regarder dans l'eau, qu'il y trouvera ce qu'il cherche. Sur la surface miroitante le visage de sa petite fille se dessine, et Tom fond en larmes. Quand il relève la tête, la

mystérieuse dame a disparu sans laisser de trace. Sur le chemin du retour, il médite le sens de sa vision. Puis il se rend dans la chambre de son

enfant. En la regardant dormir, il comprend qu'elle représente tout ce qui lui reste de sa femme et pleure comme une madeleine, conscient qu'il n'a

pas toujours été un bon père. Le lendemain matin, comme par magie, la

boîte à musique se trouve sous l'arbre. La gravure représente l'inconnue de la veille.

En fait, la pièce d'Hegbert n'était pas si mal. A chaque représentation

annuelle, les spectateurs pleuraient à chaudes larmes et la salle était comble. Hegbert avait dû déménager la scène de l'église au Théâtre municipal de Beaufort, qui pouvait accueillir une assistance plus nombreuse. Lorsque j'étais lycéen, on donnait deux représentations ; à chaque fois la salle était pleine. Il s'agissait d'un véritable événement, surtout quand on savait qui étaient les acteurs.

Hegbert, en effet, voulait que les rôles soient interprétés par des élèves de terminale et non par une troupe de professionnels. Sans doute pensait-il que cela constituerait pour ces jeunes une expérience formatrice avant

d'aller à l'université et d'y rencontrer toutes sortes de fornicateurs. Comme vous voyez, le cher pasteur tenait beaucoup à nous protéger de la tentation.

Il voulait qu'on sache que Dieu nous surveillait même quand nous nous trouvions loin de chez nous, et que si nous avions foi en Lui, tout irait bien. C'est une leçon que j'ai fini par apprendre un jour, mais pas auprès d'Hegbert.

Comme je vous le disais, Beaufort n'était ni plus ni moins qu'une petite ville du Sud. Au passé riche pourtant : le pirate Barbe noire y avait vécu et, selon la légende, son bateau, la *Vengeance-de-la-reine-Anne*, aurait sombré non loin de là. Beaufort a beaucoup changé depuis les années 50,

mais n'allez pas croire que c'est une grande ville ; elle était et restera une modeste bourgade. Quand j'étais enfant, son nom méritait à peine de

figurer sur une carte. Pour vous donner une idée de ses dimensions, la

circonscription dont elle fait partie et qui couvre tout l'est de l'Étal, soit une cinquantaine de milliers de kilomètres carrés, ne comprend pas une

seule agglomération de plus de vingt-cinq mille habitants, et Beaufort a

toujours été considérée comme petite comparée à ces agglomérations.

La circonscription de mon père s'étendait entre Raleigh à l'ouest et Wilmington au nord, jusqu'à la frontière de la Virginie. Vous avez sans doute entendu parler de lui. C'était une légende vivante et aujourd'hui encore sa renommée perdure. Il s'appelait Worth Carter et avait été membre du Congrès pendant près de trente ans. C'était une huile ; personne ne l'ignorait, et le vieil Hegbert moins que quiconque.

Or ces deux-là ne s'entendaient pas, mais alors pas du tout. Pourtant mon père assistait aux offices chaque fois qu'il venait à Beaufort, mais il faut bien avouer que c'était plutôt rare. De son côté, Hegbert avait deux

phobies : les fornicateurs, voués d'après lui à nettoyer éternellement les pissotières de l'enfer, et le communisme, « maladie qui condamne

l'humanité à l'impiétisme ». Bien que ce mot n'existe pas — je ne l'ai

trouvé dans aucun dictionnaire — la congrégation comprenait ce que le

pasteur entendait par là. Elle savait également qu'il prononçait ces paroles spécialement à l'intention de mon père qui, assis, les yeux fermés, faisait semblant de ne pas entendre. Mon père appartenait à l'un de ces comités de surveillance de la « propagande rouge » qui, disait-on, contaminait toutes les activités de notre pays, la Défense nationale, renseignement

universitaire ou même les plantations de tabac. N'oubliez pas que cela se

passait à l'époque de la guerre froide. La situation politique était très

tendue et nous autres, habitants de Caroline du Nord, avions besoin de la

ramener à des considérations plus personnelles. Quoi qu'il en soit, mon

père s'est toujours efforcé de s'attacher aux faits, alors que ces derniers sont hors

de propos pour des gens comme Hegbert.

Quand mon père rentrait à la maison après l'office, il articulait une formule du type : « Le révérend Sullivan était en grande forme aujourd'hui. J'espère que tu as suivi ce passage des Ecritures où Jésus parle des pauvres... » Ben voyons, papa.

Il essayait de voir le bon côté des choses en toutes circonstances. C'est probablement ce qui explique qu'il soit resté si longtemps au Congrès, et il savait toujours trouver un mot gentil, même lorsqu'il embrassait le plus

vilain rejeton de la création. « Qu'il est sage ! » s'écriait-il devant un bébé à la tête disproportionnée, ou, devant une pauvre enfant défigurée par une tache de naissance : « Je parie que c'est la plus gentille petite fille du monde. » Un jour, il a même déclaré à un petit garçon que sa mère

poussait dans un fauteuil roulant : « Je suis prêt à parier dix contre un que tu es le plus intelligent de ta classe. » Et c'était vrai ! Mon père était très fort à ce jeu-là, à tous les coups il tapait dans le mille. Une chose en tout cas est sûre, ce n'était pas vraiment un méchant bougre.

En revanche, il ne s'est pratiquement jamais occupé de moi. Je n'aime pas dire cela parce que de nos jours tout le monde invoque ce genre de prétexte pour excuser son comportement même quand ce n'est pas justifié.

« Mon père ne m'aimait pas, alors je suis devenue strip-teaseuse. » Je n'évoque donc pas l'absence de mon père pour absoudre celui que je suis devenu mais simplement parce que c'est une réalité. Neuf mois sur douze, il vivait à Washington, à cinq cents kilomètres de la maison. Ma mère restait à Beaufort parce qu'ils voulaient tous les deux que je sois élevé

«comme ils l'avaient été eux-mêmes ».

Seulement le père de mon père, lui, l'emmenait à la chasse et à la pêche, assistait à ses anniversaires, lui avait appris à jouer au ballon, et toutes ces petites choses, mises les unes au bout des autres, comptent plus qu'on ne croit dans l'éducation d'un enfant. Mon paternel en revanche était pour moi un étranger, je le connaissais à peine. Les cinq premières années de ma vie, j'ai cru que tous les pères vivaient loin de leurs enfants. Ce n'est que lorsque, à l'école maternelle, Eric Hunter, mon meilleur ami, m'a demandé qui était ce type qu'il avait vu chez moi la veille que j'ai compris que ma situation ne correspondait peut-être pas tout à fait à la normale.

— C'est mon père, avais-je fièrement répondu.

— Oh ! s'était étonné Eric. Je savais pas que t'avais un père.

Vous parlez d'une gifle !

J'ai donc été élevé par ma mère. Oh ! bien sûr, c'était une femme adorable, douce, gentille ; bref, le genre de mère dont tout le monde rêve.

Malheureusement, elle ne pouvait pas remplacer ce père dont j'avais besoin et qui me décevait de plus en plus. Cela fit de moi, tout jeune déjà, une sorte de révolté. Il m'arrivait, de faire le mur pour aller avec mes

copains recouvrir de savon les vitres d'une voiture ou manger des cacahuètes grillées au cimetière derrière l'église. Rien de méchant, en fait !

N'empêche que dans les années 50 ce genre d'exploit suffisait pour que les autres parents murmurent à leurs enfants, en secouant la tête : « Tu ne

voudrais tout de même pas mal tourner comme le fils Carter ? Il est sur la mauvaise pente. »

Moi, un mauvais garçon ! Parce que je mangeais des cacahuètes au cimetière. Vous imaginez...

Mais revenons à nos moutons. Mon père et Hegbert ne s'entendaient pas

et la politique n'était pas seule en cause. Hegbert avait vingt ans de plus que mon père et, avant de devenir pasteur, avait travaillé pour mon grand-père paternel. Ce dernier, bien qu'il ait passé beaucoup de temps à

s'occuper de son fils, était un salopard de la pire espèce. C'est à lui que nous devons la fortune familiale, mais n'allez pas imaginer qu'il s'est tué au travail des années durant pour faire laborieusement prospérer son

affaire. Mon grand-père était bien plus malin que ça. Il a fait fortune

pendant la Prohibition en se lançant dans la contrebande du rhum cubain.

Ensuite il a acheté des terres et engagé des métayers pour les exploiter. Il récupérait quatre-vingt-dix pour cent de leurs bénéfices sur les récoltes de tabac, puis leur prêtait de l'argent à des taux d'intérêt faramineux. Son

intention n'était pas de récupérer son argent : il préférait mettre la main sur les terrains ou le matériel qu'ils possédaient. Plus tard, lors de ce qu'il a baptisé lui-même son « moment d'inspiration », il avait lancé la Banque de prêt et d'investissement Carter. Sa seule possible rivale, une banque située à deux comtés de là, avait été mystérieusement détruite par un incendie et, à cause de la Dépression, n'avait jamais rouvert. Personne n'était dupe,

mais tout le monde s'est tu par crainte de représailles. Il faut dire que la banque ne fut pas le seul bâtiment à s'être envolé bizarrement en fumée.

Pratiquant des taux d'intérêt scandaleux, mon grand-père amassait

toujours plus de terrains et de biens au fur et à mesure que ses clients se trouvaient dans l'incapacité de rembourser leurs emprunts. Au plus

profond de la Dépression, il avait ainsi mis en faillite des douzaines

d'entreprises du comté, forçant leurs propriétaires dont il savait

pertinemment qu'ils ne trouveraient aucun emploi ailleurs — à travailler

pour lui contre un salaire de misère. Il les tenait en leur promettant de leur revendre leur affaire dès que la situation économique se redresserait. Pas une seule fois il n'a tenu sa promesse.

J'aimerais pouvoir vous dire qu'il a connu une fin atroce, mais ce ne fut

pas le cas. Il est mort à un âge avancé, en pleins ébats avec sa maîtresse, sur son yacht, au large des îles Caïmans.

Il a survécu à deux femmes et à son fils unique. Une mort bien douce pour

un aussi triste individu. La vie est injuste. On pourrait nous l'apprendre à l'école, ça, au moins.

Mais revenons à mon histoire... Quand Hegbert a découvert que mon

grand-père était une ordure, il a quitté son emploi et est entré dans les

ordres. Il est ensuite revenu à Beaufort comme pasteur dans l'église que

nous fréquentions. Les premières années, il les a consacrées à

perfectionner son fameux sermon incendiaire sur les méfaits de la cupidité, que nous entendions une fois par mois. Du coup, il n'a trouvé le temps de

se marier qu'à quarante-trois ans et en avait déjà cinquante-trois quand sa fille, Jamie, est née. Son épouse, une petite femme fragile de vingt ans sa cadette qui avait déjà fait six fausses couches, mourut en mettant l'enfant au monde.

C'est sa situation de veuf avec un enfant à charge qui avait, bien sûr,

inspiré le scénario de sa pièce de théâtre. Tout le monde connaissait

l'histoire bien avant la première représentation. Elle faisait partie du

répertoire qu'on se racontait chaque fois que le pasteur Hegbert célébrait un baptême ou un enterrement. Je crois que c'était pour cela que le

spectacle de Noël suscitait une telle émotion. Les fidèles savaient que le drame

était fondé sur une chose vécue, et cela lui donnait une résonance particulière.

Jamie Sullivan, la fille d'Hegbert, était en terminale avec moi, et il avait été décidé, comme tout le monde s'y attendait, qu'elle jouerait le rôle de l'ange. Cela donnerait à la représentation un retentissement exceptionnel.

De l'avis du moins de Mlle Garber, notre professeur d'art dramatique, qui rayonnait à cette perspective.

Je m'étais inscrit à son cours tout à fait par hasard. J'avais eu le choix entre deux options : théâtre ou chimie. La première semblait sympathique, surtout comparée à la seconde. Pas de devoirs, pas de contrôles, pas de tableaux à mémoriser avec protons, neutrons et formules chimiques... Un élève de terminale ne pouvait rêver mieux.

Mlle Garber, la quarantaine bien sonnée, mesurait près d'un mètre quatre-vingt-dix. arborait des cheveux roux et une peau claire couverte de taches de rousseur. Obèse de surcroît — elle devait bien peser dans les cent dix kilos —, elle avait un faible pour les grands boubous chamarrés.

De grosses lunettes à monture d'écaille complétaient sa tenue et elle accueillait tout le monde par un grand « Bonjour » en vocalisant la dernière syllabe. C'était une forte personnalité - célibataire, ce qui n'arrangeait rien. Tout homme, quel que soit son âge, ne pouvait qu'avoir pitié d'une femme comme elle.

Mais je m'écarte du sujet. Ce n'est qu'une fois le cours commencé que j'ai remarqué une anomalie. Le lycée de Beaufort, bien que peu important,

comptait à peu près autant de garçons que de filles. Or quatre-vingt-dix pour cent des élèves du cours de théâtre étaient des filles. Il n'y avait qu'un seul autre mâle et pendant un instant, tout excité, j'ai jubilé : des filles, rien que des filles... et pas de contrôle en perspective. « Attention, j'arrive ! »

Bon, je sais, je n'étais pas très futé alors.

Mlle Garber nous a parlé du spectacle de Noël en annonçant que Jamie

Sullivan jouerait le rôle de l'ange, puis elle s'est mise à applaudir. Elle faisait partie de notre paroisse et certains avançaient qu'elle en pinçait pour Hegbert. La première fois que j'ai entendu cette rumeur, j'ai pensé

que c'était une chance qu'ils soient trop vieux pour avoir des enfants. Vous imaginez les pauvres rejetons, translucides et couverts de taches de rousseur ? De quoi frémir d'horreur.

Mlle Garber a donc applaudi seule un bon moment avant que l'on comprenne qu'elle attendait qu'on en fasse autant.

— Debout, Jamie ! s'est-elle alors écriée. Montre-toi à la classe.

Jamie s'est levée et s'est tournée vers nous tandis que Mlle Garber

applaudissait encore plus fort, comme si elle se trouvait en présence d'une véritable star.

Il faut dire que Jamie Sullivan était une chic fille, vraiment. Il n'y avait qu'une école primaire dans notre petite ville et nous avions toujours été

dans la même classe. Je mentirais donc en disant que je ne lui avais jamais adressé la parole. Pendant un an au cours élémentaire, nous avons été

assis au même bureau et avons discuté de choses et d'autres. Mais ce que

je faisais en classe et après la classe étaient deux choses bien distinctes, et jamais je n'ai fréquenté Jamie en dehors de l'école, même à cette époque.

N'allez pas imaginer pour autant qu'elle était laide, ce n'est pas ce que je veux dire. Elle était loin d'être affreuse même. Elle ressemblait à sa mère, plutôt jolie d'après les photos que j'ai vues. Mais je ne trouvais pas non plus que Jamie soit belle. Malgré sa minceur, ses cheveux blonds comme

les blés et ses doux yeux bleus, c'est tout juste si on la remarquait. Elle ne se souciait guère de son apparence, elle ne s'intéressait qu'à la « beauté intérieure » et à ce genre de choses. D'où son allure sans doute. D'aussi

loin que je me souvienne, elle avait toujours porté les cheveux coiffés en chignon comme une vieille fille, sans la moindre trace de maquillage. A la voir avec son éternel cardigan marron et sa jupe plissée, on avait

l'impression qu'elle allait se présenter à un poste de bibliothécaire. Nous pensions qu'elle finirait bien par évoluer, mais pas du tout.

Jamie se distinguait aussi par son comportement. On ne la croisait pas à

Cecil's Diner, jamais elle n'allait dormir chez une amie, et il ne faisait pas l'ombre d'un doute qu'elle n'était jamais sortie avec un garçon. Le vieil

Hegbert en aurait eu une attaque. Le lui eût-il permis d'ailleurs, cela

n'aurait rien changé : Jamie ne se déplaçait jamais sans sa Bible et, si son allure et le vieil Hegbert n'avaient pas déjà fait fuir les garçons, ce dernier détail à lui seul aurait suffi. Comme tout adolescent qui se respecte, je ne comprenais pas le plaisir que Jamie semblait trouver à une telle lecture.

Non seulement elle passait tous ses mois d'août à suivre des cours

d'instruction religieuse, mais il lui arrivait même de se plonger dans les Saintes Écritures à la pause déjeuner. Elle avait beau être fille de pasteur, je ne trouvais pas ça normal. *Les Lettres de Paul aux Éphésiens* me semblaient moins passionnantes que les flirts, si vous voulez connaître le fond de ma pensée.

Et Jamie ne s'arrêtait pas là. À force de lire la Bible, à moins que ce ne soit sous l'influence d'Hegbert, elle se consacrait assidûment à aider les autres, considérant que c'était son devoir. Elle était bénévole à l'orphelinat de Morehead City, mais cela ne lui suffisait pas. Elle allait encore quêter au profit d'une bonne œuvre ou d'une autre et soutenait les causes du

monde entier, des scouts aux princesses indiennes. Jamie était du genre à arracher vos mauvaises herbes sans que vous ne lui ayez rien demandé ou à arrêter la circulation pour aider des petits à traverser la rue. Elle n'économisait pas son argent de poche pour offrir un nouveau ballon de basket aux orphelins, elle le donnait à la quête le dimanche. Bref, à côté d'elle, nous avions tous l'impression d'être d'affreux jojos, et, chaque fois que je croisais son regard, je ne pouvais m'empêcher de me sentir coupable, même si je n'avais rien à me reprocher.

Si seulement elle s'était arrêtée là.

Jamie ne se dévouait pas seulement au bien des humains. Qu'il s'agisse d'un écureuil, d'un chien, d'un chat, d'une grenouille, elle ne pouvait croiser un animal blessé sans courir à son secours. M. Rawlings, le vétérinaire, secouait la tête dès qu'il la voyait arriver, son carton dans les mains, il enlevait ses lunettes, les essuyait avec son mouchoir tandis que Jamie lui expliquait ce qui était arrivé à la pauvre créature.

— Elle a été percutée par une voiture, docteur Rawlings. Heureusement que Dieu a voulu que je la trouve. Vous m'aidez, n'est-ce pas ?

Pour Jamie, tout était voulu par Dieu. Ça aussi, c'était quelque chose !

Elle invoquait les desseins de Dieu dès que vous lui adressiez la parole et quel que soit votre propos. On annulait le match de base-ball à cause de la pluie ? Dieu l'avait voulu, sans doute en vue d'éviter un malheur plus

grand. Nous avions raté notre contrôle surprise de trigonométrie ? C'est qu'il voulait nous mettre à l'épreuve. Enfin, vous voyez le tableau.

Certes, avoir un père pareil ne devait rien arranger. Etre fille de pasteur n'était

sans doute pas facile. Pourtant à voir Jamie vous aviez l'impression qu'il s'agissait là d'une situation parfaitement naturelle et qu'elle avait une sacrée chance.

— Quelle bénédiction d'avoir un tel père ! répétait-elle souvent.

Nous nous contentions alors de hocher la tête en nous demandant de quelle planète elle débarquait.

Enfin, au-delà de tous ces handicaps, elle m'agaçait surtout par la constance de sa bonne humeur. Quoi qu'il arrive, elle était contente. Je jure que cette fille n'a jamais prononcé une seule critique sur qui que ce soit, même à rencontre de ceux d'entre nous qui ne la ménageaient pas.

Elle marchait dans la rue en chantonnant et saluait les étrangers qui la croisaient en voiture. Parfois, en la voyant passer devant chez elles, des ménagères s'empressaient de lui offrir un morceau de tarte au potiron ou un verre de limonade s'il faisait chaud. Tous les adultes l'adoraient.

— Une jeune fille si gentille ! s'exclamaient-ils.

Je songeais à tout cela en la regardant à ce premier cours d'art dramatique — spectacle qui ne me procurait pas le moindre plaisir, je l'avoue. Pourtant, quand elle s'est retournée vers nous, j'ai eu comme un choc. Elle était vêtue d'une jupe plissée, d'un chemisier blanc et de son éternel cardigan marron, mais celui-ci ne parvenait pas à cacher de petits renflements au niveau de sa poitrine qui, je l'aurais juré, ne s'y trouvaient pas quelques mois auparavant. Elle ne portait pas de maquillage mais était bronzée —le stage du mois d'août sans doute —et

pour la première fois elle m’a paru, disons, presque jolie. J’ai aussitôt repoussé cette idée, bien sûr. C’est alors que son regard s’est arrêté sur moi et qu’elle m’a souri, visiblement contente de me voir là. Je ne saurais pourquoi que bien plus tard.

Après le lycée, j’avais l’intention de m’inscrire à l’université de Caroline du Nord, à Chapel Hill. Mon père aurait voulu que j’aie à Harvard ou à Princeton comme certains fils de parlementaires, malheureusement, avec mes notes, c’était impossible. N’allez pas croire que j’étais mauvais élève. Simplement, mes études ne me passionnaient pas et mes résultats ne m’autorisaient pas à briguer la fameuse Ivy League. Je n’étais pas certain non plus d’ailleurs que l’université de Caroline du Nord m’accepterait. Mon père, heureusement, y avait obtenu ses diplômes et y conservait ses entrées. Profitant d’un pont de trois jours au moment de la fête du Travail, il était venu passer le week-end à la maison et avait décidé qu’il était temps que je prenne les choses en main. Je venais juste de finir ma première semaine de cours.

—

Tu devrais te présenter au poste de président des élèves, a-t-il attaqué au dîner. Je pense que ça ferait bien sur ton dossier. Ta mère est de mon avis.

Ma mère a hoché la tête en avalant une cuillère de petits pois. Tout adorable qu’elle était, elle aimait bien me voir sur la sellette.

Je n'ai pas la moindre chance d'être élu.

J'étais sans doute l'enfant le plus riche du lycée mais certainement pas le plus populaire. Cet honneur revenait à Eric Hunter, mon meilleur ami. Il avait propulsé deux fois de suite notre équipe de football américain en tête du championnat de l'État. C'était un tombeur de première. Même son nom sonnait bien !

Bien sur que tu peux être élu, a protesté mon père. Nous gagnons toujours, les Carter.

C'était entre autres pour éviter ce genre de discours que je le fuyais. Les rares fois où il était à la maison, mon père essayait de me modeler en version miniature de lui-même. Comme j'avais grandi loin de lui, je supportais mal cette pression. C'était notre première conversation depuis des semaines. Il me parlait rarement au téléphone.

Et si ça ne me dit rien ?

Mon père a posé sa fourchette et m'a foudroyé du regard. Bien qu'il fit près de trente degrés dans la maison il portait un costume. Cela le rendait encore plus intimidant — mon père était toujours en costume, soit dit en passant.

Moi, je pense que ce serait une bonne idée, a-t-il articulé.

Je savais que lorsqu'il parlait sur ce ton-là, la question était réglée. Cela se passait ainsi à la maison. C'était lui qui faisait la loi. J'ai donc fini par acquiescer, mais j'étais bien décidé à ne pas céder. Je n'avais aucune envie de perdre mes après-midi à rencontrer des professeurs après les cours

(rendez-vous compte !) chaque semaine que comptait l'année scolaire, et ce simplement pour décider des thèmes du bal du lycée ou des couleurs des banderoles. Car c'est à ça que se limitait la responsabilité des présidents d'élèves à mon époque.

Pourtant je savais que mon père avait raison. Si je voulais être admis à l'université de Caroline du Nord, il fallait que je sorte du lot. Je ne faisais pas partie de l'équipe de football ni de basket. Élève moyen de surcroît, je ne me distinguais vraiment en rien. Brusquement inquiet, j'ai tenté

d'établir la liste de ce que je savais faire mais elle était plutôt courte. Je connaissais huit nœuds de marin, je pouvais garder un stylo en équilibre sur le bout de mon doigt pendant trente secondes et, pour ce qui était de marcher pieds nus sur l'asphalte brûlant, nul à ma connaissance ne tenait aussi longtemps que moi... Mais il y avait de fortes chances qu'aucune de ces aptitudes ne puisse figurer sur un dossier d'inscription à l'université.

C'est ainsi que, allongé sur mon lit, j'en suis progressivement arrivé à la conclusion que j'étais un raté. Merci, papa.

Le lendemain matin, je me suis rendu au bureau du principal et j'ai ajouté mon nom à la liste des candidats. John Foreman et Maggie Brown y

figuraient déjà. John était le genre de type à épousseter votre veste en vous parlant. C'était un bon élève. Il levait la main chaque fois qu'un professeur posait une question et donnait quasiment toujours la bonne réponse. Puis il regardait autour de lui avec le sourire satisfait de celui qui vient de prouver avec éclat sa

supériorité sur une bande de ploucs. Eric et moi lui lancions des boulettes de papier mâché dès que le prof avait le dos tourné. John

n'avait pas la moindre chance, je le savais.

Quant à Maggie Brown, c'était une autre histoire. Bonne élève

également, elle appartenait depuis trois ans au conseil, dont elle avait

même été vice-présidente l'année précédente. Tout ce qu'on pouvait lui

reprocher c'était d'être moche et d'avoir pris dix kilos pendant l'été. Je savais que pas un seul garçon ne voterait pour elle.

J'avais peut-être une chance finalement. Mon avenir entier dépendait de

la stratégie que j'allais adopter. Eric m'a aussitôt proposé son soutien.

— Pas de problème. Je dirai à tous les gars de l'équipe de voter pour toi.

— Et à leurs petites amies aussi ?

Voilà en gros à quoi s'est limitée ma campagne. J'ai tout de même

participe aux débats et j'ai distribué des tracts ineptes du genre « Ce que je ferai quand je serai président », mais c'est bien grâce à Eric Hunter que je l'ai emporté. Le lycée de Beaufort ne comptant que quatre cents élèves, le soutien des athlètes était décisif. Finalement, tout s'est déroulé comme

prévu. J'ai été élu président des élèves avec une majorité assez confortable.

Je n'avais pas la moindre idée des complications qui s'ensuivraient.

2

En première, j'étais sorti avec une fille qui s'appelait Angola Clark, ma

première véritable petite amie. Cela n'avait duré que quelques mois : juste avant la fin de l'année scolaire, elle m'avait laissé tomber pour Lew, un

gars d'une vingtaine d'années qui travaillait comme mécanicien dans le

garage de son père. Son principal atout, à mon avis, était qu'il possédait une belle voiture. Il portait toujours un tee-shirt blanc, un paquet de Camel enroulé dans la manche et appuyé au capot de sa Thunderbird, il

apostrophait toutes les filles qui passaient d'un « Salut poupée ! ». Un gars qui irait loin, quoi.

Moi, du coup, je me retrouvais sans cavalière pour le bal du lycée. Or,

tous les membres du conseil des élèves devaient y assister — c'était

obligatoire. Il fallait aussi participer à la décoration et au nettoyage du gymnase le lendemain. Par ailleurs, on s'y amusait plutôt bien, en général.

J'ai passé quelques coups de téléphone : hélas, toutes ces demoiselles

étaient déjà invitées. La dernière semaine, le choix était singulièrement

réduit. Il aurait fallu que je choisisse entre celles qui portaient de grosses lunettes et celles qui zozotaient. Je ne pouvais quand même pas aller au bal tout seul, de quoi aurais-je eu l'air ? Je serais bien le premier président des élèves à qui ça arriverait, condamné à servir le punch ou à nettoyer le vomi dans les toilettes, rôle traditionnellement réservé à ceux qui n'avaient pas de cavalière.

De plus en plus inquiet, j'ai feuilleté l'annuaire des élèves de l'année

précédente à la recherche d'une possible compagnie. Les pages des

terminales d'abord, seulement la plupart des filles étaient entrées à

l'université. J'avais peu de chances de trouver la perle rare parmi celles qui vivaient encore ici, mais j'ai quand même appelé. Mes craintes étaient

fondées : aucune d'entre elles n'était disposée à accepter l'invitation. Je commençais à bien encaisser les refus. Ma mère, au courant du problème,

m'a rejoint dans ma chambre.

— Si tu ne trouves pas de cavalière, je serai ravie de t'accompagner,

avait-elle annoncé.

— Merci, maman, répondis-je. découragé.

Elle me laissa encore plus démoralisé qu'avant. Si même ma mère pensait que je ne dégoterais personne...

Carey Dennison, le nouveau trésorier, se trouvait dans la même situation que moi. C'était un type que tout le monde fuyait, élu à ce poste uniquement parce que personne d'autre ne s'y était présenté. Son ventre énorme et ses jambes malingres donnaient l'impression que sa croissance avait été brutalement interrompue. Outre ce physique ingrat, il possédait une voix haut perchée — cela dit, c'était peut-être pour ça qu'il jouait si bien du tuba dans la fanfare. Et pour compléter le tout. Carey avait la manie de poser des questions en rafales.

— Où es-tu allé ce week-end ? C'était bien ? Tu as rencontré des filles ?

Il enchaînait les interrogations sans attendre les réponses, en sautillant autour de vous au point de vous donner le tournis. Sans doute l'être le plus exaspérant que j'aie jamais rencontré. Si je venais sans cavalière, il ne me quitterait pas d'une semelle de toute la soirée et me bombarderait de

questions tel un procureur en folie.

Je me suis donc aussitôt remis à feuilleter l'annuaire du lycée, lorsque mon regard est tombé sur la photo de Jamie Sullivan. Je ne m'y suis arrêté qu'une seconde avant de tourner la page, furieux contre moi-même d'avoir

laissé pareille idée m'effleurer l'esprit. J'ai encore cherché pendant une heure, mais il me fallait bien admettre que j'avais épuisé toutes les

possibilités. Je suis alors revenu au portrait de Jamie : elle n'était pas vilaine et c'était une gentille fille. Elle accepterait sans doute mon

invitation.

Je refermai l'annuaire. Jamie Sullivan ? La fille d'Hegbert ? Non, impossible. Rien à faire. Mes amis ne me le pardonneraient jamais. Pourtant, plutôt que d'être escorté par ma mère, ou de nettoyer les toilettes...

J'ai passé le reste de la soirée à peser le pour et le contre avant de me rendre à l'évidence. Il ne me restait plus qu'à inviter Jamie.

J'arpentais la pièce en me demandant comment procéder lorsqu'une idée terrifiante m'a assailli. Carey Dennison avait sans doute tenu le même

raisonnement que moi. Il avait dû consulter l'annuaire lui aussi ! C'était un garçon bizarre mais il ne devait pas non plus aimer nettoyer les toilettes. Et s'il invitait Jamie avant moi ? Elle ne lui dirait jamais non et lui, de son côté, serait trop heureux. Aucune autre n'accepterait de l'accompagner, à

aucun prix. Jamie écouterait sa voix criarde, verrait la bonté irradier de son cœur et accepterait sur-le-champ.

Une grande panique m'envahit à l'idée que Jamie ne puisse pas être ma cavalière. Croyez-moi, je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. J'ai décidé de lui en parler dès mon arrivée au lycée, pendant que j'en avais encore le courage. Malheureusement elle n'était pas là, elle s'occupait probablement des orphelins de Morehead City, comme chaque mois.

Plusieurs d'entre nous avaient essayé d'échapper aux cours en invoquant ce prétexte, mais seule Jamie avait obtenu l'autorisation de s'absenter. Le principal savait qu'elle ferait réellement la lecture aux enfants, qu'elle les occuperait à des ateliers, et qu'elle ne cherchait pas une excuse pour aller à la plage ou traîner au Cecil's Diner en cachette.

— Tu as une cavalière ? m'a demandé Eric entre deux cours.

Il savait pertinemment que non, mais notre amitié ne l'empêchait pas de m'asticoter.

— Pas encore, je m'en occupe.

Au bout du hall, Carey Dennison fouillait dans son casier. Je vous jure que je l'ai surpris me jetant un regard assassin en croyant que je ne le voyais pas. La journée commençait bien !

Le dernier cours m'a paru interminable. J'avais calculé qu'en partant en même temps que Carey, je pouvais arriver chez Jamie avant lui. J'avais commencé à me conditionner mentalement et quand la sonnerie a retenti,

j'ai détalé à toute vitesse. Mais je n'avais pas parcouru cent mètres qu'un point de côté me coupait le souffle. Plié en deux, j'ai continué mon chemin à petits pas. Un vrai bossu de Notre-Dame.

J'ai cru entendre le rire aigrelet de Carey derrière moi. Je me suis retourné, les doigts enfoncés dans les côtes pour étouffer ma douleur.

Personne. Il avait peut-être pris un raccourci par les jardins. Il fallait s'attendre à tout avec un faux jeton pareil.

J'ai accéléré le pas et atteint rapidement la rue de Jamie. Ma chemise trempée de sueur, hors d'haleine, je me suis arrêté quelques secondes devant sa porte, le temps de reprendre mon souffle, puis j'ai frappé.

L'image de Carey me poursuivait tellement que, malgré ma course folle, je m'attendais presque à ce qu'il m'ouvre la porte, un sourire victorieux aux lèvres.

Ce n'est pas Carey qui m'a ouvert mais Jamie, et, pour la première fois

de ma vie, j'ai vu à quoi elle aurait ressemblé si elle s'était habillée normalement. Elle portait un jean et un chemisier rouge. En dépit de son chignon, elle paraissait plus décontractée que d'habitude. Elle aurait pu être vraiment jolie si elle avait voulu s'en donner la peine.

— Landon, quelle surprise ! On dirait que tu as couru.

— Pas du tout, ai-je menti.

Heureusement, mon point de côté avait pratiquement disparu ;

— Ta chemise est trempée.

— Oh !... ça ? Ce n'est rien. Je transpire toujours beaucoup.

— Tu devrais peut-être en parler à ton médecin.

— Non. je vais très bien, je t'assure.

— Je prierai quand même pour toi, a-t-elle insisté en souriant.

Jamie priait toujours pour quelqu'un.

— Merci.

Elle a baissé les yeux en se balançant d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé.

— Je te ferais bien entrer, mais mon père n'est pas là et je n'ai pas le droit de faire entrer de garçons dans la maison en son absence.

— Oh ! ça ne fait rien ! Nous pouvons parler ici, ai-je répondu, un peu déçu.

J'aurais préféré présenter ma requête à l'intérieur.

— Veux-tu de la limonade ? Je viens juste d'en faire.

— Avec plaisir.

— Je reviens tout de suite.

Elle a disparu en laissant la porte ouverte et j'en ai profilé pour inspecter les lieux. La maison était petite et bien rangée, avec un piano contre un mur qui faisait face à un canapé. Un petit ventilateur tournait à côté. Sur la table basse, il y avait des livres intitulés *Écoutons Jésus*, et *La réponse est dans la foi*.

Jamie est revenue quelques secondes plus tard avec la limonade et nous nous sommes assis dans des fauteuils sous le porche. Je savais qu'ils s'y reposaient le soir, son père et elle, parce qu'il m'arrivait de passer devant chez eux. À peine étions-nous installés que j'ai vu Mme Hastings, la voisine d'en face, nous saluer de la main. Jamie a fait signe à son tour pendant que je reculais mon siège pour cacher mon visage.

Je ne voulais pas qu'on me voie, pas même Mme Hastings. Jamie avait peut-être déjà accepté d'accompagner Carey et si l'inviter était ma dernière chance, se voir évincé par un type comme lui était carrément insupportable.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'est étonnée Jamie. Tu as mis ton fauteuil en plein soleil.

— J'aime la chaleur.

Presque aussitôt les rayons transpercèrent ma chemise et je

recommençai à transpirer.

— Comme tu veux. Alors, de quoi voulais-tu me parler ?

Elle a levé la main pour se recoiffer. J’ai pris une profonde inspiration, rassemblé tout mon courage, mais je ne pouvais me résoudre à aborder

directement le sujet.

— Tu étais à l’orphelinat aujourd’hui ?

Elle m’a jeté un regard perplexe.

— Non. J’étais avec mon père chez le médecin.

— Tu va bien ?

— On ne peut mieux.

J’ai hoché la tête en glissant un œil furtif de l’autre côté de la rue. Mme Hastings était rentrée chez elle et je ne voyais plus personne à l’horizon.

La voie était enfin libre. Moi, en revanche, je n’étais toujours pas prêt.

— Quelle belle journée !

—

Oui.

— Et chaude.

—

C’est parce que tu es en plein soleil.

J’ai regardé autour de moi, je sentais la tension monter.

— Il n’y a pas un seul nuage dans le ciel.

Jamie n’a rien ajouté et nous sommes restés quelques instants

silencieux.

—

Landon. tu n'es pas venu me voir pour me parler du temps, n'est-ce pas ? a-t-elle fini par me demander.

— Pas vraiment.

— Alors pourquoi es-tu ici ?

L'heure de vérité avait sonné.

— Eh bien... je voulais savoir si tu allais au bal du lycée.

— Oh ! s'est-elle exclamée comme si elle ignorait qu'une telle chose puisse exister. Je ne pense pas.

— Mais si on t'invitait, tu irais ?

Il lui a fallu un moment avant de répondre :

—

Je ne sais pas. Je suppose que oui, si l'occasion se présentait. Je n'y suis jamais allée.

—

C'est très amusant, me suis-je empressé de préciser. Enfin, ça reste raisonnable, mais c'est sympa.

Ma façon de présenter les choses la fit sourire.

—

Il me faudrait l'autorisation de mon père, bien sûr, mais s'il est

d'accord, pourquoi pas ?

Dans un arbre près du porche, un oiseau s'est mis à gazouiller. Je l'ai écouté en essayant de me détendre. Deux jours auparavant, celle situation m'aurait paru tout bonnement inconcevable, et pourtant je me suis entendu prononcer la formule magique :

— Aimerais-tu m'accompagner au bal ?

Elle était surprise. Au lieu de me répondre directement, elle a détourné les yeux. J'ai senti mon estomac se serrer : j'étais persuadé qu'elle me dirait non. Des images de ma mère, de vomissures et de Carey Dennison m'ont traversé l'esprit. Et brusquement j'ai regretté la façon dont je m'étais comporté avec elle pendant toutes ces années. Je me suis souvenu de toutes les fois où je l'avais embêtée, où je m'étais moqué d'elle derrière son dos. J'étais pris de remords et me demandais déjà comment je pourrais éviter Carey pendant cinq heures, quand elle s'est retournée vers moi, un petit sourire aux lèvres.

— Avec grand plaisir, mais à une condition.

Je me suis raidi en espérant que ses exigences ne seraient pas trop dures.

— Oui ?

— Promets-moi de ne pas tomber amoureux de moi.

J'ai compris qu'elle plaisantait en la voyant éclater de rire et j'ai soupiré de soulagement. Il fallait reconnaître qu'elle avait parfois un

sacré sens de l'humour.

Je lui ai donné ma parole en souriant.

En règle générale, on ne danse pas dans les communautés baptistes du Sud. À Beaufort, cependant, cette règle n'était pas respectée. Le pasteur qui avait précédé Hegbert — ne me demandez pas son nom — considérait d'un œil indulgent les bals scolaires du moment que nous étions chaperonnés. Ils étaient ainsi entrés dans les mœurs. À l'arrivée

d'Hegbert, cet état de fait durait depuis trop longtemps pour qu'il pût le changer. Jamie devait être la seule à n'y être jamais allée et d'ailleurs il n'était pas certain qu'elle sût danser.

J'éprouvais également des inquiétudes quant à sa tenue de bal.

Lorsque Jamie se rendait aux soirées organisées par l'église, elle portait en général un de ses vieux pulls avec une jupe plissée, comme on lui en voyait tous les jours au lycée. Or le bal annuel était un grand événement. La plupart des filles s'achetaient une nouvelle robe et les garçons se mettaient en costume. Je savais que Jamie n'achèterait rien parce qu'elle n'était pas très riche. Le métier de pasteur n'est guère lucratif. Ce n'est pas l'argent qui intéresse ces gens-là ; ils préfèrent investir à plus long terme, si vous voyez ce que je veux dire. Pourtant je n'avais pas envie de voir Jamie dans sa tenue de tous les jours. Pas tant pour moi, je n'ai pas le cœur sec à ce point-là, mais vis-à-vis des autres. Je ne voulais pas qu'on se moque d'elle.

Grâce au ciel, Eric ne m'a pas trop charrié quand il a appris que j'avais invité Jamie. Il était trop intéressé par sa propre cavalière, Margaret Hays, la meneuse des pom-pom girls du lycée. Elle n'avait pas inventé le fil à couper le beurre, mais elle était super. Enfin, elle avait surtout des jambes super. Eric m'a même proposé qu'on aille au bal tous les quatre mais j'ai refusé, craignant qu'il ne passe la soirée à taquiner Jamie. C'était un brave type, mais il lui arrivait de se montrer un peu lourd, surtout après quelques verres de bourbon.

Le jour J. j'ai passé l'après-midi à décorer le gymnase. Je devais ensuite aller chercher Jamie une demi-heure plus tôt que prévu car son père souhaitait me parler. Je ne peux pas dire que cette perspective m'enchantait. J'aurais sans doute droit à un laïus sur la tentation et la pente dangereuse où elle menaçait de nous entraîner. Le pire serait qu'il aborde le sujet de la fornication, je n'y survivrais pas. J'ai prié toute la journée pour que cette épreuve me soit épargnée, mais je n'étais pas certain que Dieu traite mon cas en priorité, vu ma conduite passée.

Le soir venu, je me suis douché, j'ai enfilé mon plus beau costume, puis je suis passé prendre le bouquet que ma cavalière porterait à son chemisier. Ma mère m'avait prêté sa voiture et je me suis garé devant la maison du pasteur. J'ai sonné une première fois sans obtenir de réponse; après un moment d'attente, j'ai renouvelé mon appel. « J'arrive », a répondu Hegbert. Il ne se pressait pas vraiment. J'ai poireauté encore deux minutes sur le seuil à étudier la porte, les moulures et les petites fissures.

Enfin, la porte s'est entrouverte. La lumière qui venait de l'intérieur

n'éclairait que les cheveux d'Hegbert, laissant son visage dans l'ombre. Il était vieux, soixante-douze ans d'après mes calculs. C'était la première fois que je le voyais d'aussi près et je distinguais toutes ses rides. Sa peau était vraiment translucide, plus encore que je ne l'imaginais.

— Bonsoir, révérend, l'ai-je salué en essayant de cacher mon embarras.

Je viens chercher Jamie.

— Bien sûr. Seulement je voudrais d'abord te parler.

— Oui. monsieur, c'est pour cela que je suis venu en avance.

— Entre.

À l'église, il était toujours élégant mais là, avec sa salopette et son tee-shirt, il ressemblait à un fermier. Il m'a fait signe de prendre la chaise qu'il avait apportée de la cuisine.

— Excuse-moi d'avoir mis du temps à t'ouvrir. Je travaillais mon sermon de demain.

— Ce n'est rien, monsieur.

Je ne sais pas pourquoi, mais il fallait que je l'appelle « monsieur ».

c'était plus fort que moi.

— Très bien. Alors, si tu me parlais un peu de toi ?

La question m'a paru un peu idiote, vu tout ce qu'il savait sur ma

famille. C'était lui qui m'avait baptisé et il me voyait tous les dimanches à l'office depuis ma plus tendre enfance.

Et bien, monsieur, ai-je commencé, je suis le président des élèves. Je ne sais pas si Jamie vous en a parlé.

— Si, a-t-il répondu en hochant la tête. Continue.

— Et... j’espère aller à l’université de Caroline du Nord à la rentrée prochaine. J’ai déjà reçu mon dossier d’inscription.

Il a de nouveau hoché la tête.

— Rien d’autre ?

J’avoue que j’étais à court d’idées. J’avais envie de prendre le stylo sur la table et de lui faire mon numéro d’équilibriste, mais il n’était pas du genre à apprécier.

— Non. monsieur.

— Puis-je te poser une question ?

— Je vous en prie, monsieur.

Il m’a dévisagé un long moment comme s’il réfléchissait.

— Pourquoi as-tu invité ma fille au bal ?

J’étais surpris, et je savais que ça se voyait.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur.

— Tu n’as pas l’intention de faire quoi que ce soit... qui la mette mal à l’aise, n’est-ce pas ?

— Non, monsieur, me suis-je empressé de le rassurer, choqué de ses soupçons. Il me fallait une cavalière et je lui ai proposé de m’accompagner. C’est tout.

— Tu ne vas pas lui jouer un mauvais tour ?

— Non. monsieur. Loin de moi l’idée...

Il a continué à me cuisiner ainsi pendant un bon moment.

Heureusement, Jamie est enfin arrivée. Hegbert s'est tu, quant à moi j'ai poussé un soupir de soulagement. Elle portait une jolie jupe bleue et un chemisier blanc que je ne connaissais pas. Et, par bonheur, elle avait laissé son pull au placard. Jamie n'était pas mal du tout, finalement, même si elle allait être beaucoup moins élégante que les autres. Comme toujours, elle était coiffée d'un chignon. Je pensais qu'elle aurait été plus jolie les cheveux défaits mais jamais je ne le lui aurais dit. Elle ressemblait à... eh bien, elle était fidèle à elle-même, quoiqu'elle ait visiblement renoncé à se munir de sa Bible. Ça, j'aurais eu du mal à l'assumer.

— Tu ne serais pas en train d'ennuyer Landon ? a-t-elle lancé gaiement à son père.

— Nous parlions juste de choses et d'autres, suis-je intervenu précipitamment sans laisser à son père le temps de réagir.

— Eh bien, il faut y aller, a-t-elle alors annoncé.

Elle devait sentir la tension qui régnait dans la pièce. Elle s'est approchée de son père et l'a embrassé sur la joue.

— Ne travaille pas trop tard, d'accord ?

— D'accord, a-t-il promis avec tendresse.

Malgré ma présence, il ne se retenait pas de montrer combien il l'aimait. Le problème c'était que moi, il ne m'aimait pas.

Nous lui avons dit au revoir et, pendant que nous nous dirigions vers la voiture, j'ai tendu à Jamie son petit bouquet en lui disant que je lui

montrerais comment l'agrafer une fois dans la voiture. Je lui ai ouvert la portière et, le temps que je m'installe au volant, elle avait déjà épinglé les fleurs à son corsage.

— Je ne suis tout de même pas idiote au point de ne pas savoir comment ça se met, m'a-t-elle lancé.

J'ai démarré en direction du lycée, préoccupé par la conversation que je venais d'avoir avec Hegbert.

— Mon père ne t'aime pas beaucoup, a-t-elle commencé, comme si elle lisait dans mes pensées.

J'ai hoché la tête sans rien dire.

—

Il te trouve irresponsable. Et il n'aime pas non plus beaucoup ton père.

J'ai acquiescé, toujours silencieusement.

— Ni ta famille.

Ça va, j'avais compris.

— Mais tu sais ce que je pense ? a-t-elle brusquement demandé.

— Non.

Comme si je n'étais pas déjà suffisamment démoralisé !

— Dieu l'a voulu. Quel est Son message à ton avis ?

« Nous y voilà ». ai-je soupiré en moi-même.

La soirée n'aurait pu se passer plus mal. La plupart de mes amis m'ont

évité et comme Jamie n'en avait pas, nous nous sommes retrouvés en tête à tête. Le comble de l'histoire, c'est que j'aurais très bien pu ne pas venir finalement : Carey n'ayant pu trouver de cavalière, le règlement avait été changé. Cette nouvelle a achevé de me mettre le moral à zéro.

Malheureusement, après ce que son père m'avait dit, je ne pouvais me permettre de ramener Jamie plus tôt que prévu. Surtout qu'elle s'amusait bien. Elle s'enthousiasmait pour les décorations, la musique, s'émerveillait de tout ce qu'elle voyait. Elle m'a même demandé si je pourrais l'aider un jour à décorer l'église, pour les bals de charité. J'ai marmonné quelle

n'aurait qu'à m'appeler et, malgré mon manque d'enthousiasme évident, elle m'a remercié de ma gentillesse. J'ai broyé du noir pendant une heure sans qu'elle s'aperçoive de rien. La seule chose qui me consolait était qu'elle devait rentrer à onze heures, une heure avant la fin du bal.

Dès les premières notes, je l'ai entraînée sur la piste. À ma grande surprise, j'ai découvert qu'elle dansait bien, mieux que d'autres même, et le temps passa plus vite. Elle s'est laissé guider sans problème pendant une douzaine de morceaux puis nous sommes allés nous asseoir et nous avons commencé à discuter de choses et d'autres. Inévitablement la « foi », la « joie » et même le « salut » sont venus sur le tapis, ou encore les orphelins.

Mais, franchement, elle avait l'air si contente qu'il m'était difficile de continuer à boudier. La situation ne s'est dégradée que lorsque Lew et

Angéla ont fait leur apparition.

Lui est arrivé comme toujours dans son stupide tee-shirt, avec les Camel dans la manche et les cheveux gominés. Angela était pendue à son cou et il ne

fallait pas être grand clerc pour voir qu'elle avait quelques verres dans le nez. Elle avait une robe vraiment extra et, sacrifiant à la dernière mode féminine, elle mâchait du chewing-gum avec une telle conviction qu'on

aurait dit un ruminant.

Ce bon vieux Lew a ajouté de l'alcool dans le punch et certains commençaient à être sérieusement éméchés. Le temps que les professeurs

s'en aperçoivent, le saladier était vide et plusieurs élèves affichaient un regard vitreux. En voyant Angéla engloutir son deuxième verre, je me suis

dit qu'il valait mieux la tenir à l'œil.

Elle avait beau m'avoir laissé tomber, je ne voulais pas qu'elle ait des ennuis. C'était la première fille que j'avais embrassée sur la bouche et j'avais encore un faible pour elle.

J'étais donc assis à côté de Jamie à l'écouter d'une oreille distraite me décrire les merveilles des cours d'éducation religieuse, tout en surveillant Angela du coin de l'œil, lorsque Lew a surpris mon regard. D'un geste

frénétique, il a saisi sa petite amie par la taille et l'a traînée jusqu'à notre table en me jetant un regard du style « tu cherches la bagarre », si vous

voyez ce que je veux dire.

— Tu serais pas en train de reluquer ma nana, toi ?

Il était prêt à bondir.

— Pas du tout.

— Bien sûr que si, a protesté Angela d'une voix pâteuse. C'est mon ex-petit ami, celui dont je t'ai parlé.

Des yeux de Lew il ne restait que des fentes.

— Ah ! c'est donc toi, a-t-il dit

Je n'ai jamais rien eu d'un bagarreur. En temps normal, ma nature passive me permettait d'éviter ce genre de conflit sans difficulté. D'autant plus que personne ne me cherchait noise quand Eric était dans les parages.

Malheureusement, à ce moment-là il avait disparu avec Margaret, sans doute derrière les gradins.

— Je ne la regardais pas, et je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, mais je ne suis pas sûr que ce soit la vérité.

Les yeux de Lew se rétrécirent encore.

— Tu la traiterais pas de menteuse, par hasard ?

Il m'aurait frappé sur-le-champ si Jamie n'était pas intervenue.

— Je ne te connaîtrais pas ? a-t-elle demandé gaiement à Lew en le dévisageant. (Dans son innocence, Jamie ne se rendait pas toujours compte des tensions environnantes.) Attends... mais oui. Tu travailles dans un garage, en ville. Ton père s'appelle Joe et ta grand-mère habite rue Poster, près du passage à niveau.

La perplexité se peignit sur le visage de Lew.

— Comment tu sais tout ça ? C'est lui, encore, qui t'a raconté ça ?

— Mais non, que tu es bête ! J'ai vu ta photo chez ta grand- mère.

l'autre jour quand je l'ai aidée à porter ses courses.

Lew la dévisageait comme si des tiges de maïs lui sortaient des oreilles.

De son côté, Jamie s'éventait avec la main.

— Nous venons juste de nous asseoir pour souffler un peu. Qu'est-ce qu'il fait chaud ! Voulez-vous vous joindre à nous ? J'aimerais beaucoup avoir des nouvelles de ta grand-mère.

Elle semblait si contente que Lew ne savait pas quoi faire. Il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle. Il est resté là quelques instants, se demandant s'il devait ou pas casser la figure du copain de la fille qui avait aidé sa grand-mère. Il finit par s'esquiver discrètement en emmenant

Angela.

Jamie et moi les avons regardés partir, et j'ai attendu qu'ils soient à une distance respectable pour pousser un soupir. Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais retenu mon souffle.

— Merci, ai-je marmonné piteusement, prenant conscience que Jamie — oui. Jamie ! — m'avait sauvé la vie.

— De quoi ? s'est-elle étonnée.

Et comme je ne m'empressais pas de lui fournir des explications, elle a repris son histoire de cours d'été d'instruction religieuse comme si de rien n'était. Cette fois je lui ai prêté une oreille plus attentive, je lui devais bien ça.

Malheureusement, nous n'en avons pas encore terminé avec Lew et

Angela. Les deux verres de punch qu'elle avait ingurgités étaient de trop, et Angela a vomi dans les toilettes des filles, Lew, toujours aussi galant, s'est éclipsé dès qu'il a entendu ses haut-le-cœur, et on ne l'a plus revu de la soirée. Le destin a voulu que ce soit Jamie qui découvre Angela aux

toilettes, dans un état lamentable. Il ne restait plus qu'à l'aider à se laver et à la ramener chez elle avant que les professeurs s'aperçoivent de quoi que ce soit.

Boire était sévèrement puni à l'époque et Angela risquait une exclusion temporaire, voire définitive, du lycée.

Jamie, loué soit son bon cœur, voulait autant que moi lui épargner des ennuis. Je suis parti à la recherche d'Eric — il se trouvait bien derrière les gradins — qui a accepté de monter la garde pendant que je nettoys les dégâts avec Jamie. Angela s'était surpassée. Elle en avait mis partout. Les murs, le sol, les lavabos étaient couverts de vomi. Je me suis ainsi retrouvé à quatre pattes à passer la serpillière dans mon plus beau costumé. Jamie n'était pas mieux lotie que moi. J'entendais presque le rire sadique de Carey résonner dans le lointain.

Nous avons ensuite réussi à faire sortir Angela par la porte de derrière en la soutenant chacun d'un côté. Elle n'arrêtait pas de demander où était passé Lew. D'un ton réconfortant, Jamie lui répondait de ne pas s'inquiéter, mais Angela était dans un tel état que je doute qu'elle ait compris ce qu'elle lui disait. Nous l'avons installée sur la banquette arrière de ma voiture, où elle s'est aussitôt effondrée. Quand sa mère nous a ouvert la porte, un regard à sa fille lui a suffi pour comprendre la situation et elle l'a aidée à rentrer au chaud sans même nous remercier. Elle devait se sentir embarrassée, et de toute façon nous n'avions rien à ajouter. Les faits parlaient d'eux-mêmes.

Il était déjà onze heures moins le quart et nous sommes repartis directement chez Jamie. J'étais très ennuyé par l'état dans lequel elle se trouvait, et je priais le ciel pour qu'Hegbert soit déjà couché. Je n'avais aucune envie de lui donner des explications. Oh ! il aurait sans doute écouté celles de sa fille, néanmoins j'avais le désagréable pressentiment qu'il se débrouillerait pour me reprocher quelque chose.

J'ai raccompagné Jamie jusqu'à sa porte. Arrivée sous le porche éclairé, elle s'est tournée vers moi et a croisé les bras en me souriant doucement, comme si nous revenions d'une petite promenade au clair de lune.

— Je t'en prie, ne raconte rien à ton père, lui ai-je demandé.

— Promis. J'ai passé un excellent moment. Merci de m'avoir invitée.

Elle avait passé sa soirée à nettoyer des vomissures et elle me remerciait! Jamie Sullivan avait vraiment le don de vous déstabiliser.

3

Les deux semaines qui ont suivi le bal du lycée, ma vie a repris son cours normal. Mon père est retourné à Washington et aussitôt la maison a retrouvé une ambiance plus décontractée. Plus rien ne m'empêchait de faire le mur et de continuer mes expéditions nocturnes au cimetière en compagnie de mes amis. Je ne sais pas ce qui nous fascinait là-bas. Peut-être tout simplement les tombes, où nous n'étions pas si mal assis finalement.

Nous aimions particulièrement l'endroit où la famille Preston avait été enterrée un siècle auparavant. Leurs huit pierres tombales disposées en cercle dessinaient un espace adapté à la circulation du sac de cacahuètes.

Un samedi soir, nous mangions donc nos cacahuètes au cimetière lorsque Eric m'a demandé comment s'était passée ma soirée avec Jamie Sullivan. La saison de football ayant commencé, il jouait tous les

dimanches et nous ne nous étions presque pas vus depuis le bal.

— Pas mal, ai-je affirmé du ton le plus naturel possible.

Il m'a donné un coup de coude dans les côtes en riant.

— Tu l'as embrassée ?

— Non.

Il a avalé une grande gorgée de Budweiser. Je ne sais pas comment il se débrouillait, mais il arrivait toujours à se procurer de la bière. Tout le monde en ville connaissait son âge, pourtant.

Il s'est essuyé les lèvres du revers de la main en me jetant un regard lourd de sous-entendus.

— Après tout le mal qu'elle s'est donné à nettoyer les toilettes, tu aurais au moins pu l'embrasser.

— Eh bien, non.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas son genre.

Tout le monde le savait, mais on aurait dit que je voulais la défendre.

Eric ne pouvait pas laisser passer une telle occasion.

— Je crois que tu as un faible pour elle.

On s'engageait sur un terrain dangereux.

— Je me suis juste servi d'elle pour impressionner Margaret. Et à voir les petits mots doux qu'elle m'envoie, je dois avouer que ça a bien

marché.

— Margaret et toi. alors là, ça m'étonnerait... ! s'est-il esclaffé en me donnant une bourrade.

À mon grand soulagement, la conversation prit un autre cours. Je l'avais échappé belle. Je glissais un mot par-ci par-là sans vraiment écouter ce qui se disait, préoccupé par la petite voix au fond de moi qui me répétait les propos d'Eric.

En fait, je n'aurais pas pu avoir de meilleure cavalière que Jamie ce soir-la, surtout vu la tournure des événements. Peu de filles auraient agi comme elle. Mais cela ne signifiait pas que j'avais un faible pour elle.

Je ne lui avais pas parlé depuis le bal, sauf en cours d'art dramatique. Si elle m'avait plu, j'aurais eu envie de bavarder avec elle, de la

raccompagner, de l'emmener au Cecil's Diner manger des beignets ou boire un Coca. Mais tout cela ne me tentait pas, mais alors là, pas du tout. J'avais déjà donné.

Le lendemain, un dimanche, j'étais dans ma chambre à plancher. Je devais écrire les cinq compositions traditionnelles : si vous pouviez rencontrer un personnage célèbre du passé qui choisiriez-vous et pourquoi ? Qu'est-ce qui a eu le plus d'influence sur votre vie ? Qui admirez-vous particulièrement et pourquoi ? Les questions étaient plus que prévisibles, notre professeur de littérature nous avait préparés à ce qui nous attendait, et j'avais déjà travaillé ces sujets dans différents

devoirs.

La littérature constituait ma matière forte, depuis les petites classes je n'obtenais que des A. Par chance pour l'admission à l'université la dissertation comptait plus que les maths. Ce n'est pas que j'étais nul en maths — en général je m'en tirais au moins avec un C — mais ce n'était pas la matière dans laquelle je me sentais le plus à l'aise, si vous voyez ce que je veux dire.

J'étais donc plongé dans une des compositions lorsque le téléphone a sonné. Notre unique appareil se trouvait dans la cuisine et j'ai dévalé l'escalier pour aller décrocher. Hors d'haleine, j'ai cru reconnaître la voix d'Angela. J'ai souri intérieurement. Bien qu'elle eût repeint les toilettes, m'obligeant à tout nettoyer sur son passage, en temps normal elle était plutôt d'agréable compagnie. Elle voulait sûrement me remercier, voire m'inviter aller manger un sandwich ou des beignets.

— Landon ?

— Oh ! salut ! ai-je répondu en jouant les décontractés. Quoi de neuf ?

Il y eut un bref silence au bout du fil.

— Comment vas-tu ?

El tout à coup j'ai reconnu Jamie. Le combiné faillit me tomber des mains. On ne peut pas dire que son coup de téléphone me ravissait, ça non.

— Landon ?

— Ça va. ai-je bredouillé, encore sous le choc.

— Tu es occupé ?

— Oui, assez.

— Oh!... je vois.... a-t-elle dit d'une voix hésitante.

Elle a marqué un nouveau silence.

— Je voulais savoir si tu ne pourrais pas passer dans l'après- midi.

— Passer ?

— Oui, chez moi.

— Chez toi ! me suis-je exclamé sans chercher à masquer ma surprise grandissante.

— Eh bien... Je voudrais te parler, continua-t-elle sans tenir compte de ma réaction. C'est très important, sinon je ne t'ennuierais pas avec ça.

— Tu ne peux pas juste me le dire au téléphone ?

— Je préfère pas.

— Écoute, je pensais travailler tout l'après-midi à mes compositions.

— Ah !... bon. C'est important, mais ça peut attendre lundi, au lycée.

J'ai alors compris qu'elle ne me lâcherait pas et qu'il me faudrait l'écouler tôt ou tard. Tandis que je tentais de décider des mesures à prendre, dans mon cerveau défilaient différents scénarios possibles. Fallait-il lui parler en public — avec le risque que tous mes amis me voient en sa compagnie — ou valait-il mieux me rendre chez elle ?

Aucune solution ne me séduisait. Mais une petite voix au fond de moi me murmurait que Jamie m'avait sorti d'affaire et que je lui devais bien d'écouter ce qu'elle avait à me dire. Bien qu'irresponsable, je me plaisais à croire que j'avais un bon fond. Evidemment, je n'étais pas forcé de le crier sur les toits.

— Non. finalement aujourd'hui ça ira.

Nous avons pris rendez-vous pour cinq heures. Le temps qui me restait jusque-là s'est étiré avec une lenteur infinie, tel un supplice chinois. Je suis parti de chez moi vingt minutes avant l'heure convenue. Ma maison se trouvait près de la plage, dans la vieille ville, à quelques r

numéros de celle de Barbe noire. Jamie habitait à l'opposé, au-delà de la voie de chemin de fer.

Nous étions en novembre et le temps commençait à peine à se rafraîchir. Beaufort présente cet avantage que l'automne et le printemps y durent presque éternellement. Tous les cinq ou six ans, il arrive qu'il fasse très chaud en été ou qu'il neige en hiver, mais généralement une veste légère suffit pour passer la mauvaise saison. Ce dimanche-là était une de ces journées bénies où le thermomètre indiquait une bonne vingtaine de degrés et où pas un nuage n'obscurcissait le ciel.

Je suis arrivé chez Jamie à cinq heures précises. C'est elle qui m'a

ouvert tandis que, d'un bref regard, je vérifiais qu'Hegbert était absent.

Il ne faisait pas assez chaud pour boire de la limonade et nous nous

sommes installés sous le porche, sans prendre de rafraîchissements. Le

soleil baissait à l'horizon, la rue était déserte. Je n'ai pas eu besoin de déplacer mon fauteuil, il n'avait pas bougé depuis la dernière fois.

— Merci d'être venu, Landon. Je sais que tu es très occupé et c'est vraiment gentil de m'accorder un peu de ton temps.

— Alors, qu'avais-tu de si important à me dire ?

Jamie, pour la première fois depuis que je la connaissais, me semblait nerveuse. Elle n'arrêtait pas de croiser et décroiser ses mains.

— Je voulais te demander un service, a-t-elle commencé d'un ton grave.

— Un service ?

Elle a hoché la tête. Je m'attendais à ce qu'elle me prie de l'aider à

décorer l'église, comme elle en avait parlé au bal, ou de la faire profiter de la voiture de ma mère pour transporter je ne sais quoi jusqu'à

l'orphelinat. Elle soupira.

— Accepterais-tu de jouer Tom Thornton dans la pièce ?

Tom Thornton, c'était ce père qui rencontre un ange en cherchant une

boîte à musique pour sa fille. De loin le rôle le plus important... après celui de l'ange lui-même.

— Eh bien... je ne sais pas. Je croyais que Mlle Garber avait annoncé

qu'Eddie Jones tiendrait ce rôle.

Eddie Jones ressemblait beaucoup à Carey Dennison : tout maigre, le

visage couvert de taches de rousseur et des yeux qui louchaient dès qu'il

devait parler. Ce tic le prenait à la moindre anxiété, c'est-à-dire tout le temps. Il débiterait certainement ses répliques d'une traite, comme un

aveugle hystérique, si on le mettait devant un public. Et pour couronner le tout, il bégayait. Comme il avait été le seul à se proposer pour le rôle. Mlle Garber n'avait pu qu'accepter.

— En fait, elle a voulu dire qu'Eddie aurait le rôle si personne d'autre ne se proposait.

— Et personne d'autre que moi ne peut le jouer ? ai-je demandé tout en connaissant déjà la réponse.

Comme Hegbert tenait à ce que la pièce ne soit interprétée que par des

élèves de terminale, nous nous trouvions dans une impasse. Sur la

cinquantaine de garçons de ce niveau cette année- là, vingt-deux faisaient partie de l'équipe de football et, comme ils étaient en plein championnat, aucun ne pouvait assister aux répétitions. Parmi la trentaine restante, plus de la moitié jouaient dans la fanfare et s'entraînaient après les cours, eux aussi. D'après un rapide calcul, il n'y avait plus qu'une douzaine de

candidats en lice.

Or je n'avais aucune envie de jouer la pièce. J'avais découvert qu'il n'y

avait rien de plus barbant que le théâtre, et la perspective de passer tous mes après-midi pendant un mois à répéter en compagnie de Jamie me

faisait frémir. Je l'avais invitée au bal, c'était déjà amplement suffisant. Je ne voulais pas m'afficher avec elle une fois de plus et affronter les

moqueries de mes amis.

Je sentais pourtant que cette pièce était très importante pour elle. Le

simple fait qu'elle ait recouru à mes services le prouvait. Elle ne demandait jamais rien à personne. Elle devait craindre de se faire rembarrer. Cela m'a fait de la peine.

— Et pourquoi pas Jeff Bangert ?

— Impossible. Son père est malade et Jeff doit travailler au magasin après les cours en attendant son rétablissement.

— Et Darren Woods ?

— Il s'est cassé le bras la semaine dernière. Il est dans le plâtre.

— C'est vrai ? Je ne savais pas.

J'étais à court d'idées.

— Je voudrais tellement que cette pièce soit une réussite cette année.

Landon, a-t-elle soupiré. Pas pour moi, bien sûr: pour mon père. Je

voudrais que ce soit un triomphe. Je sais ce que cela représente à ses yeux de me voir dans le rôle de l'ange, parce que cette pièce lui rappelle ma

mère... (Elle s'arrêta, rassemblant ses pensées.) Ce serait terrible que ce soit un fiasco. (Une nouvelle pause, puis d'une voix plus émue que jamais

;) Je sais qu'Eddie fera de son mieux. Et cela ne me gêne pas de jouer avec lui, c'est un très gentil garçon. Mais il m'a dit qu'il regrettait de s'être proposé. Parfois, au lycée, les autres peuvent se montrer si... si cruels et je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. Mais... (Elle a pris une profonde inspiration.) En fait, je te le demande surtout pour mon père. Il est tellement bon, Landon. Si les gens se moquent du souvenir qu'il a de ma mère alors

que c'est moi qui joue le rôle... il en aura le cœur brisé. Et si Eddie joue le père... tu sais ce qu'on va dire...

J'ai hoché la tête, conscient du fait que je n'aurais pas été le dernier à me moquer

d'eux. Je les avais d'ailleurs déjà baptisés « Jamie et Eddie, le duo d'enfer ». Maintenant, l'idée que j'avais lancé cette vacherie me

donnait presque la nausée.

Jamie s'est redressée légèrement sur son siège et m'a considéré d'un air triste, prête à entendre mon refus.

— Je sais que nos épreuves sont voulues par Dieu, poursuivit-elle.

Pourtant je ne veux pas croire qu'il soit cruel, surtout envers un homme comme mon père qui se dévoue corps et âme à Lui et à ses fidèles. Il a déjà perdu sa femme et il a dû m'élever seul. Je lui en suis tellement reconnaissante.

J'ai eu le temps de voir ses yeux se remplir de larmes avant qu'elle ne se détourne. C'était la première fois que je la voyais pleurer. Ma gorge s'est serrée.

— Je ne te le demande pas pour moi, a-t-elle achevé d'une petite voix.

Non. pas du tout, et si tu refuses, je continuerai à prier pour toi. Mais si tu voulais faire une bonne action envers cet être qui représente tant pour moi... Tu veux bien au moins y réfléchir ?

Elle me regardait comme un épagneul qui vient de s'oublier sur le tapis.

J'ai baissé les yeux.

— C'est tout réfléchi. Je le ferai.

Je n'avais pas vraiment le choix, non ?

J'ai mis Garber au courant de ma décision dès le lendemain. Elle m'a fait passer une audition, et j'ai obtenu le rôle, Eddie m'a paru très soulagé.

En compensation. Mlle Garber lui a confié le rôle du clochard, qu'il jouerait parfaitement, nous en étions tous convaincus, il s'agissait d'un personnage muet, mais l'ange savait toujours ce qu'il pensait. A un moment clé de la pièce il lui promettait que Dieu prendrait toujours soin de lui parce qu'il protégeait tout particulièrement les pauvres et les opprimés. De cette façon, le public comprenait que l'ange était envoyé par Dieu. Je l'ai déjà expliqué, Hegbert tenait à ce qu'on sache bien qui apportait la rédemption et le salut — et il ne pouvait absolument pas s'agir d'une bande de fantômes en vadrouille.

Les répétitions ont commencé la semaine suivante dans notre salle de cours. Le théâtre ne nous ouvrirait ses portes qu'à la veille de la première représentation, lorsque nous aurions une maîtrise parfaite des accessoires.

Heureusement, Hegbert, débordé par ses tâches pastorales, ne pouvait plus suivre la mise en scène. Ce rôle revenait à Mlle Garber, qui nous a pressés d'apprendre notre texte. Nous ne disposions en effet que de trois semaines pour répéter au lieu des quatre habituelles : d'une part

Thanksgiving tombait le dernier jeudi de novembre, et d'autre part

Hegbert ne voulait pas que la représentation soit trop proche de Noël, car elle aurait interféré avec le sens profond de cette fête.

Les répétitions commençaient à trois heures. Dès la première. Jamie savait ses répliques par cœur, et, à ma grande surprise, également les miennes et celles des autres personnages. Quand nous travaillions une scène, elle récitait sa réplique sans se reporter au texte, tandis que j'y jetais des

regards inquiets en me demandant ce que j'étais censé répondre.

Chaque fois que je levais les yeux vers elle, son visage rayonnait. À vrai dire, je ne connaissais que les répliques du muet, et je me mis à envier le sort d'Eddie. Contrairement à ce que j'avais espéré en m'inscrivant à ces

cours, j'écopais d'une quantité considérable de travail.

La griserie tirée de mon noble engagement n'a pas résisté à plus d'une

journée de répétition. Je restais persuadé d'avoir pris la bonne décision, mais mes amis n'étaient pas de cet avis et ne cessaient de me harceler.

— Quoi ? s'est exclamé Eric. Tu joues dans la pièce avec Jamie Sullivan

? T'es fou ou quoi ?

J'ai grommelé que j'avais de bonnes raisons, mais cela ne l'a pas

convaincu et il est allé raconter partout que j'étais amoureux de Jamie.

Mes protestations n'ont fait que le conforter dans son idée. La nouvelle a fait le tour du lycée, en s'amplifiant. Au déjeuner, selon la rumeur, j'avais l'intention de me fiancer.

C'est sans doute à ce moment-là que j'ai recommencé à ne plus pouvoir

supporter Jamie. Je savais que ce n'était pas de sa faute, mais c'était moi qui

trinquais

pour

Hegbert

alors

qu'il

ne

s'était

pas

montré

particulièrement sympathique avec moi le soir du bal. Les jours suivants

j'ai bredouillé mes répliques sans jamais essayer de les apprendre. Après

les répétitions, je chassais la pièce de mes pensées et au lieu de relire le texte, je me moquais de Jamie devant mes amis tout en leur laissant croire que c'était Mlle Garber qui m'avait forcé à accepter le rôle de Tom.

Mais Jamie n'avait aucune intention de me laisser m'en tirer comme ça.

Non, elle a tapé là où ça faisait mal, un direct en plein dans mon vieil amour-propre.

C'était un samedi soir, environ une semaine après le début des répétitions. J'étais sorti avec Eric et nous mangions des beignets sur le front de mer devant Cecil's Diner en regardant les gens passer dans leurs voitures, lorsque, à une centaine de mètres de là, j'ai aperçu Jamie qui descendait la rue, vêtue de son éternel cardigan marron, sa Bible à la main.

Il devait être neuf heures du soir, c'était étonnant de la voir dehors aussi tard, surtout dans ce quartier. Je lui ai aussitôt tourné le dos en relevant le col de ma veste, mais même Margaret, qui avait de la crème de banane en

guise de cerveau, a deviné qui elle cherchait.

— Landon, ta petite amie est là.

— Ce n'est pas ma petite amie. Je n'ai pas de petite amie.

— Alors ta fiancée.

— Je ne suis pas fiancé non plus, alors laisse tomber.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir si Jamie m'avait repéré. Elle se dirigeait droit sur nous et j'ai fait celui qui n'avait rien remarqué.

— Elle arrive, a gloussé Margaret.

J'ai de nouveau glissé un œil dans la direction de Jamie qui, cette fois, s'en est rendu compte et m'a fait signe de la main en souriant. Je lui ai carrément tourné le dos.

— Bonsoir, Landon, m'a-t-elle lancé, imperméable à mon indifférence.

Bonsoir. Eric, bonsoir, Margaret...

Elle nous a salués les uns après les autres. Tout le monde a marmonné « bonsoir » en essayant de ne pas regarder sa Bible.

Eric a caché sa bière dans son dos. Jamie avait le don de le culpabiliser.

Ils avaient été voisins autrefois, et Eric avait dû supporter ses sermons. Il l'appelait la « Timbrée du Salut » — en référence à l'Armée du Salut.

Devant elle, pourtant, il ne faisait pas le malin. Persuadé au fond qu'elle bénéficiait des bonnes grâces du Seigneur, il préférait ne pas se la mettre à dos.

— Comment vas-tu, Eric ? Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu, a-t-elle remarqué comme s'ils étaient de vieux amis.

Lui se dandinait d'un pied sur l'autre en fixant ses chaussures d'un air coupable.

— C'est que... je ne suis pas allé à l'église ces derniers temps.

— Ce n'est pas grave, tu sais, du moment que ça ne devient pas une

habitude !

Et elle lui a offert un de ses sourires célestes.

— Non, bien sûr.

— Tu veux une bière ? a proposé Margaret.

Je crois qu'elle se voulait drôle mais personne n'a ri.

— Oh ! non... Non, pas vraiment... Merci quand même.

Jamie s'est ensuite tournée vers moi avec un sourire rayonnant. Ça s'annonçait mal pour moi !

— Eh bien, tu t'en es vraiment bien tiré cette semaine aux répétitions. Je sais que tu as beaucoup de répliques à apprendre, mais je suis sûre que tu les sauras bientôt parfaitement. Et je tenais à te remercier de t'être porté volontaire. Tu es un véritable gentleman.

L'estomac noué, j'essayais de prendre un air détaché. Mes amis me dévisageaient, commençant à se demander si je ne leur avais pas raconté d'histoires. Avec un peu de chance, ils ne prêteraient pas attention à la dernière remarque de Jamie. Mais celle-ci s'est empressée de réduire mes espoirs à néant.

— Tes amis peuvent être fiers de toi.

— Oh ! nous le sommes, s'est exclamé Eric avec conviction. Quel gentil garçon, ce Landon ! Se porter volontaire comme ça !

Il enfonçait le clou. Jamie lui a souri, puis s'est adressée à moi. toujours aussi radieuse.

— Je voulais te dire que si tu as besoin d'aide tu peux venir chez moi

quand tu veux. Nous pourrions nous installer sous le porche comme à notre habitude, et revoir ensemble tes répliques.

J'ai vu les lèvres d'Eric articuler « comme à notre habitude » à l'intention de Margaret. La situation m'échappait totalement.

— Ça ira, ai-je marmonné en cherchant un moyen de me sortir de ce pétrin. Je peux les apprendre à la maison.

— Parfois, c'est plus facile à deux, Landon, a lancé Eric.

Je vous avais dit qu'il était parfois sans pitié avec moi.

— Non, vraiment. Je préfère me débrouiller tout seul.

— Peut-être que vous pourriez répéter devant les enfants de l'orphelinat une fois que vous serez rodés, continua-t-il en souriant. Comme une générale. Je suis sûr que ça leur plairait.

A la simple mention du mot « orphelin », on pouvait presque entendre un déclic dans le cerveau de Jamie.

— Tu crois ? a-t-elle demandé.

— Bien sûr, a affirmé Eric en hochant la tête. C'est Landon qui en a eu l'idée. Moi, si j'étais orphelin, j'apprécierais beaucoup, même s'il ne s'agit pas d'une véritable représentation.

Je ne pouvais chasser de mon esprit l'image de Brutus poignardant Jules César dans le dos. *Tu quoque*, Eric ?

— C'est Landon qui a eu cette idée ?

Elle a froncé les sourcils en me regardant d'un air songeur.

Eric était décidé à m'achever.

— Ça te plairait d'aider les orphelins, n'est-ce pas, Landon ?

Difficile de répondre non.

— Oui, bien sûr, ai-je grommelé tout bas en regardant fixement mon meilleur ami.

— Parfait, alors c'est décidé. Enfin, si tu es d'accord, Jamie.

Avec son sourire mielleux, il aurait pu sucrer la moitié du Coca-Cola du comté.

— Eh bien... je suppose qu'il faut d'abord en parler à Mlle Garber et au directeur de l'orphelinat, mais je trouve l'idée excellente en tout cas.

Et c'est vrai qu'elle avait l'air contente.

Le lendemain, j'ai passé quatorze heures à apprendre mes répliques et à maudire mes amis. Comment ma vie pouvait-elle avoir dérapé ainsi ?

4

Dès le lundi, nous avons fait part de notre idée à Mlle Garber, qui l'a trouvée « merveilleuse », son mot préféré. « Merveilleux ! » s'est-elle exclamée en découvrant que je connaissais entièrement mon texte. Et elle n'a cessé de rabâcher son enthousiasme pendant deux heures, concluant chaque scène par ce cri extasié. Quand la répétition s'est terminée, mes oreilles en bourdonnaient.

Jamie était emballée à l'idée de jouer devant les orphelins. Pendant la pause, elle m'a remercié d'avoir pensé à eux.

— Tu

ne pouvais pas le savoir, m'a-t-elle confié d'un ton de conspirateur, mais je cherchais désespérément ce que je pouvais organiser à l'orphelinat cette année. Ça fait des semaines que je supplie le ciel de me donner une idée, je voulais que ce Noël soit particulier.

— Pourquoi ce Noël ?

Elle m'a souri d'un air patient comme si j'avais posé une question idiote.

— Comme ça, c'est tout.

Nous devions discuter de l'événement avec M. Jenkins, le directeur de l'orphelinat. En m'apprenant dès le lendemain que nous avions rendez-vous avec lui dans la soirée, Jamie m'a pris au dépourvu : je n'avais jamais rencontré M. Jenkins et je craignais de ne pas être suffisamment habillé. Je souhaitais faire bonne impression, quoi de plus normal ? Et même si mon enthousiasme n'atteignait pas celui de Jamie (c'était impossible), je ne voulais pas risquer de gâcher le Noël des orphelins.

Nous sommes passés chez moi prendre la voiture de ma mère.

L'établissement se trouvait à Morehead City, de l'autre côté du pont de

Beaufort. Jamie n'a pas ouvert la bouche de tout le trajet. Ce n'est qu'à la vue des maisons spacieuses et bien entretenues qu'elle m'a demandé de

quand elles dataient et qui y vivait. J'ai répondu sans réfléchir, et ce n'est qu'en

ouvrant ma porte que j'ai compris combien mon univers différait du

sien. Elle n'était sans doute jamais entrée dans un intérieur aussi luxueux et regardait autour d'elle avec stupéfaction. Elle a parcouru des yeux la série de portraits de mes ancêtres qui ornaient les murs. Comme souvent dans le

Sud, toute la généalogie de ma famille pouvait être reconstituée à partir de ces douzaines de visages. Elle les a détaillés les uns après les autres, sans doute à la recherche d'une ressemblance, puis son attention s'est reportée sur l'ameublement. Les meubles en acajou et en cerisier faits main avaient été conçus spécialement pour chaque pièce. L'ensemble était réussi, je

dois le reconnaître, mais je n'y avais jamais pris garde auparavant. Pour

moi, c'était une maison comme les autres. Mon endroit préféré était la

fenêtre de ma chambre qui donnait sur le porche, à l'étage au-dessus. Elle me servait de sortie de secours. Je lui ai fait faire un rapide tour du salon, de la bibliothèque, du bureau et de la salle de séjour, qu'elle a parcourus les yeux écarquillés. Ma mère, qui lisait en sirotant un Mint-Julep sur la terrasse, est venue nous dire bonjour.

Je vous ai déjà raconté que tous les adultes de la ville adoraient

Jamie. Ma mère ne faisait pas exception. Bien qu'Hegbert n'ait jamais

cessé de fustiger ma famille dans ses sermons, elle n'en tenait pas

rigueur à Jamie. Pendant que toutes deux discutaient au salon, je suis

monté en vitesse enfiler une chemise propre et une cravate. Les garçons

la portaient facilement à l'époque, en particulier pour les rendez-vous

importants. Quand je suis redescendu. Jamie exposait notre projet.

— C'est une idée géniale, Landon a vraiment un cœur d'or.

Ma mère s'est assurée qu'elle avait bien entendu, puis elle s'est tournée

vers moi en haussant les sourcils.

— C’est donc toi qui as eu cette idée ?

Elle me dévisageait comme si j’étais un extraterrestre. Jamie ne mentait jamais, tout le monde le savait bien.

Je me suis éclairci la voix en maudissant Eric que j'aurais volontiers enduit de mélasse avant de l'abandonner aux fourmis magnans.

— En quelque sorte, ai-je éludé.

— C’est stupéfiant !

C'est tout ce qu'elle a dit. Elle ignorait les détails de l’histoire , mais elle devinait sans mal que j’avais dû être coincé pour en arriver là ; les mères ont un sixième sens. Son regard me sonda un moment, à la

recherche d’une explication plausible. J’ai détourné les yeux sous prétexte de consulter ma montre et feignant la surprise, j'ai annoncé à Jamie qu’il était temps de partir.

Ma mère m’a tendu les clés de sa voiture sans cesser de m’observer.

Je me suis éloigné avec Jamie en laissant échapper un soupir de soulagement, confusément persuadé d’avoir échappé de peu à un très grand danger.

— Reviens quand tu veux, Jamie, a lancé ma mère. Tu seras toujours la bienvenue.

Votre mère peut vraiment vous jouer de sales tours.

— Ta mère est une femme admirable, a dit Jamie.

— Ouais, sans doute, ai-je marmonné en démarrant.

— Et ta maison est magnifique.

— Oui.

— Tu as de la chance.

— Oh ! ça, tu as raison. Je suis le plus grand veinard de la terre.

Mais mon ton sarcastique lui a totalement échappé.

Nous sommes arrivés à l’orphelinat avec quelques minutes d’avance. La nuit tombait. Le directeur était au téléphone alors nous l’avons attendu sur un banc dans le couloir. Jamie tenait sa Bible sur ses genoux. Cela la

rassurait, je suppose, ou peut-être était-ce une habitude.

— Tu as été vraiment parfait aujourd'hui, a-t-elle dit en se tournant vers moi. Je veux parler de tes répliques.

— Merci, ai-je répondu, fier et découragé en même temps.

Jamie a souri.

— Est-ce qu’il t’arrive de penser à l’avenir ?

— Oui, bien sûr.

Je restais prudent. Sa question m'avait pris au dépourvu.

— Que veux-tu faire plus tard ?

J'ai haussé les épaules, vaguement inquiet de la voie sur laquelle elle s'engageait.

— Je ne sais pas encore. Je voudrais entrer à l'université de Caroline du Nord, s’ils m’acceptent.

— Tu seras pris.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je prie pour ça aussi.

À son ton, j'ai cru que la discussion s'orienterait sur le pouvoir de la prière et de la foi, mais une fois encore Jamie a déjoué mes attentes.

— Et après l'université, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je l'ignore, ai-je vaguement articulé.

— Tu devrais devenir pasteur, a-t-elle décrété gravement. Tu es attentif aux autres et tu as un don pour t'adresser aux gens.

Cette idée me semblait tout à fait farfelue, mais je savais Jamie profondément sincère. Elle me faisait un compliment.

— Merci.

Je ne sais pas si je choisirai ce métier. Je trouverai certainement ma voie en tout cas.

J'ai mis un moment à m'apercevoir que la conversation était retombée.

C'était à mon tour de la relancer.

— Et toi ? Que veux-tu faire plus tard ?

Jamie s'est détournée, le regard perdu.

— Je voudrais me marier, a-t-elle dit doucement. Et ce jour- là, je voudrais que mon père me conduise à l'autel et que l'église soit pleine à craquer de gens que j'aime.

— C'est tout ?

Je n'avais rien contre le mariage, seulement ça me paraissait un peu bête de n'avoir que ce but dans la vie.

— Oui. c'est tout.

Vu le ton de sa réponse, j'ai cru qu'elle avait peur de finir comme Garber. Une telle préoccupation me paraissait parfaitement absurde, mais je nie suis efforcé de la réconforter.

— Voyons, tu te marieras tôt ou tard. Tu rencontreras l'homme de ta vie et il te demandera de l'épouser. Je suis persuadé que ton père sera ravi de te conduire à l'autel.

J'ai éludé la question de la foule dans l'église. Je suppose que mon imagination n'allait pas jusque-là.

Jamie a réfléchi longuement à ma réponse, pesant visiblement chacun de ses mots sans que je sache pourquoi.

— Je l'espère, a-t-elle fini par déclarer.

Puis, je serais incapable d'expliquer pourquoi, j'ai senti qu'elle ne voulait plus parler de cela. J'ai donc changé de sujet.

— Depuis combien de temps viens-tu à l'orphelinat ?

— Sept ans. La première fois j'avais dix- ans.

— Ça te fait plaisir de leur rendre visite ou ça te rend triste ?

— Les deux. Certains ont connu des épreuves terribles. De quoi te briser le cœur. Pourtant, quand ils te voient arriver avec de nouveaux livres ou un

nouveau jeu de société, leurs sourires te font oublier toute tristesse. Tu ne peux rien éprouver de meilleur au monde.

Elle était lumineuse et bien qu'elle n'ait pas eu le moins du monde

l'intention de me culpabiliser, je me suis senti assailli de remords.

C'était une des raisons qui rendaient Jamie si difficile à supporter ; elle avait vraiment le chic pour vous déstabiliser. Mais je commençais à

m'y habituer.

M. Jenkins nous a fait signe d'entrer. Son bureau ressemblait à une chambre d'hôpital avec son carrelage noir et blanc, ses murs et son plafond immaculés, une armoire métallique contre le mur, et un bureau métallique lui aussi. L'absence totale de touche personnelle frisait la névrose.

Jamie m'a présenté, nous nous sommes assis, puis elle a aussitôt pris la conversation en main. M. Jenkins et elle étaient de vieux amis.

Après avoir lissé les plis de sa jupe, elle a exposé notre plan. M.

Jenkins avait vu la pièce quelques années auparavant et s'en souvenait parfaitement. Il semblait touché par le geste de Jamie. Pourtant il a repoussé notre offre.

— Pourquoi ? a demandé Jamie, déconcertée.

— Je trouve ta proposition merveilleuse et je sais combien tu tiens à marquer cette occasion, Jamie. Malheureusement cette pièce parle d'un père qui finit par découvrir combien il aime sa fille. (Il a laissé ses

paroles faire leur effet.) Noël est déjà une période assez difficile pour ces orphelins sans qu'on leur rappelle ce qui leur manque tant. S'ils voient ce spectacle...

— Oh ! mon Dieu, l'a coupé Jamie en se mettant une main sur la bouche, vous avez raison ! Je n'y avais pas pensé.

Moi non plus, à dire vrai. M. Jenkins nous a néanmoins remerciés puis nous a fait part de ce qu'il avait prévu de son côté.

— Nous préparerons un petit arbre et quelques cadeaux. Vous êtes cordialement invités à vous joindre à nous pour le réveillon.

Après avoir fait nos adieux. Jamie et moi sommes repartis en silence. Je la sentais triste. Plus je la connaissais, plus la variété de ses émotions m'étonnait. Jamie n'était pas toujours enjouée et heureuse.

— Je suis désolé que ça n'ait pas marché,..., ai-je commencé.

— Moi aussi.

Elle avait de nouveau ce regard lointain et il lui a fallu un moment avant de continuer.

— Je voulais juste faire quelque chose de différent pour eux cette année.

Quelque chose dont ils se souviendraient toujours. J'étais persuadée avoir enfin trouvé...

Elle s'est tue pendant un long moment et je l'ai regardée. La sentir

malheureuse était plus insupportable encore que d'endurer le malaise

qu'elle m'infligeait. Contrairement à elle, j'avais des raisons de ne pas être fier de moi.

— Pendant que nous sommes là, veux-tu aller voir les enfants ? lui ai-je

r

proposé, cherchant désespérément ce qui pourrait lui remonter le moral. Je t'attendrai dehors si tu veux.

— Tu viendrais les voir avec moi ?

En toute honnêteté, je n'étais pas certain de pouvoir supporter cette

épreuve, mais j'ai senti qu'elle désirait vraiment que je l'accompagne. Elle était tellement abattue que les mots sortirent tout seuls de ma bouche.

— Bien sûr.

— Ils doivent se trouver dans la salle de jeux à cette heure- ci. dit-elle.

Nous nous sommes dirigés vers le fond du couloir où deux portes

s'ouvraient sur une grande pièce. Une trentaine d'enfants étaient assis sur des chaises pliantes face à une télévision perchée sur le haut d'un meuble.

Seuls ceux du premier rang voyaient correctement l'écran.

J'ai aperçu une vieille table de ping-pong dans un coin, toute craquelée

et poussiéreuse, sans filet. Sur une rangée d'étagères, j'ai remarqué

quelques jouets par-ci par-là : des cubes, des puzzles, des jeux de société.

Le long des murs étaient alignés des petits bureaux individuels couverts de journaux gribouillés.

Nous nous tenions encore sur le seuil de la pièce, et comme aucun

enfant ne nous avait remarqués, j'en ai profité pour demander à Jamie à

quoi servaient ces journaux.

— Ils

n'ont pas de cahiers de coloriage, alors ils prennent des magazines, m'expliqua-t-elle sans me regarder, les yeux fixés sur l'assemblée.

Elle semblait avoir retrouvé une partie de son entrain.

— Et c'est tout ce qu'ils ont comme jouets ?

— Oui, si ce n'est quelques peluches qu'ils ont le droit de garder dans leurs chambres.

La nudité de la pièce me consternait. J'avais du mal à imaginer comment on pouvait grandir dans un cadre pareil.

Nous nous sommes avancés et au bruit de nos pas l'un des enfants s'est retourné, un petit rouquin d'une huitaine d'années couvert de taches de rousseur et à qui il manquait deux dents.

— Jamie ! s'est-il écrié joyeusement.

Aussitôt les têtes se sont retournées. Les enfants, en majorité des garçons, avaient entre cinq et douze ans. Passé cet âge, on les envoyait dans des familles d'accueil, ai-je appris plus tard.

— Bonjour. Roger, comment vas-tu ?

Roger et quelques-uns de ses compagnons se sont précipités vers nous.

Un enfant plus âgé a voulu savoir si j'étais le petit ami de Jamie. À son ton, j'ai eu l'impression qu'il avait la même opinion d'elle que les élèves de mon lycée.

— C'est juste un ami, mais il est très gentil.

Nous avons passé une heure en compagnie des orphelins. Ils voulaient surtout savoir où j'habitais, si ma maison était grande, et connaître le modèle de ma voiture. Quand nous les avons quittés, Jamie a promis de revenir les voir bientôt, sans préciser si je l'accompagnerais.

— Comme

ils sont gentils ! me suis-je exclamé alors que nous regagnions ma voiture. Je suis content que tu veuilles les aider.

Jamie m'a souri. Elle savait qu'il n'y avait pas grand-chose à ajouter, mais j'ai compris qu'elle continuait à chercher ce qu'elle pourrait organiser pour eux à Noël.

Début décembre, alors que nous répétions depuis quinze jours, Jamie m'a demandé si ça ne m'ennuierait pas de la raccompagner chez elle. Il faisait nuit en effet quand nous terminions. Sa démarche pourtant m'a surpris : Beaufort n'a jamais rien eu d'un coupe-gorge, ci à cette époque moins que jamais. Comme la maison de Jamie se trouvait sur mon chemin, je pouvais difficilement refuser sans risquer de la blesser. N'allez pas croire pour autant que je l'aimais bien, surtout. Mais, quand vous passez plusieurs heures par jour avec quelqu'un et que cela doit encore durer une semaine au minimum, il vaut mieux ne pas risquer de gâcher vos relations.

La pièce devait être jouée le vendredi et le samedi suivants, et on en parlait déjà beaucoup. Nous avons tellement impressionné Mlle Garber,

Jamie et moi, qu'elle ne cessait de répéter que nous donnerions la meilleure interprétation jamais vue. De son côté, elle faisait preuve d'un sens inné de la publicité : la radio locale lui avait accordé non pas une mais deux interviews.

— Ce sera merveilleux, absolument merveilleux, avait-elle assuré au micro.

Le journal avait lui aussi accepté de publier un article, motivé surtout par le lien familial qui unissait Hegbert et Jamie, quand bien même ce n'était plus un secret pour personne. N'économisant pas sa peine, Mlle

Garber avait aussi obtenu que le théâtre ajoute des sièges supplémentaires pour accueillir les nombreux spectateurs attendus.

Vous pourriez croire que tout cela m'enthousiasmait, moi aussi, mais pas du tout. Mes amis continuaient à me charrier et il y avait une éternité que je n'avais pas eu un après-midi de repos. Seule la conviction d'«

accomplir mon devoir » me donnait la force de poursuivre. Il m'arrivait même d'être assez fier de moi, sans oser me l'avouer. J'imaginais que les anges dans le ciel me regardaient rêveusement, les larmes aux yeux, émerveillés par tous mes sacrifices.

— C'est vrai que vous allez tes amis et toi au cimetière la nuit ? m'a demandé Jamie le premier soir que je la raccompagnais chez elle.

— Ouais, ça nous arrive.

— Qu'est-ce que vous faites là-bas, à part manger des cacahuètes ?

— Je ne sais pas, moi... on raconte des blagues.

— Ça ne vous effraie pas un peu ?

— Non. Pourquoi ? Tu aurais peur ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Pourquoi ?

— Parce que je craindrais de faire quelque chose de mal.

— Mais on ne fait rien de mal. Enfin... on ne retourne pas les pierres tombales et on ne laisse aucun papier sale derrière nous.

— Ça vous arrive de ne faire aucun bruit et d'écouter le chant des criquets, ou le froissement des feuilles quand le vent souffle ? Ou de vous allonger sur le dos pour regarder les étoiles ?

Bien qu'elle eût seize ans, Jamie ne pigeait vraiment rien aux jeunes de son âge ; alors quand en plus il s'agissait de comprendre les garçons, cela revenait pour elle à déchiffrer la théorie de la relativité.

— Pas vraiment.

Elle a hoché lentement la tête.

— Je crois que moi, c'est ce que je ferais. Je regarderais attentivement tout ce qui m'entoure, ou je m'assiérais sans faire de bruit et j'écouterais.

Cette conversation m'a paru étrange et je n'ai pas insisté. Nous avons marché un moment sans rien dire. Puis comme elle venait de me poser des questions personnelles, je me suis senti obligé de l'interroger à mon tour.

C'était quand même la moindre des choses.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais à part t'occuper des orphelins, sauver les animaux en détresse ou lire la Bible ?

Elle m'a souri. D'après moi elle ne s'attendait pas à cela, ni surtout au fait que je m'intéresse à elle.

— Un tas de choses. J'étudie, je m'occupe de mon père. De temps en temps nous jouons au gin-rami.

— Tu ne sors jamais avec des amis, histoire de t'amuser un peu ?

— Non.

Le ton de sa réponse montrait qu'elle était parfaitement consciente que personne ne recherchait sa compagnie.

— Tu dois être ravie à l'idée d'aller à l'université l'année prochaine, ai-je enchaîné, pour changer de sujet.

Elle ne m'a pas répondu tout de suite.

— Je ne crois pas que j'irai, a-t-elle déclaré d'un ton détaché.

Alors là ! Jamie avait les meilleures notes de la classe, et si tout se passait bien au dernier semestre, elle pourrait même finir major de la promotion. Nous avions déjà parié sur le nombre de fois où elle placerait les intentions du Seigneur dans son discours J'avais misé sur quatorze.

— Et Mount Sermon ? Je croyais que tu voulais t'y inscrire ? Tu te serais beaucoup plu là-bas.

— Tu veux dire que je n'aurais pas détonné dans le décor ? a-t-elle rétorqué avec une petite lueur malicieuse dans le regard.

Décidément, cette fille ne cesserait jamais de me désarçonner.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, me suis-je empressé de protester.

Je croyais que tu rêvais d'y aller l'an prochain.

Elle a haussé les épaules sans rien dire et je dois avouer que je n'ai pas su comment interpréter sa réaction. Nous étions arrivés devant chez elle,

nous nous sommes arrêtés sur le trottoir.

— Merci de m'avoir raccompagnée, Landon.

Et elle m'a dévisagé quelques instants avant de s'engager dans l'allée.

En la regardant s'éloigner, je n'ai pu m'empêcher de penser que c'était la conversation la plus surprenante que nous ayons jamais eue. Malgré la

singularité de certaines de ses réponses, j'avais eu l'impression de parler avec quelqu'un de quasiment normal.

Le lendemain soir, sur le chemin du retour, elle m'a interrogé sur mon père.

— C'est un type bien, je pense, mais il n'est pas souvent là.

— Il t'a manqué pendant ton enfance ?

— Parfois.

— Ma mère me manque, à moi aussi, et pourtant je ne l'ai pas connue.

C'était la première fois que je nous découvrais un point commun.

— Cela doit être dur pour toi, ai-je compati, très sincère. Je considère mon père comme un étranger, mais il est encore là.

Elle a tourné la tête vers moi puis a regardé la route. Elle a tiré

doucement une mèche de ses cheveux. Elle faisait ce geste chaque fois qu'elle était nerveuse.

— C'est dur, parfois, oui. Tu sais, j'aime mon père, de tout mon cœur.

Malgré cela il m'arrive de me demander quelle vie nous aurions menée avec ma mère. Je suppose que nous aurions parlé de choses que je ne peux pas aborder avec lui.

J'ai cru qu'elle voulait parler des garçons. Je n'ai découvert que plus tard combien je me trompais.

— Comment est-il, à vivre ? Il est comme à l'église ?

— Non. En fait, il a beaucoup d'humour.

— Hegbert ? me suis-je exclamé, stupéfait.

Elle a du être choquée de m'entendre appeler son père par son prénom, mais elle a fait semblant de n'avoir rien remarqué.

— Ne prends pas cet air ébahi. Je suis sûre que tu l'apprécieras quand tu le connaîtras.

— Je doute d'en avoir l'occasion.

— Tu ne peux pas savoir ce que Dieu te réserve, Landon, a-t-elle répliqué d'un air entendu.

Je détestais quand elle faisait ce genre de réflexion. Comme si elle s'adressait à Dieu tous les jours. Avec sa bonté naturelle, elle était sûrement dans Ses petits papiers.

— Comment ça ?

Elle a souri sans rien dire, de l'air de celle qui ne peut révéler un secret.

J'enrageais quand elle me faisait ce coup-là.

Le jour suivant, nous avons parlé de sa Bible.

— Pourquoi remportes-tu partout avec toi ?

J'expliquais alors cette manie par le métier de son père. Une hypothèse non dénuée de fondement vu l'intérêt qu'il portait aux Écritures. Mais

Jamie trimbalait une Bible vieille et usée ; or telle que je la connaissais, je la croyais plutôt du genre à en acheter une nouvelle tous les ans, ne serait-ce que pour stimuler les ventes ou montrer la constance de sa dévotion à

Dieu.

Elle fit quelques pas avant de répondre.

— Elle appartenait à ma mère.

— Oh !... ai-je bredouillé comme si je venais d'écraser sous mon pied son hamster préféré.

— Ce n'est pas grave, Landon. Tu ne pouvais pas deviner.

— Je suis désolé de t'avoir posé cette question.

— Voyons, tu ne l'as pas fait exprès. (Elle a réfléchi.) Mon père et ma

mère ont reçu cette Bible le jour de leur mariage et ma mère s'y est tout de suite attachée. Elle passait son temps à la lire, surtout quand elle traversait des périodes difficiles.

J'ai pensé aux fausses couches.

— Elle adorait la lire le soir avant de s'endormir. Et elle l'avait à

l'hôpital à ma naissance. Quand elle est morte, mon père m'a ramenée à la maison avec sa Bible.

— Je suis désolé, ai-je insisté.

Chaque fois qu'on vous raconte quelque chose de triste, c'est tout ce qu'on trouve à dire.

— De cette façon je me sens plus... plus près d'elle, tu comprends ?

Son ton était dénué de tristesse, elle répondait simplement à ma question. Je me sentais de plus en plus gêné.

Maintenant qu'elle m'avait raconté cette histoire et que je m'imaginais son enfance avec Hegbert, je ne trouvais plus mes mots. Je cherchais quoi répondre malgré tout lorsqu'un coup de Klaxon a retenti derrière nous.

Nous nous sommes retournés d'un seul élan. La voiture s'est arrêtée à notre hauteur. Eric au volant et Margaret sur le siège passager.

— Regarde qui est là ! s'est exclamé Eric en se penchant au-dessus du volant pour que je vois son visage.

Je ne lui avais pas dit que je raccompagnais Jamie chez elle et, selon le fonctionnement bien particulier du cerveau adolescent, son intervention inopinée a suffi à chasser toute l'émotion suscitée en moi par le récit de Jamie.

— Bonsoir. Eric. Bonsoir, Margaret, a lancé joyeusement Jamie.

— Tu raccompagnes Jamie chez elle, Landon ? a demandé Eric avec un petit sourire diabolique.

— Salut. Eric.

J'aurais voulu disparaître sous terre.

— Quelle belle soirée pour se promener, n'est-ce pas ?

Il ne pouvait pas laisser passer une aussi belle occasion de me tourmenter.

— Oui, vraiment, a répondu Jamie en regardant autour d'elle avec un grand sourire.

Eric a balayé les alentours d'un regard éloquent auquel je ne crus pas une seconde, puis il a inspiré profondément.

— Bon sang, c'est vraiment chouette par ici ! Je vous proposerais bien de vous reconduire, mais je ne voudrais pas vous gâcher le plaisir de cette promenade au clair de lune.

A l'entendre, on aurait cru qu'il nous faisait une faveur.

— Nous sommes presque arrivés, a constaté Jamie. J'allais proposer un verre de cidre à Landon. Voulez-vous vous joindre à nous ? Il y en a

largement pour tout le monde.

Du cidre ? Chez elle ? Elle ne m'en avait pas parlé... J'ai enfoncé mes mains dans mes poches, il ne pouvait plus rien m'arriver de pire.

— Oh ! non, c'est très gentil. Nous allons au Cecil's Diner. D'ailleurs il faut qu'on se dépêche. Bon cidre à tous les deux !

— Merci de vous être arrêtés a lancé Jamie avec un geste d'adieu.

Eric a démarré lentement pour une fois : Jamie a dû croire que c'était un conducteur prudent. Ce n'était pas le cas, mais il trouvait toujours de bonnes excuses chaque fois qu'il avait un accident. Je me souviens d'une

fois où il avait raconté à sa mère que la calandre et le pare-chocs avaient été défoncés par une vache qui avait surgi devant sa voiture. «Ça s'est

passé si vite, maman, que je n'ai rien pu faire pour l'éviter. » Personne

n'aurait gobé un bobard pareil mais sa mère la cru. Tiens, au fait, elle avait été meneuse des pom-pom girls, elle aussi.

— Tu as des amis charmants, m'a confié Jamie une fois qu'ils eurent disparu.

— Sans doute.

Vous admirerez la prudence de ma réponse.

Après avoir ramené Jamie chez elle — non, je n'ai pas bu de cidre —,

je suis rentré chez moi en pestant. J'avais complètement oublié l'histoire de Jamie, et j'entendais d'ici mes amis se moquer de moi. Voilà ce qui arrive quand on veut être gentil.

Le lendemain matin, au lycée, tout le monde savait que je

raccompagnais Jamie chez elle. Les spéculations sur l'état de nos relations sont reparties de plus belle. À tel point que pendant la pause déjeuné, j'ai préféré me réfugier à la bibliothèque.

La répétition devait avoir lieu ce soir-là au Théâtre municipal. C'était la dernière avant le spectacle et nous avions beaucoup à faire. Pour

commencer, il fallait charger les décors dans un camion de location qui les transporterait jusqu'à la salle de spectacle. Le problème c'est qu'Eddie et moi étions les deux seuls garçons du cours d'art dramatique — et qu'il

n'était pas des plus adroits. Nous franchissions la porte avec un des

panneaux les plus lourds lorsque, gêné par son corps disproportionné,

Eddie a trébuché, faisant basculer le décor qui m'a écrasé les doigts contre l'encadrement de la porte.

— Je-je suis dé-désolé, a-t-il bredouillé. Tu-tu as mal ?

— Ne relais jamais ça ! l'ai-je menacé en étouffant mes jurons et mon envie de mordre.

Il était d'une maladresse incurable. Le pire, c'est que je n'ai même pas

eu le temps de manger avant la répétition. Le déménagement nous avait

pris trois heures et nous avions à peine installé le décor que tout le monde arrivait. Inutile de vous dire que j'étais d'une humeur massacrate.

J'ai débité machinalement mes répliques, ne fournissant pas une seule

fois à Mlle Garber l'occasion de placer son exclamation favorite. Elle m'a considéré d'un air anxieux, tandis que Jamie lui assurait en souriant qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète, que tout se passerait bien. Jamie ne

cherchait évidemment qu'à arranger les choses, mais quand elle m'a

demandé de la raccompagner chez elle j'ai refusé. Le théâtre était en plein centre-ville, et il m'aurait fallu faire un long détour. Et puis, je ne voulais plus

qu'on nous voie ensemble. Malheureusement. Mlle Garber avait

entendu notre conversation et elle a déclaré d'un ton sans réplique que je serais ravi de le faire.

— Vous pourrez en profiter pour parler tous les deux de la pièce et résoudre les petits problèmes.

En fait de petits problèmes, c'était surtout moi qu'elle visait. Je me suis donc retrouvé une fois de plus à reconduire Jamie. Tout le long du chemin

j'ai marché quelques pas devant elle, les mains au fond de mes poches, sans même me retourner pour voir si elle me suivait.

— Tu n'as pas l'air de bonne humeur, m'a-t-elle lancé au bout de quelques minutes.

— Quelle perspicacité ! ai-je rétorqué sans la regarder.

— Peut-être que je peux t'aider, a-t-elle insisté, presque gaiement.

Il n'en fallait pas plus pour m'exaspérer.

— J'en doute !

— Si tu me disais ce qui ne va pas...

— Écoute. (Je l'ai coupée brutalement et me suis retourné vers elle.) J'ai passé la journée à jouer au déménageur, je n'ai pas dîné et maintenant, je dois faire un détour de deux kilomètres pour être sûr que tu rentres chez toi sans encombre alors que nous savons tous les deux que c'est parfaitement

inutile!

C'était la première fois que je m'énervais contre elle. Quel

soulagement! Je me retenais depuis trop longtemps. Comme la surprise la

clouait sur place, j'en ai profité pour vider mon sac.

— Et tout ça pour ton père, alors qu'il ne peut pas me voir ! C'est débile et je regrette vraiment d'avoir accepté.

— C'est la pièce qui te rend nerveux.

Je ne l'ai pas laissée continuer. Une fois que je suis lancé, c'est difficile de m'arrêter. J'en avais plus qu'assez, de son entrain, et ce n'était pas le jour de me chercher des noises.

— Tu ne comprends donc pas ? me suis-je exclamé hors de moi. La

pièce n'y est pour rien, je voudrais simplement être ailleurs. Je n'ai aucune envie de te raccompagner chez toi. Je voudrais que mes amis arrêtent de se moquer de moi et j'en ai assez, de perdre mon temps avec toi. Tu te

comportes comme si nous étions amis, mais c'est archifaux, nous ne

sommes rien l'un pour l'autre. Vivement que toute cette affaire se termine et que je reprenne une vie normale !

Elle a paru peinée par cette explosion de colère. Il faut dire qu'il y avait de quoi.

— Je vois.

Elle n'a rien ajouté. Je m'attendais qu'elle hausse la voix à son tour,

qu'elle se défende, mais rien. Elle a simplement fixé le sol. Elle devait

avoir envie de pleurer sans doute, pourtant elle s'est retenue, et je suis finalement reparti à grands pas en la laissant plantée au milieu de la rue. Je l'ai sentie me suivre mais je n'ai plus entendu le son de sa voix jusqu'à ce qu'on arrive devant chez elle.

— Merci de m'avoir raccompagnée, Landon. m'a-t-elle lancé.

J'ai sursauté. Alors que j'avais été ignoble avec elle, elle trouvait encore le moyen de me remercier. Je lui en ai voulu plus que jamais. En fait, je

crois que c'est plutôt moi que je détestais.

Le soir de la première, il faisait un petit froid sec et le ciel était dégagé.

Après mon explosion de la veille, je m'étais senti très mal à l'aise toute la journée. Jamie avait toujours été gentille avec moi et je m'étais conduit

comme un goujat. Chaque fois que je la croisais dans les couloirs, je

tentais de l'approcher, bien décidé à lui présenter mes excuses, mais elle disparaissait sans m'en laisser le temps.

Nous avions rendez-vous au théâtre une heure avant la représentation.

Quand je suis arrivé, elle était dans les coulisses, en grande conversation avec Mlle Garber et Hegbert. Dans l'agitation générale, elle paraissait

étrangement calme. Elle n'avait pas revêtu son costume, une longue robe

blanche vaporeuse censée lui donner l'air d'un ange, et portait encore le

pull qu'elle avait au lycée. Bien qu'inquiet de la façon dont elle réagirait, je me suis dirigé vers le petit groupe.

— Salut, Jamie. Bonsoir, révérend, bonsoir, mademoiselle Garber.

— Bonjour, Landon, m'a répondu doucement Jamie.

Ma scène avait dû la faire réfléchir car, contrairement à son habitude,

elle ne m'a pas souri. Je lui ai demandé si je pouvais lui parler seul à seul, et je l'ai entraînée à l'écart.

J'ai regardé nerveusement autour de nous.

— Je suis désolé de ce que je t'ai dit hier soir. Je sais que j'ai dû te faire de la peine et je m'en veux beaucoup.

Elle m'a dévisagé comme si elle hésitait à me croire.

—

Est-ce que tu pensais toutes ces méchancetés ?

— J'étais juste de mauvaise humeur, c'est tout. J'ai parfois les nerfs à vif.

Je n'avais pas vraiment répondu à sa question.

— Je vois, a-t-elle prononcé exactement sur le même ton que la veille, avant de se tourner vers les rangées de fauteuils vides.

Elle avait repris son petit air triste.

— Écoute, ai-je continué en lui prenant la main, je te promets de me faire pardonner.

Ne me demandez pas pourquoi j'ai dit ça... ça m'est venu spontanément. Enfin, elle a sourit.

— Merci.

— Jamie ?

Elle s'est retournée.

— Oui. mademoiselle Garber ?

— Nous t'attendons.

— Je dois y aller, m'a annoncé Jamie.

— Oui, je sais. Bon... eh bien... merde !

On m'avait toujours dit que souhaiter bonne chance à un acteur avant une représentation lui portait malheur.

Puis je lui ai lâché la main.

Nous sommes partis nous préparer, elle dans la loge des filles, moi dans celle des garçons. Ces loges séparées, un luxe pour le Théâtre municipal d'une petite ville comme Beaufort, nous donnaient l'impression d'être de véritables artistes.

Les costumes, fournis par le théâtre, avaient été retailés à nos mesures.

Je passais le mien lorsqu' Eric est entré sans prévenir.

— Alors, a-t-il demandé avec un petit sourire espiègle, qu'est- ce que tu nous réserves ?

— Que veux-tu dire ?

Je ne voyais pas où il voulait en venir.

—

Pour la pièce, idiot. Tu vas mélanger tes répliques ou quoi ?

J'ai secoué la tête.

— Renverser les décors ?

— Non plus, répondis-je, stoïque.

— Tu veux dire que tu joueras normalement ?

J'ai hoché la tête. L'idée de faire autrement ne m'avait même pas effleuré. Il m'a longuement dévisagé, comme s'il me découvrait.

Je crois que tu deviens adulte, Landon.

Venant de lui, je n'étais pas sûr que ce soit un compliment. Quoi qu'il en soit, il avait raison.

Dans la pièce, Tom Thornton est ébloui par la première apparition de la mystérieuse dame. C'est pour cela qu'il l'accompagne quand elle va partager Noël avec les plus démunis. « Que vous êtes belle ! » s'exclame-t-il dès qu'il la voit. Je devais vraiment donner l'impression que ces mots me venaient du cœur. Ce passage essentiel donnait le ton à la suite.

Malheureusement, je n'avais toujours pas trouvé le bon registre. Je connaissais mon texte, mais quand je regardais Jamie, je ne lui trouvais rien d'extraordinaire et je manquais de conviction. C'était la seule scène que Mlle Garber n'avait jamais ponctuée d'un «merveilleux! ».

Jamie se trouvait encore dans sa loge quand le rideau s'est levé. Elle ne jouait pas dans les premières scènes, qui traitaient surtout de Tom Thornton et de ses relations avec sa fille.

Je n'avais pas imaginé une seconde que j'aurais le trac, surtout après tant de répétitions. Mais découvrir la salle archicomble m'a complètement tétanise. Comme l'avait prévu Mlle Garber, on avait rajouté deux rangées de chaises dans le fond. Cinquante personnes supplémentaires s'ajoutaient aux quatre cents spectateurs que le théâtre accueillait habituellement. Il y avait également, serrés comme des sardines, des gens debout contre les murs.

Dès que je suis monté, sur scène, tout le monde s'est tu. Le public me paraissait surtout composé de vieilles dames à la chevelure bleutée, du style de celles qui jouent au bingo ou qui boivent des bloody mary au

brunch dominical. Puis j'ai aperçu Eric et tous mes amis au dernier rang.

Je ne sais pas si vous imaginez ma panique, subitement, tandis que tout le monde attendait que je commence.

Essayant de chasser la petite bande de mon esprit, j'ai attaqué les

premiers dialogues. Une élève de ma classe, Sally, interprétait le rôle de ma fille, vu sa petite taille. Tout s'est déroulé comme à la répétition, sans que personne se trompe dans ses répliques. De là à dire que nous étions

extraordinaires... Lorsque le rideau est tombé pour clore le premier acte, nous avons rapidement installé les nouveaux décors. Cette fois, tout le

monde a mis la main à la pâte : pour ma part, je suis resté hors de portée d'Eddie et je m'en suis sorti indemne.

Je n'avais toujours pas vu Jamie — elle devait être dispensée de corvée

de décor, son costume était d'un tissu si fragile que les clous risquaient de le déchirer —, mais je n'avais guère le temps de penser à elle. Je me

souviens seulement que le rideau s'est levé à nouveau, me replongeant

dans l'univers d'Hegbert Sullivan, debout devant une vitrine, à chercher la boîte à musique que ma fille voulait pour Noël. Je tournais le dos au

public, mais j'ai senti les spectateurs retenir leur souffle quand Jamie a fait son apparition. Un silence religieux a enveloppé la salle, pourtant déjà très attentive. Au même moment, j'ai aperçu Hegbert dans les coulisses, sa

mâchoire tremblait. Rassemblant tout mon courage, j'ai fait face au oublié et j'ai compris la stupeur générale.

Pour la première fois depuis que je la connaissais, ses cheveux blond

vénitien étaient dénoués ; je n'avais jamais soupçonné qu'ils lui arrivaient au milieu du dos. Constellés de paillettes qui scintillaient sous les

projecteurs, ils encadraient son visage d'un halo diaphane. Avec sa robe

blanche vaporeuse parfaitement ajustée à sa taille, elle était belle à couper le souffle. Elle n'avait plus rien de la fille avec laquelle j'avais grandi.

Maquillée juste ce qu'il fallait pour souligner la douceur de ses traits, elle souriait légèrement comme si son cœur abritait un doux secret, ainsi que son rôle le demandait. On aurait dit un ange.

Je me souviens de l'avoir regardée, bouche bée, un long moment, avant de me rappeler soudain que je devais dire une réplique.

— Que vous êtes belle ! me suis-je exclamé dans un souffle, et je crois que tous les spectateurs, des vieilles dames aux cheveux teints à mes amis du dernier rang, ont senti que je le pensais vraiment.

J'avais enfin trouvé le ton juste.

0Le moins que l'on puisse dire, c'est que la pièce fut un succès. Le public, transporté, passait du rire aux larmes. C'était la réaction que nous voulions provoquer, mais je crois que les autres acteurs ont été aussi surpris que moi de cette réussite. La présence de Jamie y avait beaucoup contribué ; tous l'avaient regardée avec la même émotion que moi et leurs rôles avaient gagné en intensité et la pièce, en profondeur. La première représentation s'était terminée en beauté et le lendemain soir, vous ne me croirez pas, il y avait encore plus de monde. Même Eric est venu me féliciter.

— Vous avez été excellents tous les deux. Je suis fier de toi, mon pote.

Pendant ce temps. Mlle Garber lançait des « merveilleux ! » à qui voulait l'entendre. Alors que je cherchais Jamie des yeux après le dernier baissé de rideau, elle a couru vers son père en coulisses. Il avait les larmes aux yeux.

Jamie s'était jetée dans ses bras et ils s'étaient étreints un long moment.

— Mon ange, lui avait-il murmuré en lui caressant les cheveux tandis qu'elle fermait les yeux.

J'avais senti moi aussi l'émotion me serrer la gorge. Faire son devoir n'était pas si pénible, finalement.

Puis Hegbert l'avait fièrement conduite vers le reste de la troupe et tout le monde l'avait chaudement félicitée. Elle avait son entrain habituel mais elle était si jolie que nous le ressentions différemment. Restant en retrait, je l'ai laissée goûter cet instant, et j'avoue que je me suis senti un peu comme le vieil Hegbert. A la fois heureux et fier. Quand elle m'a aperçu,

elle s'est excusée auprès des autres et m'a rejoint.

— Merci pour tout, Landon. Tu as vraiment fait un immense plaisir à mon père.

— J'en suis très content.

Je le pensais sincèrement. Mais le plus étrange, c'est que lorsqu'elle m'a dit ça, j'ai songé qu'Hegbert se chargerait de la raccompagner — et cette

fois j'aurais bien aimé le faire.

Il ne restait qu'une semaine avant les vacances de Noël. Des contrôles

nous attendaient dans toutes les matières. En outre, je devais finir de

remplir mon dossier d'inscription à l'université de Caroline du Nord, laissé en attente en raison des répétitions. J'avais décidé de bûcher sérieusement toute la semaine. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser à Jamie.

Sa transformation avait été stupéfiante. Je ne sais pas pourquoi, mais

j'étais convaincu que cela correspondait à un réel changement en elle.

Quelle n'a pas été ma surprise alors, le lundi matin, en la voyant arriver avec son éternel pull marron, sa jupe plissée et son chignon.

Dès que je l'ai vue, ce fut plus fort que moi, j'ai éprouvé de la peine pour elle. Elle avait été fêtée comme une fille exceptionnelle, et voilà qu'elle reprenait déjà ses vieilles habitudes.

C'est sûr, les gens étaient plus gentils avec elle, et ceux qui ne l'avaient pas encore félicitée le faisaient, mais rien de tout cela ne durerait, c'était certain. Les comportements adoptés depuis l'enfance sont difficiles à

briser, et je me demandais même si la cruauté des élèves à son égard ne serait pas plus grande après ce qu'ils avaient vu d'elle.

Je désirais vraiment lui en parler, mais cela devrait attendre la semaine suivante. D'une part, j'étais surchargé de travail, et d'autre part, je voulais mûrement réfléchir à la meilleure façon d'aborder le sujet. En toute sincérité, je m'en voulais encore des propos que je lui avais tenus. Et pas seulement parce que la pièce avait remporté un tel succès. Jamie n'avait jamais eu que de généreuses attentions envers moi et j'avais mauvaise conscience.

Je supposais qu'elle non plus n'avait pas très envie de me parler. Elle m'avait certainement vu déjeuner avec mes amis, mais elle a continué à lire sa Bible, dans son coin. À la sortie des cours, cependant, elle m'a demandé si je voulais bien la raccompagner. Je n'étais pas encore prêt à lui faire part de mes préoccupations, néanmoins j'ai accepté. En souvenir du bon vieux temps, si l'on peut dire. Une minute plus tard. Jamie plongeait dans le vif du sujet.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit l'autre jour ?

J'ai acquiescé, bien ennuyé qu'elle aborde ce sujet.

— Tu m'avais promis de te faire pardonner.

Pendant un moment, je l'ai regardée sans comprendre. Je croyais m'être largement acquitté de ma dette par la façon dont j'avais joué la pièce.

— Eh bien, a-t-elle continué sans me laisser placer un mot, j'ai réfléchi et il m'est venu une idée.

Elle m'a demandé si je voulais bien l'aider à collecter les tire-lires qu'elle avait déposées chez les commerçants de la ville au début de l'année. C'étaient des boîtes de récupération qu'elle posait sur les comptoirs près des caisses dans l'espoir que les clients y jettent leur menue monnaie. L'argent était destiné aux orphelins.

Je me rappelais avoir vu ces boîtes au Cecil's Diner ou au cinéma Crown. Avec mes amis, nous y jetions des trombones ou des jetons qui sonnaient comme de véritables pièces dès que la caissière avait le dos tourné, et nous gloussions en pensant à la tête que ferait Jamie, se fiant au poids, en découvrant leur contenu. Malgré moi, j'ai tiqué à ce souvenir.

Jamie s'est méprise sur ma grimace.

— Tu n'es pqs obligé, m'a-t-elle concédé, visiblement déçue. Je pensais seulement qu'il me restait peu de temps d'ici à Noël. Comme je n'ai pas de voiture, il me sera impossible de toutes les ramasser à temps...

— Non. Tu peux compter sur moi. Ça ne me prendra pas longtemps de

toute façon.

Malgré mes contrôles à réviser, malgré mon dossier toujours en attente,

je m'y suis mis dès le mercredi suivant. Jamie m'avait donné la liste de

tous les endroits où elle avait déposé ses tirelires. J'ai emprunté la voiture de ma mère et j'ai attaqué par l'autre bout de la ville. C'était du gâteau comparé aux six semaines qu'il lui avait fallu pour les distribuer : trouver les soixante bords adéquats puis, comme elle se déplaçait à pied, aller les déposer trois par trois. J'ai d'abord regretté que ce soit moi qui les ramasse alors qu'il s'agissait de son projet, mais je me suis consolé à l'idée que cela l'aidait.

Au bout d'une journée à courir d'un commerçant à l'autre, je n'avais

recupéré qu'une vingtaine de boîtes. Il m'a fallu alors constater qu'il me faudrait plus longtemps que je ne le pensais : j'avais tout simplement

négligé le fait que, dans une petite ville comme Beaufort, il était

impossible d'entrer dans un magasin, d'y prendre la tirelire et de ressortir sans bavarder avec le propriétaire. Ça ne se faisait pas. C'est ainsi que j'ai dû écouter un type me raconter comment il avait péché un martin à

l'automne, ou encore donner mon avis sur l'emplacement du présentoir à

journaux : ne serait-il pas mieux de l'autre côté du magasin? Jamie, je le savais, aurait excellé dans ce rôle, et j'essayais de me montrer à la hauteur.

C'était son projet, après tout.

Pour gagner du temps, je me contentais de réunir le contenu des boîtes

que je ramassais, sans vérifier le montant de chacune. A la fin de la

première journée, j'ai monté deux tirelires pleines dans ma chambre.

J'avais déjà remarqué la faible quantité de billets, mais une fois l'argent vidé sur mon lit j'ai commencé à m'inquiéter : les gens avaient donné

essentiellement des pièces de un cent. Bien que les trombones fussent

moins nombreux que je ne le craignais, j'ai senti mon cœur se serrer : le total se montait en tout et pour tout à vingt dollars et trente-deux cents.

Même en 1958, cela représentait très peu. Et il fallait diviser cette somme entre trente enfants.

Je ne me suis pas découragé pour autant. Espérant qu'il s'agissait d'une erreur, je suis reparti le lendemain relever deux nouvelles douzaines de bottes — et discuter avec une bonne vingtaine de commerçants. Recette : vingt-trois dollars quatre-vingt-neuf cents. Le troisième jour fut plus décevant encore. J'ai même recompté l'argent, tant j'avais de mal à y croire : il n'y avait que onze dollars et cinquante-deux cents.

Une terrible honte s'est emparée de moi : le total collecté se montait à peine à cinquante-cinq dollars et soixante-treize cents. Je n'ai pu me résoudre à téléphoner à Jamie le montant de la recette le soir même. J'ai préféré lui mentir en disant que je voulais l'attendre pour faire les comptes puisqu'il s'agissait d'une idée à elle. J'ai promis de lui apporter l'argent le lendemain après-midi, après les cours. Il ne restait plus que quatre jours avant Noël.

— Landon ! C'est un miracle !

Elle n'en revenait pas.

— Combien y a-t-il ? ai-je demandé alors que je connaissais la somme au cent près.

— Nous avons pratiquement deux cent cinquante dollars devant nous !

Elle a levé un regard émerveillé vers moi. Comme Hegbert était là,

j'avais été autorisé à entrer au salon. Jamie avait fait de jolies petites piles de monnaie par terre, constituées surtout de pièces de dix et vingt-cinq

cents. Hegbert, qui écrivait son sermon sur la table de la cuisine, a tourné la tête en entendant son exclamation de joie.

— Tu penses que ça suffira ? ai-je questionné d'une voix innocente.

De petites larmes ont roulé sur ses joues tandis qu'elle regardait l'argent sans y croire. Jamais je ne l'avais vue aussi heureuse. Elle l'était plus

encore qu'après la représentation.

— C'est... merveilleux ! m'a-t-elle répondu en me regardant droit dans

les yeux, la voix vibrante d'émotion. L'année dernière, je n'ai ramassé que soixante-dix dollars.

Je suis ravi. (L'émotion me nouait la gorge.) C'est sans doute parce

que tu as mis les boîtes très tôt cette année.

Je mentais, mais quelle importance. C'était pour une bonne cause.

Je n'ai pas aidé Jamie à choisir les jouets ; j'ai pensé qu'elle saurait

mieux que moi ce qui plairait aux enfants. En revanche, elle a absolument

voulu que je l'accompagne à l'orphelinat la veille de Noël afin que je voie les petits ouvrir leurs paquets.

C'est ainsi que trois jours plus tard, alors que mes parents se rendaient à une soirée chez le maire, j'ai revêtu ma veste pied- de-poule et ma plus

belle cravate, et je suis parti dans la voiture de ma mère, le cadeau de

Jamie sous le bras. Faute d'une meilleure idée, j'avais dépensé mes

derniers dollars dans un joli pull. Ce n'était pas facile de deviner ce qui lui conviendrait.

Je devais la retrouver à l’orphelinat à sept heures. Malheureusement le pont mobile menant au port de Morehead City avait été relevé pour laisser passer un cargo et j’ai dû patienter. Quand je suis arrivé, la porte d’entrée était déjà fermée. J’ai cogné au battant un bon moment avant que M.

Jenkins m’entende.

— Enfin... te voilà ! Nous t'attendions. Viens vite rejoindre tout le monde.

Il m’a conduit à la salle de jeux. Je me suis arrêté brièvement le temps que les battements de mon cœur se calment, puis j’ai pénétré dans la pièce. C’était bien mieux que je ne l’avais imaginé.

Au centre, j’ai aperçu un immense sapin orné de guirlandes, de lumières de toutes les couleurs, d’une multitude de petites décorations faites à la main, et entouré d’un amoncellement de cadeaux de toutes tailles et de toutes formes. Assis en demi- cercle au pied de l’arbre, les enfants étaient vêtus de leurs habits du dimanche, pantalon bleu marine et chemise blanche pour les garçons, jupe également bleu marine et chemisier à manches longues pour les filles.

Sur la table, près de la porte, trônait une grande coupe de jus de fruits entourée d’assiettes remplies de gâteaux secs en forme de sapin. Quelques adultes étaient assis parmi les enfants : les plus petits s’étaient installés sur leurs genoux et, le visage béat, écoutaient la belle histoire de la nuit de Noël.

J’ai entendu la voix de Jamie, c’était elle qui lisait. Puis je l’ai vue, assise devant l’arbre, les jambes repliées sous elle.

A ma grande surprise, elle avait les cheveux défaits, comme le soir de la représentation. Un pull rouge en V qui mettait en valeur le bleu de ses yeux remplaçait le vieux cardigan marron que je lui avais tant vu. Même sans paillettes dans les cheveux ni longue robe vaporeuse, elle était belle à couper le souffle. Sans même m'en rendre compte, j'ai retenu ma respiration ; du coin de l'œil, j'ai vu M. Jenkins me sourire. Tout en soufflant, j'essayais de reprendre mes esprits.

Jamie n'a quitté son livre des yeux qu'une seule fois, le temps de me lancer un bref regard. À la fin de l'histoire, elle s'est levée, a lissé sa jupe, puis s'est frayé un passage jusqu'à moi. M. Jenkins s'était éclipsé.

— Je suis désolée d'avoir commencé sans toi, s'est-elle excusée en me rejoignant, mais les enfants étaient trop excités.

— Ce n'est pas grave.

Je lui ai souri, elle était décidément très jolie.

— Je suis tellement contente que tu aies pu venir.

— Moi aussi.

— Viens m'aider à distribuer les cadeaux.

Elle m'a entraîné en me prenant doucement par la main. Une bonne heure s'est ensuite écoulée à regarder les enfants ouvrir leurs paquets un à un. Jamie avait cherché dans toute la ville des petits cadeaux personnels.

Mais elle n'avait pas été la seule à penser à eux. L'orphelinat et les gens qui y travaillaient les avaient gâtés, eux aussi. De tous côtés, au milieu des froissements frénétiques de papier, retentissaient les cris de joie. Je crois vraiment que les petits ne s'attendaient pas à recevoir tant de présents. Ils ne

cessaient de remercier Jamie.

Une fois tous les paquets ouverts, l'excitation est retombée. M. Jenkins

et une dame que je ne connaissais pas ont rangé la pièce tandis que les plus jeunes s'endormaient au pied de l'arbre. Les grands, qui avaient déjà

regagné leurs chambres en emportant leurs nouveaux jouets, avaient éteint

les lampes en partant. Les lumières du sapin diffusaient une lueur éthérée, dans un coin un phonographe jouait Douce Nuit. J'étais toujours assis par

terre, près de Jamie qui serrait contre elle une petite fille endormie. Dans toute celle agitation, nous n'avions pas encore eu l'occasion de nous parler.

Nous contemplions tous deux les illuminations du sapin et je me

demandais à quoi elle pouvait penser. Je lui trouvais un petit air fragile. Je pensais — non, je savais - qu'elle était heureuse de cette soirée et, très sincèrement moi aussi. C'était le meilleur Noël de ma vie.

Je l'ai regardée. Dans la lumière douce, je la trouvais vraiment ravissante.

— Je t'ai apporté quelque chose. Un petit cadeau.

Je parlais à voix basse de peur de réveiller la fillette.

— Il ne fallait pas, a chuchoté Jamie en se tournant vers moi.

On aurait dit qu'elle chantait.

— Je sais, mais ça me faisait plaisir.

Je lui ai tendu le paquet que j'avais gardé près de moi.

— Tu peux me l'ouvrir ? a-t-elle demandé en me montrant du regard l'enfant endormie dans ses bras.

J'ai commencé à défaire le paquet. J'ai sorti la boîte du papier, soulevé le couvercle et enfin déplié le pull devant elle. Il était marron, comme ceux qu'elle portait d'habitude, mais j'avais pensé qu'un neuf serait bienvenu.

— C'est magnifique. Landon ! (Elle paraissait sincère.) Je le porterai la prochaine fois qu'on se verra. Merci !

Nous sommes restés assis un moment sans rien dire, regardant les lumières.

— Je t'ai apporté quelque chose, moi aussi, m'a-t-elle chuchoté.

Elle m'a indiqué l'arbre des yeux. Son cadeau se trouvait au pied du sapin, à moitié caché par le support. Je me suis penché pour le prendre. Il était rectangulaire, souple et relativement lourd. Je l'ai posé sur mes genoux.

— Ouvre-le. a-t-elle murmuré en me regardant dans les yeux.

— Tu ne peux pas m'offrir ça, ai-je balbutié, le souffle coupé.

J'avais deviné de quoi il s'agissait, je ne pouvais y croire. Mes mains tremblaient.

— Je t'en prie, a-t-elle insisté de la voix la plus douce que j'aie jamais entendue. Ouvre. Je tiens à ce que tu l'aies.

A contrecœur, j'ai lentement défait le paquet. J'ai pris son cadeau entre mes mains, délicatement, de peur de l'abîmer. Je l'ai regardé, fasciné, en passant doucement la main sur la couverture usée tandis que mes yeux se remplissaient de larmes. Jamie a posé sa main sur la mienne. Elle était douce et chaude. J'ai levé les yeux vers elle sans savoir quoi dire. Elle

m'avait donné sa Bible.

— Merci pour tout ce que tu as fait, a-t-elle murmuré. C'est le plus beau Noël de ma vie.

J'ai détourné les yeux sans répondre en prenant le verre de jus de fruits que j'avais posé près de moi. Les accents de Douce Nuit emplissaient la pièce. J'ai bu une gorgée, espérant désaltérer ma gorge brusquement asséchée. Tous les moments passés en compagnie de Jamie ont défilé devant moi, le bal du lycée, la pièce de théâtre et son apparition angélique ; je me suis remémoré toutes les fois où je l'avais raccompagnée chez elle, et la collecte des boîtes remplies de menue monnaie. J'ai contemplé Jamie, en faisant un gros effort pour rester maître de moi. Elle m'a souri et je lui ai souri à mon tour en me demandant comment j'avais pu tomber amoureux d'une fille comme elle.

Quand je l'ai raccompagnée chez elle, je n'ai pas osé lui passer le bras autour des épaules car, en toute honnêteté, je ne savais pas quels étaient ses sentiments pour moi. D'accord, elle m'avait offert le plus merveilleux présent qu'on m'ait jamais fait. Et bien qu'il y ait peu de chances que je lise sa Bible autant qu'elle, j'avais conscience qu'elle m'avait fait cadeau d'une partie d'elle-même. Cependant, comme elle était capable de donner un rein à un étranger rencontré dans la rue, je ne savais pas exactement comment interpréter son geste.

Jamie m'avait dit un jour qu'elle n'était pas idiote, j'en étais convaincu désormais. Elle était peut-être..., comment dire... différente, mais elle avait deviné mon geste pour les orphelins. À bien y réfléchir, elle l'avait même compris dès qu'elle avait compté les pièces dans son salon. En s'exclamant que c'était un miracle, je crois qu'elle voulait parler de moi.

Hegbert, je m'en souviens, était entré dans la pièce à ce moment-là et n'avait rien dit. Le vieux pasteur n'était plus lui-même ces derniers temps.

Oh ! il continuait à parler d'argent, mais ses sermons se raccourcissaient toujours plus et il lui arrivait parfois de s'arrêter en pleine tirade, une étrange expression sur le visage, comme si son esprit partait ailleurs,

entraîné dans des pensées d'une tristesse infinie. Je ne savais pas quoi en déduire, d'autant que je le connaissais bien peu.

Bref, il était entré au salon alors que nous comptions l'argent. Jamie

était allée vers lui les larmes aux yeux, et Hegbert, ignorant complètement ma présence, avait déclaré qu'il était fier d'elle et qu'il l'aimait. Puis il avait rejoint la cuisine en traînant les pieds, sans m'avoir dit bonjour.

Tout en pensant à Hegbert, j'observais Jamie, assise à côté de moi. Elle

regardait par la fenêtre en souriant légèrement, d'un air à la fois serein et distant. Je me suis détendu. Peut-être pensait-elle à moi. Ma main a glissé lentement sur la banquette dans sa direction. Au moment où j'allais la

toucher, elle s'est brusquement tournée vers moi.

— Landon, t'arrive-t-il de penser à Dieu ?

J'ai retiré ma main.

— Je me suis toujours représenté Dieu tel qu'on le voit sur les vieilles

peintures dans les églises, en géant vêtu d'une robe blanche et dominant le monde. Ses longs cheveux dans le vent. Mais la question n'était pas là. Je savais qu'elle voulait parler des desseins du Seigneur. J'ai pris un moment pour répondre.

— Oui, bien sûr. Parfois.

— T'es-tu jamais demandé pourquoi certaines choses nous arrivaient ?

J'ai hoché la tête d'un air perplexe.

— J'y pense beaucoup ces derniers temps, a-t-elle continué.

Plus que d'habitude ? aurais-je voulu savoir. Mais je devinais qu'elle n'avait pas terminé et je n'ai rien ajouté.

Je sais que le Seigneur a des plans pour chacun d'entre nous, mais parfois je ne vois vraiment pas quel peut être Son message. Tu as déjà eu cette impression ?

À l'entendre, on aurait cru que c'était un sujet qui me préoccupait particulièrement. J'ai tenté de donner le change de mon mieux.

— Eh bien, je ne crois pas qu'on soit censé tout comprendre. Je crois que parfois, il faut juste avoir la foi.

C'était pas mal comme réponse, je l'avoue. Mes sentiments pour Jamie devaient me stimuler le cerveau. Elle a réfléchi à mes paroles.

— Oui, tu as raison, a-t-elle fini par dire.

Je me sentais assez fier de moi, mais c'était le moment de changer de sujet. Parler de Dieu n'avait rien de bien romantique.

— Comme nous étions bien tout à l'heure, assis devant l'arbre !

Oui, a-t-elle répondu, l'esprit toujours ailleurs.

— Je t'ai trouvée vraiment très jolie.

— Merci.

Ça ne se présentait pas très bien.

— Puis-je te poser une question ? ai-je tenté, espérant réussir à ce

qu'elle s'intéresse à moi.

— Bien sûr.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Après l'église, demain et... après avoir passé un moment avec ton

père... eh bien... (Je me suis arrêté pour la regarder.) Voudrais-tu venir chez moi pour le dîner de Noël ?

Bien qu'elle fût tournée vers la vitre, je l'ai vue sourire.

— Oui Landon, avec grand plaisir.

J'ai poussé un soupir de soulagement, stupéfait d'avoir osé l'inviter.

Nous avons traversé des rues illuminées, puis la place de l'Hôtel-de-Ville de Beaufort. Deux minutes plus tard, je lui ai enfin pris la main. Et comme c'était vraiment une merveilleuse soirée, elle ne l'a pas retirée.

La lumière éclairait encore le salon lorsque nous sommes arrivés devant chez elle ; Hegbert attendait derrière les rideaux.

Je suppose qu'il était impatient de savoir comment s'était passée la soirée à l'orphelinat. À moins qu'il n'ait voulu s'assurer que je

n'embrassais pas sa fille sur le seuil de la porte. Nul besoin d'être devin pour savoir que cela lui aurait déplu.

J'imaginai la façon dont nous nous dirions au revoir. Je sentais Jamie à la fois calme et heureuse, contente sans doute de mon invitation pour le lendemain. Puisqu'elle avait eu la finesse de deviner ce que j'avais fait pour les orphelins, la signification de mon geste ne devait pas lui échapper. Pour la première fois, c'était moi qui souhaitais sa compagnie.

Au moment précis où nous montions les marches, Hegbert s'est éloigné des rideaux. Je ne savais pas si Jamie me permettrait de l'embrasser ; j'en doutais fort, même. Mais elle était si jolie avec ses cheveux défaits, et les événements de la soirée m'avaient tellement bouleversé que je ne voulais pas laisser passer une si belle occasion. Mon cœur s'emballait déjà, quand Hegbert a ouvert la porte.

— Je vous ai entendus arriver, dit-il doucement.

Je lui ai trouvé le teint cireux et les traits fatigués.

— Bonsoir, révérend, ai-je répondu, dépit par son intrusion.

— Bonsoir, papa, a lancé joyeusement Jamie. Quel dommage que tu ne sois pas venu ce soir ! C'était merveilleux !

— Je suis vraiment content pour toi. (Il parut se ressaisir et s'éclaircit la voix.) Mais prenez le temps de vous dire au revoir. Je te laisse la porte ouverte.

Il a regagné le salon. De là où il s'est assis, il pouvait toujours nous apercevoir. Il faisait semblant de lire, mais je ne distinguais pas ce qu'il tenait entre ses mains.

— J'ai passé une merveilleuse soirée , Landon.

— Moi aussi.

Je sentais les yeux d'Hegbert posés sur moi.

— A quelle heure dois-je venir demain ?

Hegbert a haussé les sourcils.

— Je viendrai te chercher. Vers cinq heures, ça t'ira ?

Jamie s'est retournée vers son père.

— Papa, ça ne t'ennuie pas si je dîne chez Landon et ses parents demain soir ?

Hegberl s'est frotté les yeux en soupirant.

— Si tu y tiens vraiment...

La réponse manquait quelque peu d'enthousiasme, mais je m'en suis contenté.

Nous sommes restés quelques secondes sans rien dire : Hegbert commençait à s'impatiser.

— Alors à demain, conclut enfin Jamie.

— À demain.

Elle a contemplé ses pieds avant de relever la tête vers moi.

-- Merci de m'avoir raccompagnée.

Puis elle a tourné les talons et est entrée dans la maison. Au moment où la porte se refermait, elle m'a adressé un petit sourire que j'ai bien failli ne pas voir.

Le lendemain, je suis passé la prendre à l'heure pile. J'ai été heureux d'admirer ses cheveux en liberté. Et, comme promis, elle portait le pull que je lui avais offert.

Mon père et ma mère avaient été aussi surpris l'un que l'autre quand je leur avais demandé la permission d'inviter Jamie à dîner. Cela ne posait

pas de problèmes : quand mon père résidait à la maison, ma mère commandait toujours à Helen, notre cuisinière, de quoi nourrir un régiment.

Je ne pense pas vous en avoir déjà parlé, mais nous ne disposions pas d'une bonne et d'une cuisinière uniquement par standing. En fait ma mère n'avait rien d'une fée du logis. Elle pouvait à la rigueur me préparer des sandwiches de temps à autre : mais sans Helen, je n'aurais mangé que des purées brûlées et des steaks calcinés.

Sans être pour autant un château, notre maison était plus grande que la moyenne. Mon père l'avait achetée à cause de son passé : elle avait appartenu à Richard Dobbs Spaight. J'aurais préféré qu'elle ait abrité Barbenoire, néanmoins Spaight était un des signataires de la Constitution. Notre maison permettait cependant à mon père de frimer dans les couloirs du Congrès. Chaque fois qu'il se promenait dans le jardin, il rêvait à l'empreinte qu'il aurait aimé laisser dans l'Histoire. En un sens, cela m'attristait, car il ne pourrait jamais surpasser Richard Dobbs Spaight. Des événements historiques comme la signature de la Constitution ne se présentaient pas tous les siècles, et jamais les débats sur les subsides à allouer aux cultivateurs de tabac ne pourraient lui apporter un tel prestige, je m'en rendais bien compte.

La maison était classée monument historique, et doit l'être encore, je pense. Bien que ce ne fût pas sa première visite. Jamie restait très impressionnée. Mes parents s'étaient tous deux mis sur leur trente et un,

et j'avais suivi leur exemple.

Quand ma mère a accueilli Jamie en l'embrassant sur la joue, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'elle m'avait coiffé au poteau.

Le dîner, assez traditionnel avec ses quatre plats, fut savoureux sans être lourd. Mes parents et Jamie ont échangé des propos absolument merveilleux - décidément Mlle Garber me poursuit ! J'ai bien tenté à plusieurs reprises d'y mettre ma petite touche d'humour, mais cela n'a guère été apprécié. Enfin, pas par mes parents ; Jamie. elle a ri, ce que j'ai trouvé plutôt encourageant.

Après le dîner, je lui ai proposé d'aller nous promener dans le jardin, bien que rien n'y fleurisse à cette saison. Dans l'air vif nos haleines dessinaient de petits nuages.

— Tu as des parents formidables, m'a dit Jamie.

Elle ne devait pas prendre les sermons de son père au pied de la lettre.

— Ils sont très gentils chacun à sa manière. Ma mère est vraiment adorable.

Jamie s'est arrêtée devant les rosiers, des bouts de bois secs et noueux.

Que pouvait-elle leur trouver d'intéressant ?

— C'est vrai ce qu'on raconte sur ton grand-père ?

— Oui.

— C'est triste. Il y a autre chose que l'argent dans la vie.

— Je sais.

— Vraiment ?

— Il a mal agi.

J'évitais son regard. Et ne me demandez pas pourquoi.

— Mais tu n'as pas l'intention de rendre ce qu'il a pris, n'est-ce pas ?

— Je n'y ai jamais réfléchi, à vrai dire.

— Serais-tu capable de le faire ?

Je n'ai pas répondu tout de suite. Jamie s'est détournée pour se perdre à nouveau dans la contemplation des rosiers. Puis j'ai compris: elle espérait que je dise oui. C'est ce qu'elle aurait déclaré, sans la moindre hésitation.

— Pourquoi est-ce que tu m'attaques ainsi ? ai-je explosé malgré moi, brusquement tout rouge. Pourquoi veux-tu me culpabiliser ? Je n'y suis pour rien. Le hasard a simplement voulu que je naisse dans cette famille. Elle a touché une branche.

— Cela ne veut pas dire que tu ne peux pas réparer le mal qui a été fait si l'occasion se présente.

Je voyais où elle voulait en venir, et au fond de moi je savais qu'elle avait raison. Mais cette décision, si je devais un jour la prendre, n'était pas pour demain. J'avais d'autres priorités. J'ai ramené la conversation sur un sujet qui m'intéressait beaucoup plus.

— Qu'est-ce que ton père pense de moi ?

Je voulais savoir si Hegbert me permettrait de la revoir. Elle s'est tue un moment.

— Il se fait du souci pour moi.

— Comme tous les parents, non ?

Elle a baissé les yeux, puis m'a jeté un regard de biais avant de me faire face.

— Je crois qu'il n'est pas comme tout le monde. Mais tu lui plais et il

sait que ça me fait plaisir de te voir. C'est pour cela qu'il m'a laissée venir dîner chez toi ce soir.

— Je lui en suis reconnaissant.

Je le pensais vraiment.

— Moi aussi.

Nous nous sommes regardés sous la lumière argentée du croissant de

lune. Je l'aurais embrassée alors... si elle n'avait pas détourné la tête une fraction de seconde trop tôt pour me lancer une de ses phrases

déconcertantes.

— Mon père se fait aussi du souci pour toi, Landon.

A son ton à la fois triste et tendre, j'ai compris que cela ne signifiait pas qu'Hegbert me trouvait irresponsable, ni qu'il me reprochait de l'avoir

nargué autrefois derrière les arbres, ni même qu'il m'en voulait

d'appartenir à la famille Carter.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison que moi.

Elle n'a rien ajouté et j'ai entendu dans son silence qu'elle avait un

secret ; un secret qu'elle ne pouvait pas me révéler, un secret douloureux.

Mais je ne l'apprendrais que plus tard.

Être amoureux d'une fille comme Jamie Sullivan constituait assurément l'expérience la plus étrange que j'aie jamais vécue. Non seulement je ne lui avais pas accordé une seule de mes pensées avant cette année-là, mais jamais je n'aurais imaginé m'attacher à une fille de cette manière. Ça ne s'était pas passé comme avec Angela, que j'avais embrassée à la première occasion. Avec Jamie nous n'en étions pas là. Je ne l'avais même pas emmenée au Cecil's Diner ni au cinéma. Je n'avais rien fait avec elle de ce que je faisais habituellement avec les filles, et pourtant j'étais amoureux d'elle.

Le problème c'est que je ne savais toujours pas ce qu'elle éprouvait pour moi. Oh ! bien sûr, j'avais relevé certains signes qui ne trompaient pas. La Bible venait en tête, évidemment, et son regard le soir de Noël, avant de refermer la porte : et puis elle m'avait laissé lui prendre la main dans la voiture, en rentrant de l'orphelinat. Tout cela me semblait encourageant, seulement je ne savais pas bien comment passer à l'étape suivante.

Quand je l'ai reconduite chez elle, après le dîner, je lui ai demandé si je pourrais revenir la voir de temps en temps. « Volontiers », m'a-t-elle

répondu. C'est exactement le mot qu'elle a employé, « volontiers ». Je ne me suis pas formalisé de ce manque évident d'enthousiasme. Jamie avait tendance à s'exprimer en adulte. Et je suppose que c'est une des raisons pour lesquelles elle s'entendait si bien avec les gens plus âgés.

En arrivant chez elle le lendemain J'ai tout de suite remarqué que la voiture d'Hegbert ne stationnait pas dans l'allée. Et quand Jamie m'a

ouvert la porte, je ne lui ai même pas demandé la permission d'entrer.

— Bonjour, Landon ! s'est-elle exclamée avec son enjouement habituel.

Ses cheveux flottaient sur ses épaules, ce qui m'a paru bon signe.

— Salut Jamie.

— Mon père n'est pas là, mais nous pouvons nous asseoir sous le porche si tu veux.

Ne me demandez pas comment c'est arrivé, je serais incapable de vous répondre. Je me tenais devant elle, prêt à me diriger vers les fauteuils,

lorsque j'ai fait un pas en avant et lui ai pris la main en la regardant droit dans les yeux. Elle n'a pas vraiment reculé, mais elle a écarquillé les yeux et un bref instant croyant avoir commis une erreur, j'ai failli faire marche arrière. Je n'ai plus bougé et je lui ai souri, la tête penchée sur le côté.

Ensuite, tout ce que je sais, c'est qu'elle a fermé les yeux, en penchant la tête elle aussi, et que nos deux visages se sont rapprochés.

Cela n'a pas duré aussi longtemps qu'il me faut pour le raconter, et ce

n'était certainement pas un baiser comme on en voit au cinéma, mais ce

fut extraordinaire. Au moment où nos lèvres se sont rejointes, j'ai su que j'en garderais le souvenir à jamais.

6

— Tu es le premier garçon que j'ai embrassé.

C'était quelques jours avant le Nouvel An et nous nous trouvions sur la

jetée de l'Iron Steamer, à Fine Knoll Shores. Nous avons pris le pont qui enjambe Intracoastal Waterway et traversé toute l'île. Aujourd'hui, ce bord de mer abrite certaines des plus somptueuses propriétés du pays, mais à

l'époque seules des dunes s'adossaient à la forêt maritime.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi ? a-t-elle demandé innocemment. Je n'ai pas fait ça bien ?

— Tu embrasses merveilleusement, l'ai-je rassurée en lui étreignant la main.

Elle a hoché la tête et s'est tournée vers l'océan en retrouvant son petit air lointain. Cela lui arrivait de plus en plus souvent.

— Ça va. Jamie ?

Elle a changé de sujet.

— As-tu déjà été amoureux ?

— Tu veux dire avant aujourd'hui ? ai-je demandé en passant une main dans mes cheveux et en lui jetant un regard à la James Dean.

C'est Eric qui m'avait montré ça, pour le cas où une fille me poserait cette question. Il était expert en la matière.

— Je parle sérieusement., Landon. a-t-elle soupiré en me regardant de travers.

Elle devait avoir vu des films, elle aussi. Jamie savait parfaitement jouer avec mes sentiments et me faire passer d'un extrême à l'autre en un rien de temps. Je n'étais pas sûr d'apprécier cet aspect de nos relations, mais je devais reconnaître que cela me tenait en haleine. Déconcerté, il m'a fallu quelques instants avant de pouvoir lui répondre.

— En fait. oui. ai-je fini par avouer.

Elle avait toujours les yeux fixés sur l'océan. Peut-être croyait-elle que je faisais allusion à Angela. En y réfléchissant pourtant, ce que j'avais

éprouvé pour cette fille n'avait aucun rapport avec ce que je ressentais maintenant.

—Comment savais-tu que c'était de l'amour ?

J'ai regardé le vent jouer doucement dans ses cheveux et j'ai senti que ce n'était plus le moment de me prendre pour James Dean.

— Eh bien, on sait qu'il s'agit d'amour quand on ne peut plus se passer de l'autre et quand on sent que c'est réciproque, ai-je déclaré avec le plus grand sérieux.

Jamie a réfléchi et un petit sourire s'est dessiné sur ses lèvres.

— Je vois.

J'attendais qu'elle ajoute quelque chose : en vain. Je connus alors la seconde révélation de la journée : Jamie n'avait peut-être aucune expérience des garçons, mais franchement, elle me menait par le bout du nez. Les deux jours suivants, d'ailleurs, elle a refait son chignon.

Pour le réveillon du Nouvel An j'ai emmené Jamie dîner au restaurant.

C'était la première fois qu'un garçon l'invitait. J'avais choisi un joli coin en bord de mer, à Morehead City, qui s'appelait Flauvin's. Un de ces restaurants avec nappes, bougies et cinq séries de couverts par personne.

Les serveurs avaient l'air de maîtres d'hôtel dans leur habit noir et blanc, et par les immenses baies vitrées qui donnaient sur la mer on apercevait le reflet de la lune doucement bercé par les flots. Certains jours fériés, quand le patron comptait sur une salle comble, il y avait même un pianiste et une chanteuse.

L'idée du Flauvin's venait de ma mère. Deux jours auparavant, tandis que Jamie réapparaissait coiffée en chignon, je lui avais fait mes confidences.

— Je ne pense plus qu'à elle, maman. Je sais qu'elle m'aime bien, seulement j'ignore si elle partage mes sentiments.

— Eh bien, qu'as-tu essayé jusqu'à présent ?

— Que veux-tu dire ?

Ma mère a souri.

— Oh ! simplement que toutes les jeunes filles, même Jamie, aiment sentir qu'elles comptent plus que les autres.

J'ai réfléchi, légèrement perplexe. N'était-ce pas ce que je faisais ?

— Justement, je lui rends visite tous les jours.

Ma mère a posé une main sur mon genou. Ce n'était pas une fée du logis, et elle ne me ménageait pas toujours, malgré cela, comme je vous l'ai dit, c'était vraiment une femme adorable.

— C'est gentil d'aller la voir, mais ça n'a rien de très romantique. Tu devrais trouver quelque chose qui lui fasse comprendre sans le moindre doute ce que tu éprouves pour elle.

Elle m'a suggéré de lui offrir du parfum ; cela aurait sans doute plu à

Jamie. Pourtant, comme Hegbert lui interdisait de se maquiller, j'ai craint que cette fantaisie ne lui soit pas non plus autorisée. Alors ma mère m'a

conseillé de l'inviter à dîner.

— Je n'ai plus d'argent, ai-je soupiré d'un air accablé.

Ma famille vivait dans l'aisance, mais une fois mon argent de poche dépensé, aucun supplément ne m'était accordé. « Afin que tu acquières le sens des responsabilités », m'avait un jour expliqué mon père.

— Qu'as-tu fait de l'argent que tu avais à la banque ?

J'ai poussé un nouveau soupir et je lui ai tout raconté. Elle n'a écouté sans rien dire. A la fin de mon récit, son visage exprimait une intense satisfaction, comme si elle aussi s'apercevait que j'avais mûri.

— Laisse-moi régler ce petit problème. Occupe-toi simplement de savoir si cela lui plairait et si le révérend Sullivan lui accordera la permission de sortir. Si c'est d'accord, on trouvera une solution, je te le promets.

Je me suis rendu à l'église dès le lendemain. Je savais qu'Hegbert

travaillait à son bureau. Je n'avais encore parlé de rien à Jamie : il lui faudrait la permission de son père et je préférerais la lui demander moi-même vu la froideur de l'accueil qu'il me réservait à chacune de mes

visites. Chaque fois que caché derrière ses rideaux, il me voyait monter les marches du perron — comme Jamie, un sixième sens le prévenait de mon

arrivée, il se reculait vivement ; quand je frappais, il mettait un temps

infini à m'ouvrir, puis il me regardait longuement et poussait un long

soupir en secouant la tête avant de me saluer.

Par la porte entrouverte je l'ai vu assis à son bureau, les lunettes

perchées sur le nez. Il semblait plongé dans des comptes, peut-être le

budget de l'église pour l'année à venir.

J'ai frappé et il a levé vers moi un regard intéressé, mais, en me reconnaissant, il a aussitôt froncé les sourcils.

— Bonjour, révérend, ai-je dit poliment. Pourriez-vous m'accorder un instant ?

Il me paraissait encore plus fatigué que d'habitude.

— Bonjour, Landon. m'a-t-il répondu d'un ton las.

Je portais une tenue stricte pour l'occasion, veste et cravate.

— Puis-je entrer ?

Il a fait oui de la tête, imperceptiblement, puis m'a désigné le siège devant son bureau.

— Que puis-je faire pour toi ?

J'ai pris une profonde inspiration.

— Et

bien, monsieur, je voulais vous demander la permission d'emmener Jamie dîner le soir du réveillon.

Il a soupiré.

— C'est tout ?

— Oui. Je la ramènerai à l'heure qui vous conviendra.

— Tes parents seront là ?

— Non, monsieur.

— Alors je ne pense pas que ce soit possible. Mais je le remercie de m'avoir d'abord demandé mon autorisation.

Il a ramené son regard sur ses papiers, me signifiant clairement que notre entretien était terminé. Je nie suis levé mais au moment de franchir la porte, je me suis ravisé.

— Révérend ?

Il a relevé la tête, surpris de me voir encore là.

— Je suis désolé de ce que j'ai fait quand j'étais plus jeune, et je regrette beaucoup de ne pas avoir toujours traité Jamie comme elle le méritait.

Mais à partir d'aujourd'hui, cela va changer, je vous le promets.

J'avais l'impression qu'il ne me voyait pas. Il fallait aller plus loin.

— Je l'aime, lui ai-je finalement déclaré.

Ces mots réveillèrent l'attention du pasteur.

— Je le sais, a-t-il répondu d'une voix triste, mais je ne veux pas la voir souffrir.

Était-ce un effet de mon imagination, j'ai cru voir ses yeux se remplir de larmes.

— Jamais je ne lui ferai de mal.

Il s'est tourné vers la fenêtre, les yeux perdus dans le ciel où le soleil hivernal tentait vainement de percer les nuages. C'était une journée triste, froide et maussade.

— Tu devras la ramener à la maison pour dix heures, a-t-il finalement accepté, comme à contrecœur.

J'ai souri, sans oser le remercier. Il désirait rester seul, je le sentais. En sortant, je

lui ai jeté un dernier regard par-dessus mon épaule : il se tenait immobile, le visage enfoui entre ses mains. Cela m'a rendu perplexe.

Une heure plus tard, j'invitai Jamie. Quand je lui ai appris que j'en avais déjà parlé à son père, elle m'a paru étonnée. Je crois qu'à partir de ce moment, elle ne m'a plus considéré de la même façon. Je me suis abstenu de lui dire que j'avais cru voir le pasteur pleurer. Non seulement je ne comprenais pas très bien ce qui s'était passé, mais je ne voulais pas l'inquiéter.

Je suis allé chercher Jamie à l'heure exacte. Sans que je lui aie fait une quelconque remarque, elle avait renoncé à son chignon. Nous avons traversé le pont et suivi le bord de mer jusqu'au restaurant sans rien dire.

La salle était déjà comble et les gens autour de nous semblaient s'amuser. Le soir du réveillon, tout le monde se mettait sur son trente et un. Nous étions les deux seuls adolescents, pourtant je ne crois pas que notre présence ait paru déplacée.

Jamie semblait ravie. Ma mère ne s'était pas trompée.

— Cet endroit est formidable. Merci de m'avoir invitée.

— Je suis heureux que ça te plaise.

Elle a regardé par la fenêtre. Un bateau est apparu devant nous, tout illuminé. Puis elle est restée silencieuse un moment, perdue dans ses pensées.

— C'est magnifique ici, a-t-elle murmuré.

— Comme toi.

— Arrête de me taquiner, a-t-elle protesté en rougissant.

— Je ne plaisante pas.

La main dans la main, nous avons évoqué les derniers mois. Elle a ri quand je lui ai avoué la raison de mon invitation au bal. Sa bonne humeur montrait qu'elle s'en était toujours doutée.

— Est-ce que tu me réinviterais ?

— Absolument.

Le dîner était délicieux. Nous avions tous les deux commandé du loup.

Au moment où le serveur a retiré nos assiettes, la musique a commencé.

J'ai invité Jamie à danser.

Au début, nous étions seuls à évoluer sur la piste. Tout le monde nous regardait : ils devaient sentir les sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre et cela rappelait sans doute leur jeunesse aux nombreux adultes présents qui nous souriaient d'un air attendri. Quand le chanteur a attaqué un slow langoureux sous les lumières tamisées, j'ai serré Jamie contre moi et j'ai fermé les yeux. Jamais instant ne m'avait paru aussi fabuleux.

J'étais amoureux et ce sentiment se révélait plus fantastique encore que je ne l'avais imaginé.

Nous avons passé ensemble les dix jours qui ont suivi le Nouvel An.

Jamie, parfois, semblait un peu fatiguée, mais nous nous sommes

longuement promenés en bavardant le long de la Neuse, ou sur la plage

près de Fort Maçon. Malgré le froid hivernal et la couleur acier de l'océan, nous aimions particulièrement cet endroit. Au bout d'une heure ou deux,

Jamie me demandait de la reconduire chez elle, et nous revenions en voiture, nos deux mains serrées l'une dans l'autre. Il lui arrivait parfois de s'assoupir.

Mon premier souci était de lui faire plaisir. Sans aller jusqu'à assister à ses cours d'instruction religieuse — à vrai dire, je cherchais surtout à

éviter de passer pour un idiot devant elle, je l'ai accompagnée à deux reprises à l'orphelinat.

Nous nous embrassions de temps en temps, pas chaque fois que nous nous retrouvions. Je ne songeais pas à aller plus loin, c'était inutile.

L'émotion douce et profonde de ses baisers me suffisait. Et plus je l'embrassais, plus je découvrais combien nous l'avions mal comprise, moi comme les autres.

Jamie n'était pas seulement la fille du pasteur ou quelqu'un qui se mettait en quatre pour les gens. C'était aussi une adolescente de dix-sept ans en proie aux mêmes doutes et aux mêmes espoirs que moi. Je le croyais du moins, jusqu'à ce qu'elle aborde ce sujet.

Je n'oublierai jamais ce jour-là. Elle s'était montrée très tranquille et j'avais eu le curieux pressentiment que quelque chose d'important se préparait.

C'était le dernier samedi des vacances. Un vent glacial soufflait depuis

la veille et nous revenions à pied du Cecil's Diner, frileusement serrés l'un contre l'autre. Jamie avait glissé son bras sous le mien et nous marchions lentement, plus lentement que d'habitude. Je sentais qu'elle n'allait pas

bien. Elle avait hésité à sortir, rebutée par le froid, mais j'avais insisté : il était grand temps que mes amis apprennent ce qu'il en était de nous deux.

Le destin avait voulu qu'il n'y ait personne ce soir-là au Cecil's Diner.

Comme dans beaucoup de villes côtières, en hiver l'activité baissait.

Jamie marchait en silence et je devinais qu'elle avait quelque chose à me dire. Je ne m'attendais pourtant pas à son entrée en matière.

— Les gens me trouvent bizarre, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout, ai-je menti.

Je l'ai embrassée sur la joue tout en serrant plus fort son bras contre moi. Elle a sursauté et j'ai senti que je lui avais fait mal.

— Ça va ? me suis-je aussitôt inquiété.

Très bien. Tu veux me faire plaisir ?

— Tes désirs sont des ordres.

— Promets-moi de toujours me dire la vérité à partir de maintenant, d'accord ?

— Bien sûr, ai-je répondu, inquiet du tour que prenait la conversation. Je le promets, à partir de cette seconde, de toujours te dire la vérité.

Alors même que je prononçais ces paroles, j'ai su que je les regretterais.

Nous avons repris notre marche et pendant que nous descendions la rue.

mes yeux se sont posés sur nos mains enlacées. Un gros bleu s'étendait sur son annulaire. J'ignorais totalement ce qui l'avait causé, mais j'étais sûr qu'il ne s'y trouvait pas la veille. Un bref instant, j'ai pensé que c'était peut-être moi qui lui avais fait mal, mais je ne l'avais même pas effleurée à cet endroit.

—

Les autres me trouvent bizarre, n'est-ce pas ? a-t-elle repris.

Mon souffle s'est accéléré.

— Oui.

Ce simple mot m'a fait mal.

— Pourquoi ?

Elle semblait presque déprimée.

— Pour différentes raisons.

J'essayais de rester le plus vague possible.

— Mais pourquoi exactement ? Est-ce à cause de mon père ? Parce que j'essaie d'être gentille avec tout le monde ?

— Sans doute.

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire. Le malaise me gagnait. Jamie avait l'air complètement abattue maintenant.

— Toi aussi, tu me trouves bizarre ?

Son intonation m'a causé une peine incroyable. Je l'ai arrêtée pour la serrer contre moi. Je l'ai embrassée tendrement et quand nous nous

sommes écartés l'un de l'autre, elle a gardé les yeux rivés au sol. J'ai mis mon doigt sous son menton pour la forcer à me faire face.

— Tu es une fille fantastique, Jamie. Tu es belle, douce, gentille... tu es tout ce que je voudrais être. S'il y a des gens qui ne t'aiment pas ou qui te trouvent bizarre, c'est leur problème.

Dans la grisaille de cette froide journée d'hiver, j'ai vu sa lèvre inférieure trembler, un frisson m'a parcouru, et brusquement mon cœur s'est emballé. J'ai plongé mon regard dans le sien avec un sourire radieux, incapable de retenir les mots qui se bousculaient sur mes lèvres.

— Je t'aime. Jamie. Tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

Pour la première fois, je manifestais mes sentiments à une personne étrangère à ma proche famille. Quand il m'était arrivé de penser au jour où je prononcerais ces paroles, je croyais que ce serait difficile. Pas du tout.

Je n'avais jamais été aussi convaincu de ce que je disais.

Jamie a baissé la tête et fondu en larmes. Je l'ai prise dans mes bras. Son corps m'a paru plus mince, et je me suis souvenu qu'elle avait à peine

touché à son repas. Elle a pleuré ainsi contre moi pendant un long moment. Désespéré par sa réaction, je me demandais si elle partageait mes sentiments. Mais je ne regrettais rien, je lui avais dit la vérité.

N'avais-je pas promis de ne plus mentir?

— Je t'en prie, ne dis pas ça, m'a-t-elle supplié. Je t'en prie...

— Mais je t'aime, ai-je répété, pensant qu'elle ne me croyait pas.

Elle a sangloté de plus belle.

— Je suis désolée, a-t-elle murmuré entre deux hoquets. Je suis tellement, tellement désolée...

— De quoi donc ? me suis-je écrié, la gorge brusquement sèche, pris d'un désir impérieux de savoir ce qui la bouleversait.

Quand elle s'est enfin calmée, elle a levé la tête vers moi, m'a embrassé tout doucement et a passé doucement un doigt sur ma joue,

— Il ne faut pas être amoureux de moi, Landon. Nous pouvons être amis, nous pouvons nous voir. Mais il ne faut pas m'aimer.

— Pourquoi

? me suis-je écrié d'une voix rauque sans rien y comprendre.

— Parce que je suis très malade, Landon. a-t-elle dit d'une toute petite voix.

Je m'y attendais si peu que je n'ai pas saisi le sens de ses paroles.

— Et alors ? Tu prendras quelques jours...

Un sourire triste s'est dessiné sur son visage et j'ai compris brutalement ce qu'elle tentait de m'expliquer. Sans me quitter des yeux, elle a alors

prononcé les mots qui m'ont transpercé le cœur.

— Je vais mourir, Landon.

7

Elle avait une leucémie : elle le savait depuis l'été précédent. Quand

elle me l'a annoncé, mon sang a reflué et un tourbillon d'images a

virevolté dans ma tête. J'ai eu alors la sensation fulgurante de comprendre tout ce qui s'était passé entre nous. Je comprenais pourquoi elle avait

voulu que je joue dans la pièce, pourquoi après la première représentation Hegbert l'avait appelée son ange, pourquoi il paraissait tout le temps si

fatigué et pourquoi il s'était inquiété de me voir souvent chez lui. Tout est devenu absolument clair : pourquoi elle tenait tant à ce que ce Noël à

l'orphelinat soit particulier ; pourquoi elle n'irait pas à l'université ; pourquoi elle m'avait offert sa Bible.

Tout s'expliquait et, en même temps, plus rien n'avait de sens. Jamie

Sullivan avait une leucémie. Jamie, la douce Jamie était mourante. Ma

Jamie...

— Non, non, ai-je murmuré à son oreille, il ne peut s'agir que d'une erreur.

Mais elle a balayé mes derniers espoirs. Le cœur battant la chamade, j'ai dû me raccrocher à elle pour ne pas tomber. J'ai fermé les yeux, espérant chasser cet horrible cauchemar.

— Je suis désolée, Landon. ne cessait-elle de répéter.

Je me rends compte aujourd'hui que c'est moi qui aurais dû prononcer

ces paroles. Mais, dans mon désarroi, j'étais incapable de dire quoi que ce soit. Tout au fond de moi, je savais qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar.

A nouveau j'ai serré Jamie contre moi, les yeux pleins de larmes, tentant d'être le rocher dont je pensais qu'elle avait besoin.

Nous avons pleuré ensemble dans la rue un long moment, à quelques pas de chez elle. Nos larmes ont coulé de plus belle quand Hegbert nous a ouvert la porte et qu'il a compris que je connaissais leur secret. Elles ont à nouveau coulé quand nous l'avons appris à ma mère qui a sangloté en nous serrant contre sa poitrine. Le dimanche, Hegbert a annoncé la

nouvelle à notre communauté, le visage figé en un masque de douleur et d'angoisse, puis il s'est brutalement arrêté et il a fallu l'aider à s'asseoir. Les gens écarquillaient les yeux, muets de stupeur. Puis, d'un coup, un concert de lamentations a éclaté.

Le jour où Jamie m'avait appris la terrible nouvelle, nous avons passé un moment en compagnie d'Hegbert et Jamie avait répondu patiemment à toutes mes questions. Non, elle ne savait pas combien de temps il lui restait à vivre. Non, les médecins ne pouvaient plus rien faire. Il s'agissait d'une forme rarissime de cette maladie, avaient-ils précisé, qui ne réagissait pas aux traitements actuellement disponibles. Oui, elle se sentait bien au début de l'année scolaire. Elle n'avait commencé à en souffrir que depuis quelques semaines.

C'est l'évolution normale. On se porte bien, puis soudain le corps cesse de lutter et tout se dégrade.

Étouffant mes larmes, je repensais malgré moi à la pièce.

— Mais

toutes ces répétitions... ces longues journées... peut-être n'aurais-tu pas dû...

— Peut-être, m'a-t-elle coupé en me prenant la main. Mais c'est la pièce aussi qui m'a maintenue en forme si longtemps.

Plus tard, elle m'a appris que sept mois s'étaient écoulés depuis le diagnostic de leucémie. Les médecins lui avaient donné un an, peut-être

moins. De nos jours, on aurait probablement pu la soigner. Mais c'était il y a quarante ans et je ne me faisais aucune illusion. Seul un miracle pouvait la sauver.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

C'était la seule question que je ne lui avais pas posée, celle qui me harcelait. Je n'avais pas réussi à dormir, passant successivement de l'accablement à la dénégation, de la tristesse à la colère. Toute la nuit j'avais prié que ce ne soit qu'un cauchemar.

C'était le lendemain, le 11 janvier 1959 , nous nous trouvions chez elle au salon, Hegbert venait d'annoncer la triste nouvelle à sa communauté.

Jamie me semblait moins abattu qu'on aurait pu s'y attendre. Mais il est vrai qu'elle vivait ce calvaire depuis sept mois déjà. Ni elle ni son père ne m'avaient fait suffisamment confiance pour partager leur lourd secret.

Cela me blessait et m'effrayait d'autant plus.

— J'avais

décidé qu'il valait mieux ne pas en parler, m'a-t-elle expliqué. Tu as vu comment tout le monde a réagi aujourd'hui ? Plus personne n'ose me regarder dans les yeux. S'il ne le restait que quelques mois à vivre, souhaiterais-tu les passer dans une ambiance pareille ? Elle avait raison, mais j'avais toujours autant de difficultés à accepter. Pour la première fois de ma vie, j'étais totalement et désespérément perdu. Jamais personne n'était mort dans mon entourage, pour autant que je me

souviennne.

Jamie, avec ses dix-sept ans, était à la fois femme et enfant, mourante et pleine de vie. J'étais absolument terrifié. Je vivais dans la crainte permanente de commettre une maladresse ou de la blesser. Pouvais-je me mettre en colère devant elle ? Devais- je encore évoquer l'avenir ? Mes craintes me paralysaient.

Puis j'ai compris que je ne l'avais jamais connue en bonne santé, ce qui m'a paru plus absurde encore. Je la fréquentais depuis quelques mois, je n'étais amoureux d'elle que depuis dix- huit jours ; ma vie semblait se résumer à cette courte période et, chaque fois que je regardais Jamie, je ne pouvais m'empêcher de me demander combien de temps nous séparait de la fin.

Le lundi suivant, elle n'est pas venue en classe, et j'ai pressenti que jamais plus elle ne parcourrait les couloirs du lycée. Je ne la verrais plus lire sa Bible pendant la pause du déjeuner, je n'apercevrais plus son cardigan marron dans la foule des élèves aux interclasses. Elle ne reviendrait plus en cours. Elle n'aurait jamais son diplôme.

Perdu dans un brouillard, j'entendais les uns après les autres les professeurs nous répéter ce que la plupart d'entre nous savaient déjà. Les réactions étaient les mêmes qu'à l'église. Les filles pleuraient, les garçons baissaient la tête, ou racontait des anecdotes à son sujet comme si elle était déjà partie.

J'ai séché les cours de l'après-midi et je suis allé voir Jamie. Quand j'ai frappé à

sa porte, elle m'a ouvert avec son entrain habituel, comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Bonjour, Landon. En voilà une surprise !

Elle s'est penchée pour m'embrasser, et je l'ai embrassée à mon tour, malgré ma forte envie de pleurer.

— Mon père n'est pas là pour le moment, mais nous pouvons nous mettre sous le porche, si tu veux.

— Mais comment fais-tu ? Comment peux-tu faire semblant d'être en pleine forme ?

— Je ne fais pas semblant, Landon. Laisse-moi le temps d'aller chercher mon manteau et je t'explique, d'accord ?

Elle a attendu ma réponse en souriant. J'ai fini par acquiescer.

— Je reviens tout de suite.

Je me suis assis sur le fauteuil. Deux secondes plus tard elle était de retour, vêtue d'un épais manteau, de gants et d'un bonnet.

— Tu n'es pas venue au lycée aujourd'hui.

Elle a secoué la tête, les yeux baissés.

— Vas-tu revenir ?

— Non.

— Pourquoi ? Tu es déjà si malade que ça ?

J'étais au bord des larmes. Elle m'a pris doucement la main.

— Non. En fait, aujourd’hui, je me sens très bien. Seulement. je préfère rester à la maison le matin et profiter de mon père avant qu’il ne parte à son bureau. Je voudrais passer le plus de temps possible avec lui.

Avant de mourir, s’est-elle retenue d’ajouter. Le cœur chaviré, j’étais incapable de dire quoi que ce soit.

— Quand les médecins nous ont mis au courant, ils m’ont conseillé de mener autant que possible une vie normale, que ça m’aiderait à rester en forme.

— Ce n’est pas une vie normale, ai-je protesté amèrement.

— Je sais.

— Et tu n’as pas peur?

Je m’attendais à ce qu’elle dise non, ou qu’elle m’explique combien les voies du Seigneur sont impénétrables. Elle a détourné les yeux.

— Si. tout le temps.

— Alors pourquoi ne le montres-tu pas ?

— Ça m’arrive. Mais seulement quand je suis seule.

— Pourquoi ? Tu n’as pas confiance en moi ?

— Si, mais je sais que tu as peur, toi aussi.

J’ai prié pour qu’un miracle se produise. Il en arrive tout le temps, à en croire les journaux. Des gens recouvrent l’usage de leurs jambes alors

qu’on les croyait condamnés à l’immobilité : on retrouve un survivant

d’une catastrophe quand tout espoir était depuis longtemps perdu.

Ce soir-là, j'ai donc ouvert la Bible que Jamie m'avait offerte à Noël et j'ai commencé à lire. Évidemment, j'en avais entendu certains chapitres au catéchisme et à l'église. Mais en toute franchise, je me souvenais à peine de quelques épisodes marquants : Jonas dans le ventre de la baleine.

Jésus marchant sur l'eau ou ressuscitant Lazare. Je savais que le Seigneur réalisait un exploit pratiquement à chaque chapitre, mais j'étais loin de les connaître tous. Les chrétiens s'appuient surtout sur les enseignements du

Nouveau Testament et j'ignorais tout des Livres de Josué, de Ruth ou

encore de Joël. Le premier soir, j'ai lu la Genèse, le second, l'Exode, et ainsi de suite, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome. Ma lecture

progressait lentement à certains passages, en particulier celui qui explique les lois de Dieu, mais rien ne m'arrêtait. Un besoin irrésistible dont je ne comprenais pas bien l'origine me poussait.

Un soir tard, alors que je tombais de fatigue, j'ai senti que j'étais arrivé à ce que je cherchais au début du livre des Psaumes. Tout le monde

connaît le vingt-troisième psaume, « Yahvé est mon pasteur, je ne manque de rien » ; mais j'avais voulu lire les autres, également importants me semblait-il. Un passage avait été souligné. Voilà ce qu'il disait :

*Vers toi, Yahvé, j'appelle,
mon rocher, ne sois pas sourd ;
que je ne sois devant ton silence,
comme ceux qui descendent à la fosse !
Écoute la voix de ma prière
quand je crie vers toi,*

quand j'élève les mains, Yahvé,

vers ton saint des saints.

J'ai refermé la Bible, les yeux remplis de larmes, incapable d'aller jusqu'au bout. Je sentais obscurément que Jamie avait souligné ce texte à mon intention.

— Je ne sais pas quoi faire.

Hébété, je regardais fixement la lumière douce de ma lampe de chevet.

Ma mère était assise à côté de moi sur mon lit. Nous arrivions à la fin du mois de janvier, le mois le plus pénible de ma vie jusqu'alors, et je savais que février serait pire encore.

— Je sais que c'est difficile, malheureusement tu ne peux rien y faire.

— Je ne faisais pas allusion à sa maladie, je sais que je n'y peux rien. Je parlais de notre relation, à elle et moi.

Ma mère m'a regardé tendrement. Elle s'inquiétait pour Jamie, mais aussi pour moi.

— J'ai du mal à lui parler. Quand je la regarde, je ne peux m'empêcher de songer au jour où elle ne sera plus là. Au lycée je pense sans cesse à elle, je meurs d'impatience de la retrouver, et quand j'arrive chez elle, je reste muet.

— Je ne sais pas ce que tu pourrais lui dire qui puisse l'aider.

— Alors que dois-je faire ?

Elle m'a dévisagé tristement et a passé un bras autour de mon cou.

— Tu l'aimes vraiment, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur.

Jamais je ne l'avais vue aussi triste.

— Et que te dit ton cœur ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être que tu cherches tellement que tu ne l'entends pas.

Le lendemain, j'ai été à peine moins maladroit avec Jamie. Avant

d'arriver chez elle, j'avais décidé de ne rien dire qui risque de la

démoraliser, de lui parler comme avant, et j'ai appliqué mon plan à la

lettre. Je me suis assis sur son lit, je lui ai parlé de mes amis, de ce qu'ils faisaient. Je lui ai dit que je n'avais toujours pas de nouvelles de

l'université, mais que j'espérais en avoir dans les semaines à venir. Que

j'avais hâte d'être à la cérémonie de fin d'année. Je lui ai parlé comme si elle devait revenir au lycée la semaine suivante. Pendant toute cette

conversation elle a très bien senti mon malaise. Elle a hoché la tête en

souriant et a posé quelques questions. Mais nous savions tous deux que je

ne recommencerais plus cette expérience. Cela sonnait faux. Mon cœur

me disait la même chose.

Alors je me suis tourné à nouveau vers la Bible, dans l'espoir qu'elle

me guiderait.

Quelques jours plus tard Jamie avait encore maigri. Sa peau prenait une

teinte légèrement grisâtre et les os de ses mains saillaient. Je remarquai de nouveaux hématomes. Nous nous retrouvions maintenant à l'intérieur, au

salon : elle ne supportait plus le froid. Et pourtant, elle restait toujours aussi jolie.

— Comment te sens-tu ?

Elle souriait vaillamment.

— Je vais bien. Les médecins m'ont donné des analgésiques qui me soulagent un peu.

— As-tu besoin de quoi que ce soit ?

— Non, merci. Ça va comme ça.

— J'ai commencé à lire la Bible.

— C'est vrai ?

Son visage s'est éclairé, elle m'a rappelé l'ange de la pièce. Je n'arrivais pas à croire que seulement six semaines s'étaient écoulées.

— Hier soir, j'ai lu le Livre de Job, quand Dieu met sa foi à l'épreuve.

Elle m'a tapoté le bras en souriant, et le contact de sa main douce sur ma peau m'a fait du bien.

— Tu devrais lire autre chose. Dieu n'a pas été extraordinaire dans cette affaire.

— Tu ne t'es jamais sentie comme Job ?

— Parfois.

Une lueur malicieuse anima son regard.

— Mais tu n'as pas perdu la foi ?

— Non.

Je le savais. Moi, en revanche, je crois que je perdais la mienne.

— Pourquoi ? Tu espères guérir ?

— Non, mais c'est tout ce qu'il me reste.

Ensuite, nous nous sommes mis à lire la Bible ensemble. C'était une bonne idée, pourtant mon cœur me disait qu'il y avait mieux à faire. Je passais mes nuits à chercher quoi.

Lire la Bible nous donnait un but et cela dissipa toute gêne entre nous, peut-être parce que je ne craignais plus de la blesser par mégarde.

Qu'aurions-nous pu trouver de plus adapté que cette lecture ? Même si je connaissais les Saintes Écritures bien moins que Jamie. je crois qu'elle appréciait mon geste. Parfois, elle posait une main sur mon genou et m'écoutait simplement.

De temps à autre, je lisais assis à côté d'elle sur son lit et, tout en l'observant, je m'arrêtais à un passage, un psaume ou même un proverbe pour lui demander ce qu'elle en pensait. Elle avait toujours une réponse, et j'opinais en réfléchissant à ses commentaires. Parfois c'était elle qui voulait connaître mon avis et je lui répondais de mon mieux.

Un vendredi soir, je l'ai emmenée dîner chez moi. Maman est restée en notre compagnie jusqu'au plat de résistance, puis elle est allée au salon pour nous laisser seuls. J'étais heureux d'être ainsi près de Jamie, et je sentais qu'elle appréciait, elle aussi. Elle ne bougeait pratiquement plus de chez elle et cette sortie la changeait agréablement.

Depuis qu'elle m'avait annoncé sa maladie, elle ne portait plus de chignon, et j'étais toujours aussi émerveillé que la première fois où j'avais vu ses cheveux défaits. Elle regardait la vitrine — celle de ma mère s'éclairait de l'intérieur — lorsque je lui ai pris la main.

— Merci d'être venue ce soir.

— Merci de m'avoir invitée.

— Ton père tient le coup ?

— Pas très bien, a-t-elle soupiré. Il m'inquiète beaucoup.

— Il t'aime tendrement, tu sais.

— Oui.

— Moi aussi.

Elle a détourné les yeux. Mes paroles semblaient réveiller ses peurs.

— Tu continueras à venir me voir à la maison ? Même plus tard, quand...

— Je serai là aussi longtemps que tu me le permettras, ai-je répondu en lui pressant la main, pour la convaincre de ma sincérité.

— Tu es véritablement un ami, Landon. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Elle m'a pressé la main à son tour. Elle m'a paru radieuse.

— Je t'aime, Jamie.

Cette fois, elle n'a pas eu peur. Nos regards se sont croisés, ses yeux se sont mis à briller.

— Je t'aime, moi aussi, a-t-elle chuchoté.

C'étaient les mots que je rêvais d'entendre.

Je ne sais pas si Jamie avait mis son père au courant des sentiments

qu'elle éprouvait pour moi mais j'en doute car il ne changea pas d'attitude à mon égard. Dès que j'arrivais, il partait. Je frappais à la porte, je

l'entendais annoncer à Jamie qu'il s'en allait et qu'il serait de retour d'ici deux heures. Jamie lui répondait « D'accord, papa », puis il m'ouvrait.

J'entrais, il prenait ses affaires dans la penderie sans rien dire, boutonnait son manteau, un vieux pardessus démodé, long et noir, jusqu'au menton,

et sortait.

Malgré ses réticences, il avait fini par se résoudre à tolérer que je sois dans sa maison en son absence : il ne voulait surtout pas que Jamie prenne froid sous le porche. Il aurait évidemment pu rester le temps de mes

visites, mais je suppose qu'il avait besoin de se retrouver seul, d'où cette indulgence nouvelle. Il ne m'avait pas fait de leçon de morale, son regard avait été suffisamment éloquent la première fois qu'il m'avait autorisé à

entrer. J'avais accès au salon, rien de plus.

L'état de Jamie lui permettait de sortir, mais il faisait un temps

déplorable. Une vague de froid avait sévi les derniers jours de janvier,

suivie par trois jours de déluge. Jamie n'avait aucune envie de se

promener par un temps pareil, mais il nous arrivait d'aller quelques

minutes sous le porche respirer l'air de la mer en veillant à ce qu'elle ne prenne pas froid.

Nous recevions beaucoup de visites. Certains apportaient des douceurs,

d'autres passaient simplement dire bonjour. Nous avons même eu la

surprise de voir débarquer Eric et Margaret.

Ils étaient aussi mal à l'aise l'un que l'autre, et il leur a fallu quelques minutes avant d'en venir à la raison de leur visite. Eric voulait s'excuser.

Il ne comprenait pas comment une chose pareille pouvait arriver à Jamie.

Il lui avait apporté une enveloppe, qu'il a posée sur la table d'une main tremblante.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi bon que toi, a-t-il déclaré avec une sincérité que je ne lui connaissais pas. Je ne m'en rendais pas compte, et même si je n'ai pas toujours été gentil à ton égard, je voulais que tu le saches. Tu ne peux pas savoir comme je m'en veux. Tu es sans doute la meilleure personne que je rencontrerai jamais.

Alors qu'il reniflait en refoulant ses larmes, Margaret a éclaté en sanglots. Jamie s'est levée lentement en s'essuyant les joues. Souriante, elle a tendu les bras à Eric en un signe évident de pardon. Il s'est précipité vers elle et a fondu en larmes à son tour. Jamie l'a réconforté à voix basse en lui caressant les cheveux. Ils se sont étreints un long moment. La même scène s'est ensuite répétée avec Margaret.

En remettant leurs manteaux, ils regardaient Jamie comme s'ils avaient voulu se souvenir d'elle à jamais. Je suis sûr qu'ils désiraient la fixer dans leur mémoire telle qu'ils la voyaient à ce moment-là. Moi je la trouvais magnifique, et je sais qu'ils pensaient la même chose.

— Accroche-toi, a dit Eric en se dirigeant vers la porte. Je prierai pour toi, avec tous les autres. (Puis il m'a regardé, et m'a tapoté l'épaule.)

Courage, toi aussi.

En les regardant partir, je me suis senti très fier d'eux. L'enveloppe contenait quatre cents dollars, collectés pour l'orphelinat.

J'attendais un miracle. Il n'était pas venu. Début février, la maladie de Jamie empira, et son traitement s'intensifia. Vinrent alors les vertiges.

Après avoir eu deux malaises dans sa salle de bains, Jamie a obtenu que les médecins, malgré leurs réticences, réduisent à nouveau les doses. Elle marchait normalement, mais sa souffrance était telle que le simple fait de lever un bras lui arrachait une grimace.

La leucémie s'attaque au sang, touchant ainsi l'organisme tout entier.

Peu à peu elle affaiblissait Jamie, rongant ses muscles, rendant impossibles les gestes les plus simples. La première semaine de février, elle perdit trois kilos. Bientôt, marcher lui devint difficile. Elle dut se limiter à de courtes distances, et même alors, elle ne supportait pas toujours la douleur. Finalement, préférant les vertiges à la souffrance, elle revint à une dose supérieure de médicaments.

Nous poursuivions la lecture de la Bible. À chacune de mes visites, je la trouvais sur le canapé, le livre déjà ouvert. Son père devrait bientôt la porter jusqu'au salon si nous voulions continuer. Elle ne m'en parlait jamais, mais nous savions tous les deux ce que cela signifiait. Le temps m'était compté et mon cœur me disait toujours que je pouvais trouver mieux à faire,

Le 14 février, jour de la Saint-Valentin, Jamie a choisi un passage des

Corinthiens auquel elle attachait une signification particulière. Elle aurait voulu qu'on le lise à son mariage.

L'amour est longanime et serviable. Il n'est pas envieux.

L'amour ne fanfaronne pas. ne se rengorge pas,

il ne fait rien d'inconvenant, ne cherche, pas son intérêt.

ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal,

il ne se réjouit pas de l'injustice,

mais il met sa joie dans la vérité.

Il excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout.

Jamie incarnait la quintessence de cette description.

Trois jours plus tard, profitant de ce que le temps se radoucissait. je

l'ai emmenée voir un spectacle qui, j'en étais sûr, la ravirait.

L'est de la Caroline du Nord est une région particulièrement belle, qui

bénéficie d'un climat clément et de sites magnifiques. Bogue Banks, une

petite île proche de notre côte, en est un splendide exemple. Chaque soir, elle offre à ses habitants de spectaculaires couchers de soleil au-dessus de l'océan Atlantique.

Jamie, bien emmitouflée, se tenait près de moi sur la jetée. Je la

soutenais, plus légère que les feuilles mortes à l'automne. Soudain, la

lune brillante constellée de cratères a émergé des flots, en déployant sur les eaux déjà plongées dans la pénombre un prisme de lumière qui a

explosé en milliers d'éclats, plus beaux les uns que les autres.

Simultanément, le soleil qui descendait sur l'horizon a fait virer le ciel du rouge

à l'orange, puis au jaune, comme si les cieux s'ouvraient en libérant la beauté qu'ils retenaient prisonnière dans leur écrin sacré. Enfin, l'océan s'est nimbé d'argent et de reflets d'or. Sous cette lumière mouvante, le

spectacle grandiose des eaux scintillantes évoquait le commencement du monde. Le soleil a poursuivi sa descente en projetant son rougeoiement à perte de vue. et il a disparu lentement dans les vagues. La lune. elle, continuait sa course ascendante, frémissante de mille tons de jaune, plus subtils les uns que les autres, avant de s'harmoniser aux teintes des étoiles.

Jamie a contemplé ce spectacle en silence, la respiration faible et courte, mon bras serré autour de sa taille. Quand les ténèbres ont gagné le ciel et que les premiers scintillements sont apparus au firmament, je l'ai prise dans mes bras pour l'embrasser tendrement sur les joues, puis sur les lèvres.

— Voilà exactement ce que j'éprouve pour toi.

Une semaine plus tard, les visites de Jamie à l'hôpital se sont faites plus fréquentes, mais elle insistait pour ne jamais y passer la nuit.

— Je veux mourir chez moi. répétait-elle simplement.

Ne pouvant plus rien faire pour elle, les médecins se soumièrent à ses exigences, au début au moins.

Assis dans le salon, nous lisions la Bible, main dans la main. Son visage s'était encore aminci, ses cheveux avaient perdu de leur éclat.

Pourtant ses yeux au doux regard de porcelaine étaient plus lumineux que jamais. Verrai-je jamais un être aussi beau ?

— Je pensais à ces derniers mois.

— Moi aussi.

— Dès le premier cours de Mlle Garber, tu savais que je jouerais dans la pièce, n'est-ce pas, quand tu m'as regardé en souriant ?

— Oui.

— Et quand je t'ai invitée au bal du lycée et que tu m'as fait promettre de ne pas tomber amoureux de toi, tu savais que ça arriverait ?

Elle m'a lancé un regard espiègle.

— Oui.

— Comment ?

Elle a haussé les épaules sans répondre, et nous sommes restés à regarder la pluie ruisseler sur les carreaux.

— Quand je t'ai dit que je priais pour toi, qu'est-ce que ça signifiait à ton avis ? m'a-t-elle finalement demandé.

La maladie progressait toujours. À l'approche du mois de mars, elle s'aggrava nettement. Jamie s'affaiblissait et son hospitalisation semblait inéluctable. C'est là que mes parents sont intervenus.

Mon père était rentré précipitamment de Washington, abandonnant le Congrès en pleine session. Ma mère avait dû lui assurer que s'il ne revenait pas immédiatement à la maison, il pourrait rester définitivement là-bas. Une fois mis au courant de la situation, il avait rétorqué que jamais Hegbert n'accepterait son aide, que les rancœurs étaient trop profondes, qu'il était trop tard pour faire quoi que ce soit. Ma mère avait rejeté ses

objections en bloc.

Il ne s'agit pas du révérend Sullivan ni du passé, mais de ton fils qui aime une jeune fille qui a besoin de notre aide. Et nous comptons sur toi pour résoudre ce problème.

J'ignore ce que mon père a dit à Hegbert, et ce que cela lui a coûté. Je sais seulement que Jamie s'est bientôt retrouvée entourée d'un matériel coûteux et surveillée par deux infirmières à temps plein et un médecin qui passait la voir plusieurs fois par jour. Elle pouvait rester chez elle.

Ce soir-là, j'ai pleuré sur l'épaule de mon père pour la première fois de ma vie,

— As-tu des regrets ? ai-je demandé un jour à Jamie.

Elle était dans son lit sous les couvertures, maintenue en vie par une perfusion. Son visage était pâle, son corps léger comme une plume.

— Nous en avons tous, Landon, mais j'ai eu une vie merveilleuse.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Mon amertume m'étouffait. Elle m'a pressé faiblement la main en me souriant tendrement.

— Ça pourrait aller mieux, a-t-elle reconnu.

J'ai ri à travers mes larmes, et je m'en suis voulu aussitôt. C'était à moi de lui soutenir le moral, non l'inverse.

— Mais en dehors de ça, j'ai été heureuse, Landon. Vraiment. J'ai un père merveilleux qui m'a fait connaître Dieu. Et rétrospectivement, je

n'aurais pas pu aider les gens plus que je ne l'ai fait. (Elle s'est interrompue et a croisé mon regard.) Je suis même tombée amoureuse, et ai été aimée en retour.

J'ai embrassé sa main, et je l'ai gardée contre ma joue.

— C'est injuste.

Elle n'a rien répondu.

— Tu as toujours peur ?

— Oui.

— Moi aussi.

— Je sais. Je suis désolée.

— J'aimerais tant t'aider ! Je suis perdu.

— Tu veux bien lire un peu ?

J'ai accepté, mais je craignais de ne pouvoir arriver au bout de la première page sans m'effondrer. Je vous en prie, Seigneur; dites-moi ce que je dois faire !

— Maman ?

— Oui ?

Nous étions assis sur le canapé devant la cheminée. Jamie s'était endormie pendant que je lui faisais la lecture et, sachant qu'elle avait besoin de se reposer, je m'étais éclipsé discrètement de sa chambre, non sans ravoir tendrement embrassée sur la joue. Un geste innocent, mais

Hegbert était entré à ce moment- là. Il savait que j’aimais sa fille, pourtant, à son regard, j’ai compris que je venais de briser une des règles tacites de la maison. Si Jamie avait été en bonne santé, jamais il ne m’aurait laissé remettre les pieds chez lui. Je me suis mis tout seul à la porte. Je ne pouvais pas lui en vouloir. À force d’assister impuissant aux souffrances de Jamie, je n’avais plus l’énergie de me sentir blessé par sa réaction. Jamie m’avait appris ces derniers mois à juger les gens non d’après leurs pensées ou leurs intentions, mais d’après leurs actions, et je savais que le lendemain Hegbert me laisserait entrer. Assis près de ma mère, je méditais tout cela.

Crois-tu que nous ayons un rôle à jouer dans noire existence ?

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre ta question.

— Eh bien, comment savoir ce qu'il faut faire ?

— En ce qui concerne Jamie, tu veux dire ?

J’ai acquiescé, perplexe.

— Je crois que je lui fais du bien. mais...

Je me suis tu, ma mère a achevé ma phrase.

— Tu penses que tu pourrais faire mieux ?

J’ai approuvé d’un mouvement de tête.

— Je ne vois pas ce que tu pourrais faire de plus, mon chéri.

— Alors d’où me vient ce sentiment ?

Elle s’est rapprochée de moi.

— C’est parce que tu as peur, je pense ; tu te sens impuissante. Et plus tu te démènes, plus la situation te paraît désespérée.

— Existe-t-il un moyen de lutter contre cette impression ?

— Non. (Elle a passé un bras autour de mes épaules en m’attirant contre elle.) Je ne crois pas.

Une autre semaine a passé et l’état de Jamie a encore empiré. Clouée au lit, elle paraissait plus petite, presque une fillette.

— Jamie, l’ai-je suppliée. Que puis-je faire pour toi ?

Jamie, ma douce Jamie, dormait des heures durant maintenant, même quand je lui parlais. Elle ne réagissait plus au son de ma voix ; son souffle était de plus en plus rapide et faible.

Je restais assis à son chevet à la contempler, empli de tout l’amour que j’avais pour elle. En pressant sa main contre mon cœur, j’ai senti ses doigts amaigris.

Pourquoi quelqu’un comme Jamie devait-il subir une telle épreuve ?

S’agissait-il simplement du destin que Dieu assignait à chacun, comme le prétendait Jamie ? Dieu avait-il voulu que je tombe amoureux d’elle ? Ou avais-je obéi à ma propre volonté ? Plus Jamie dormait et plus je la sentais présente à mes côtés. Pourtant mes questions demeuraient sans réponse.

Sur la table de chevet, mon regard s’est posé sur les quelques objets auxquels Jamie tenait particulièrement. Des photos de son père la tenant toute petite dans ses bras, dont une prise le jour de sa rentrée à l’école maternelle, et toute une série de cartes postales envoyées par les enfants de

l'orphelinat. En soupirant, je les ai prises et j'ai lu la première. Écrite au crayon, elle disait simplement : Guéris vite, je t'en prie. Tu me manques.

Elle était signée Lydia, la petite fille qui s'était endormie sur les genoux de Jamie le soir de Noël. Celle de Roger était du même style, mais le dessin qui raccompagnait m'a touché davantage encore : un oiseau volait au-dessus d'un arc-en-ciel.

La gorge nouée, j'ai reposé les cartes ; je n'avais pas le courage de continuer ma lecture. Une coupure de journal était dépliée près du verre d'eau, un article sur la pièce, paru le dimanche qui avait suivi les représentations. Au-dessus du texte, j'ai découvert la seule photo qui ait été prise de nous deux. Cela me paraissait remonter à une éternité. Je l'ai regardée plus attentivement et je me suis alors souvenu de ce que j'avais éprouvé en voyant Jamie ce soir-là. J'ai scruté son visage, à la recherche d'un signe indiquant qu'elle savait ce qui nous attendait. Mais son expression ne révélait qu'un bonheur radieux. J'ai reposé la coupure d'un geste las.

La Bible était restée ouverte à la page où j'avais interrompu la lecture et, bien que Jamie dormît, j'ai eu envie de poursuivre. Quelques pages plus loin, une phrase m'a bouleversé :

Ce n'est pas un ordre que je donne ; je veux simplement, par l'empressement des autres, éprouver la sincérité de votre amour.

J'allais fondre en larmes quand la signification du passage m'est apparue clairement ; Dieu m'avait enfin répondu. Je sus brusquement ce que je devais faire.

Poussé par un élan irrésistible, j'ai couru à toute vitesse jusqu'à l'église, prenant tous les raccourcis possibles, coupant à travers les jardins

particuliers, sautant par-dessus les clôtures ; j'ai même traversé un garage.

Moi qui n'ai jamais été particulièrement sportif, j'ai dû battre ce jour-là tous les records de vitesse. Je n'aurais pas été plus rapide en voiture.

Sans me soucier d'arriver tout échevelé devant Hegbert, il s'en moquerait lui aussi, je n'ai ralenti ma course qu'en pénétrant dans l'église.

Le pasteur a levé la tête en m'entendant arriver à la porte de son bureau. Je savais ce qu'il faisait. Chez lui, il combattait la maladie de sa fille en maintenant la maison dans une propreté quasi obsessionnelle. Ici, en

revanche, son bureau disparaissait sous les papiers et des livres jonchaient la pièce comme si personne n'avait fait le ménage depuis des semaines.

C'était là qu'il se laissait aller à penser à Jamie, là qu'il venait se réfugier pour pleurer.

— Révérend ? l'ai-je appelé tout doucement.

— J'aimerais qu'on me laisse tranquille ! a-t-il tenté d'une voix rauque.

Les traits tirés, le cheveu de plus en plus rare depuis le mois de

décembre, il semblait vieilli et abattu. Il devait faire des efforts encore plus terribles que les miens pour garder bonne figure devant Jamie et cette tension l'épuisait. Je me suis dirigé droit vers son bureau.

— Je voudrais vous parler. C'est très important.

Hegbert a soupiré et je me suis assis sur la même chaise que le jour où

je lui avais demandé la permission d’emmener Jamie dîner au restaurant.

Quand j’ai eu terminé, il n’a pas dit non. Seuls ses doigts ont bougé, essuyant discrètement ses yeux. Puis il s’est à nouveau détourné, trop ému sans doute pour parler.

Sans ressentir la moindre fatigue, j’ai repris ma course, stimulé par mon objectif. Je suis entré en trombe chez Jamie, sans prendre la peine de frapper, et l’infirmière est sortie de la chambre précipitamment pour voir d’où venait tout ce raffut.

— Elle est réveillée ? ai-je demandé, à la fois euphorique et terrifié.

— Oui, a répondu prudemment l’infirmière. Elle m’a demandé où vous étiez.

Je me suis excusé de cette irruption et je l’ai priée de nous laisser seuls quelques instants. Jamie était pâle, horriblement pâle, mais son sourire montrait qu'elle luttait encore.

— C’est toi, Landon. merci d’être revenu.

J’ai approché une chaise, je me suis assis et je lui ai pris la main. La voir allongée ainsi me donnait mal au ventre. J’en aurais pleuré.

Elle a légèrement soulevé sa main, que j’ai embrassée, puis je me suis penché et j’ai déposé un baiser sur sa joue.

— Est-ce que tu m’aimes ?

— Oui.

Elle a souri.

— Veux-tu me rendre heureux ?

En lui posant cette question, j'ai senti mon cœur battre la chamade.

— Bien sûr que oui.

— Alors je peux te demander de faire une chose pour moi ?

Elle a détourné les yeux, le visage empreint de tristesse.

— Je ne sais pas si j'en serai capable.

— Mais si tu peux, tu le feras ?

Je ne peux décrire l'émotion que j'éprouvais. L'amour, la peine,

l'espoir et la peur tourbillonnaient en moi, avivés par mon angoisse.

Jamie me dévisageait d'un air interrogateur et j'ai été assailli par la

conscience de n'avoir jamais ressenti autant d'amour qu'en cet instant.

Pour la millième fois j'ai souhaité pouvoir inverser le cours du destin.

J'aurais donné ma vie en échange de la sienne. D'un mot, elle a apaisé mon tumulte.

— Oui. Je le ferai.

Retrouvant mes esprits, je l'ai à nouveau embrassée, puis je lui ai

doucement caressé la joue, émerveillé par la douceur de sa peau et la

tendresse de son regard. Elle restait parfaite.

Ma gorge se serra à nouveau mais je savais enfin ce que je devais faire.

Puisqu'il me fallait accepter de ne pas pouvoir la guérir, j'avais décidé de lui offrir ce dont elle avait toujours rêvé. Mon cœur n'avait cessé de me le crier. Jamie pourtant m'avait donné la réponse que je cherchais. Elle me

l'avait souillée, le soir où nous attendions devant le bureau de M. Jenkins.

Je lui ai souri tendrement, je me suis penché vers elle, j'ai pris une profonde inspiration et dans un souffle, je lui ai demandé :

— Veux-tu m'épouser ?

8

L'année de mes dix-sept ans, ma vie a changé à jamais. Alors que je parcours les rues de Beaufort quarante ans plus tard, tout me revient dans les moindres détails.

Le « oui » de Jamie et notre émotion, la conversation avec Hegbert et mes parents pour leur expliquer mes intentions. Tous trois croyaient que j'agissais ainsi pour Jamie uniquement, et ils ont tenté de me détourner de mon projet. Il a fallu que je leur explique que moi aussi j'avais besoin de ce mariage.

J'aimais Jamie si profondément que peu m'importait qu'elle soit malade. Peu m'importait que nous ayons peu de temps à passer ensemble.

Je n'avais qu'une idée, réaliser ce que mon cœur me dictait. C'était la première fois que Dieu s'adressait directement à moi, je ne Lui désobéirais pas.

Certains d'entre vous se demanderont sûrement si mon geste n'a pas plutôt été dicté par la pitié. Les plus cyniques pourraient même penser que je ne m'engageais guère, Jamie disparaîtrait bientôt. Tous se trompent.

J'aurais épousé Jamie Sullivan quoi que l'avenir nous eût réservé. Je l'aurais épousée même si le miracle que j'avais tant espéré s'était produit. Je le savais en lui demandant sa main, et j'en suis convaincu aujourd'hui encore.

Jamie n'était pas seulement la femme que j'aimais. Au cours de cette année passée ensemble, elle m'a aidé à devenir l'homme que je suis. D'une main sûre, elle m'a montré combien il est important d'aider les autres ; sa patience et sa gentillesse m'ont fait comprendre le sens véritable de la vie. Je n'ai jamais rien connu de plus extraordinaire que son entrain et son optimisme, jusque dans sa maladie.

Hegbert nous a mariés à l'église baptiste, avec mon père comme témoin. Jamie avait réussi à panser certaines blessures entre nos deux familles. Mais elle a réalisé un autre exploit. Dans le Sud, il est de tradition d'avoir son père à ses côtés, et si je n'avais pas rencontré Jamie, cela n'aurait pas eu beaucoup de signification pour moi. Elle a réussi à nous réunir, mon père et moi. Après ce qu'il avait fait pour nous, j'ai découvert que finalement je pourrais toujours compter sur lui et, au fil des années, nos liens se sont resserrés.

Jamie m'a aussi appris la valeur du pardon et la force qu'il nous insuffle. Je l'ai découvert lors de la visite d'Eric et de Margaret. Jamie ignorait la rancune. Elle menait sa vie selon les enseignements de la Bible.

Jamie n'était pas seulement l'ange qui avait sauvé Tom Thornton, elle nous avait tous sauvés.

Comme elle l'avait rêvé, l'église était bondée pour notre mariage, le 12 mars 1959. Plus de deux cents personnes assistaient à la messe et autant

se pressaient dehors. J'ai revu tous ceux que je connaissais, Mlle Garber, Eric, Margaret, Eddie, Sally. Carey, Angela, et même Lew et sa grand-mère. Tous avaient le regard humide lorsque les premiers accords d'orgue

ont retenti. Jamie qui, très affaiblie, n'avait pas quitté son lit depuis quinze jours, a tenu à descendre l'allée au bras de son père.

— C'est vraiment très important pour moi, Landon. Ça fait partie de mon rêve, ne l'oublie pas.

Je restais persuadé que ce serait au-dessus de ses forces, mais j'avais fini par céder. Sa foi m'émerveillait.

Je savais qu'elle avait l'intention de mettre la robe qu'elle portait dans la pièce, qui serait sans doute trop large pour elle désormais. Je me

demandais comment elle lui irait, lorsque mon père a posé sa main sur mon épaule.

— Je suis fier de toi, mon fils.

— Je suis fier de toi aussi, papa.

C'était la première fois que je lui disais cela.

Ma mère, assise au premier rang, s'est tamponné les yeux avec son mouchoir quand l'orgue a attaqué la Marche nuptiale.

Les portes se sont ouvertes et j'ai vu Jamie, assise dans son fauteuil roulant, une infirmière auprès d'elle. Rassemblant ses dernières forces, elle s'est péniblement mise debout, soutenue par son père. Puis ils ont descendu lentement l'allée, au milieu d'une assistance muette d'émotion.

À mi-chemin, Jamie s'est arrêtée pour reprendre son souffle. Elle a fermé les yeux, et, un instant, j'ai cru qu'elle ne pourrait aller plus loin. Enfin, d'un petit hochement de tête, elle a fait signe à son père qu'ils pouvaient repartir et mon cœur s'est gonflé de fierté.

Des soupirs de soulagement ont accueilli l'arrivée de Jamie près de moi, et, spontanément, l'assemblée a applaudi. A bout de force, Jamie s'est assise sur le fauteuil que l'infirmière avait poussé jusqu'à l'autel.

Avec un grand sourire, je me suis agenouillé pour être à la même hauteur qu'elle. Mon père a fait de même.

Après avoir embrassé sa fille sur la joue. Hegbert a pris sa Bible pour commencer la cérémonie. Tout à son office, il semblait avoir abandonné son personnage de père pour un rôle plus distant, dans lequel ses émotions le laissaient davantage maître de lui. Son trouble pourtant restait visible.

Il a chaussé ses lunettes, ouvert la Bible, puis nous a regardés, Jamie et moi. Il nous dominait nettement et a paru surpris de nous voir si bas.

Presque désorienté, il est resté un moment debout devant nous, et, à ma grande surprise, il s'est agenouillé à son tour. Jamie a souri puis elle a saisi la main libre de son père, la mienne, et nous a réunis.

La cérémonie a débuté de façon tout à fait traditionnelle, se poursuivant par la lecture du passage de la Bible que Jamie m'avait indiqué. Sachant combien elle était faible, j'espérais qu'Hegbert nous ferait prononcer nos vœux de mariage tout de suite, mais, là encore, il m'a déconcerté. Il s'est raclé la gorge et s'est mis à parler d'une voix forte afin que tout le monde l'entende.

— En tant que père, je suis censé donner ma fille. Pourtant je ne suis

pas sûr de pouvoir le faire.

Un grand silence a accueilli ses propos. Hegbert m'a fait signe de ne pas m'inquiéter et Jamie m'a pressé la main pour me rassurer.

— Je ne peux pas plus donner ma fille que je ne peux donner mon cœur.

En revanche, je peux laisser un autre partager le bonheur dont elle m'a toujours comblé. Que Dieu vous bénisse tous les deux.

Il a reposé la Bible et m'a tendu la main. Je l'ai prise, fermant ainsi le cercle qui nous unissait. Il nous a alors fait prononcer nos vœux. Mon

père m'a tendu l'alliance que ma mère m'avait aidé à choisir et Jamie m'en a offert une, elle aussi. Nous nous les sommes passées au doigt. Hegbert

nous a contemplés puis nous a déclarés mari et femme. Tandis que ma mère fondait en larmes, j'ai tendrement embrassé Jamie et, sa main serrée dans la mienne, prenant Dieu et le reste de l'univers à témoin, je lui ai promis amour et dévotion, pour le meilleur et pour le pire. Jamais je ne m'étais senti si bien.

Ce fut le plus beau moment de ma vie.

Quarante ans plus tard, peut-être suis-je plus mûr et plus sage. J'ai vécu une autre vie. Pourtant, lorsque mon heure viendra, les images de cette

journée seront les dernières à me traverser l'esprit. Je l'aime toujours,

voyez-vous, et je n'ai jamais retiré mon alliance. Depuis tout ce temps, pas une fois je n'en ai éprouvé le désir.

J'aspire profondément l'air frais du printemps. Bien que Beaufort ait

autant changé que moi, l'air y est resté le même, celui de mon enfance,
celui de mes dix-sept ans. Quand je le laisse s'échapper de mes poumons,
je retrouve mes cinquante-sept ans, mais ce n'est pas grave. Je souris
légèrement, le regard tourné vers le ciel ; car il y a encore une chose que je ne
vous ai pas dite : maintenant, je crois aux miracles.